

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07580276 3

The text on this page is estimated to be only 10.00% accurate

A

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

ODES FUNAMBULESQUES

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

EN VENTE POÉSIES COMPLÈTES SE THÉODORE DE
BANVILLE LES-CARIATIDES, LES STALACTITES, ODELETTES, LE
SANG DE LA COUPE , LA MALÉDICTION DE VÉNUS i vol. grand in-
iS compacte de 440 pages. Par^s. Imp. de Pillet fils atné, rne des Grands-
Augustins, S.

The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate

ODES FUNAMBULESQUES THEODORE^DE BANVILLE
DEUXIÈME ÉDITION PRÉGÉDÉE d'une LETTRE » VICTOR HUGO
DE STANCES PAR AUGUSTE VACQUERIE Et d'uQB Lettre à Théodore
de Banville sur l'auteur des Odes Funambulesques PAR HIPPOLYTE
BABOU PARIS MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES - ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS 1859 Reproduction et tradaction résenréei.

AVERTISSEMENT En écrivant à ses heures perdues les Odes funambulesques, l'auteur n'avait pas cette fois essayé de créer une manifestation de sa pensée ; il cherchait seulement une forme nouvelle. Aussi pensait-il que sa signature ne devait pas être attachée à ce petit livre. La critique en a décidé autrement, et l'auteur accepte son arrêt. Avec une merveilleuse intuition, ses juges ont tout d'abord deviné ses intentions les plus secrètes ; et, devenus maîtres de sa pensée intime, ils l'ont révélée et expliquée au public avec une cou

2 AVERTISSEMENT. science ei une habileté rares. L'auteur leur témoigne sa soumission et sa reconnaissance en n'effaçant pas le nom qu'il leur a plu de replacer sur le titre des Odes funambulesques. Aujourd'hui, que pourrait-il dirp sur le sens de cet opuscule qui n'ait été dit déjà et cent fois mieux qu'il ne pourrait le faire? La langue comique de Mohère étant et devant rester inimitable, l'auteur a pensé y en relisant les poètes du seizième siècle d'abord, puis Les Plaideurs^ le quatrième acte de Ruy-Blas et Tadmirable premier acte de L'École des Journalistes , qu'il ne serait pas impossible d'imaginer une nouvelle langue comique versifiée , appropriée à nos mœurs et à notre poésie actuelle et qui procéderait du véritable génie de la versification française en cherchant dans la rime elle-même ses principaux moyens comiques. De plus il s'est souvenu que les genres littéraires arrivés à leur apogée, ne sauraient mieux s'affirmer que par leur propre parodie, et il lui a semblé que les essais de raillerie, même inhabiles, serviraient

AVERTISSEMENT. 3 peut-être à mesurer les vigoureuses et puissantes ressources de notre poésie lyrique. N'est-ce pas parce que Les Orientales sont des chefs-d'œuvre qu'elles donnent même à leurs caricatures un fugitif reflet de beauté? Et, s'il était permis d'invoquer ici l'exemple de celui que nous devons toujours nommer à genoux, la Batrachomyomachie ne fait-elle pas voir mieux que tous les commentaires possibles le rayonnement inouï et les aveuglantes splendeurs de l'/Wadc? Bellevue, janvier 1859. J

• LETTRE DE M. VICTOR HUGO HauteYÎlle house^ 15 mars 1857. Cher poète. Je viens de lire vos Odes. Donnez-leur Tépithète que vous voudrez, (celle que vous avez choisie est charmante,) mais sachez-bien que vous avez construit là un des monuments lyriques du siècle. J'ai lu votre ravissant livre d'un bout à l'autre, d'un trait, sans m'arrêter. J'en ai l'ivresse en ce moment, et je me dirais presque que j'ai trop bu; mais non, on ne boit jamais trop à cette coupe d'or de l'idéal. Oui, vous avez fait un livre exquis. Que de sagesse dans ce rire, que de raison dans cette démente, et sous ces grimaces, quel masque douloureux et sévère de l'art et de la pensée indignée! Je vous aime, poète, je vous remercie d'avoir sculpté mon nom dans ce marbre et dans ce bronze, et je vous embrasse. Victor Hugo.

A THÉODORE DE BANVILLE I < APRÈS LÀ LECTURE DE
S^ ODE\$ FUNAMBVJf.E^VES. w r Ton volume éclate de rire. Mais le
beau rayonne à travers. J'aime ce carnaval du vers Où rode se masque en
satire. C'est méchant et c'est excellent! C'est la ruade et l'étincelle. Le coup
de poing et le coup d'aile; Ça fredonne, même en ronflant. C'est le babil de
toutes choses. De l'éteignoir et du flambeau; C'est le laid qui devient le
beau; C'est le fumier frère des roses! C'est l'idéal dans le réel C'est là vérité
qui s'insurge;

A. TH. DE BANVILLE. C'est insolent comme Panurge Et c'est
charmant comme Ariel! C'est Rosalinde qui s'enivre t C'est la rue et c'est le'
château; Aht Téniers dispute à Wateau L'illustration de ton livre. Derrière la
strophe où tu ris De mêler l'ortie aux pervenches, On voit, en écartant les
branches, Régnier embrasser Lycoris. C'est tous les jurons de l'auberge ft
toutes les chansons du bois. Un funambule par endroits Danse sur un fil de
la Vierge. BOttom, à vingt ânes pareil. Tend son dos à Puck qui le monte, Et
Scapin bâtonne Géronte Avec un rayon de soleil! Auguste Yacquerie.
Guernesey^ 27 mai-s 1857.

LETTRE A M. THÉODORE DE BANVILLE SUR L'AUTEUR
DES ODES FUNAMBULESQUES. Il n'est pas signé de votre nom, mon
cher poète, ce livre singulier et charmant, qui a déjà fait tant de scandale
dans le tourbillon des profanes et dans la cohue des sots; il n'a pas de
parents, il n'a pas d'état civil, cet enfant de l'amour et du hasard qui, pour
tout cadeau de son père, a reçu un beau matin une chiquenaude de la main
gauche; mais il saura bien se passer de toute autre impulsion, ce cadet
aventureux et hardi, ce brillant officier bleu de la poésie, qui se moque en
naissant de l'ancien régime poétique ! Le voilà lancé, le voilà arrivé! A
travers quelles témérités et quelles invraisemblances n'a-t-il pas poussé, du
droit des conquérants, la bande indisciplinée de ses rêves et de ses
fantaisies! On l'a vu partout, et partout au même instant, ce démon satirique
et lyrique; il a mis son pied dans le ruisseau; il abalancé sa tête 1.

10 LETTRE A THÉODORE DE DANYILLE, dans la nue; il a tutoyé les dieux et les hommes, secouant lestement en plein Olympe la boue des ruisseaux de Paris comme si c'eût été du tabac d'Espagne émietté sur la dentelle de son jabot, et versant à flots l'ambrosie céleste sur sa belle chevelure incandescente qui s'est trop approchée du soleil ! Hâtez-vous, mon ami, hâtez-vous de reconnaître cet enfant de la balle; ne le repoussez plus par modestie, ne le désavouez plus par fierté; car voici que de tous côtés on le salue déjà de votre nom, par la ville. A sa mine empanachée, à sa démarche élégante et cavalière, à son geste héroï-comique, à sa gaieté aérienne, crépitante et splendide, sa gaieté de fusée qui monte en serpent de feu et qui retombe en poussière d'étincelles, qui ne devinerait votre esprit, votre caractère, votre inspiration et même votre physionomie? Oui, mon cher poète, cet heureux bâtard vous ressemble, à mon avis, cent fois plus que ses frères. Les Odes funambulesques, c'est vous trait pour trait, c'est vous tout entier, avec votre fougue savante de lyrisme excessif, avec vos gammes tournoyantes d'allé_gresse, avec cette double force native qui ne s'est révélée qu'à demi, je le crois, dans Les Cariatides et dans Les Cfdelettes, Laissez donc crier contre vous les frères Ignorantins de la doctrine classique ou romantique : ces Tartufes de gravité qui vous rappellent aux convenances de la fonction de poète ! Laissez les professeur^ de gaieté vous demander, dans

LETTRE A THÉODORE DE BANVILIE. 11 les petits joujoux,
 quel est votre but, quelles sont vos ten....■,....' i ".--■". dances ou vos
 convictions sociales; laissez les plumes bla• . • - ' " sées des grands journaux
 écrire en crachotant qu'il n'y a vraiment pas de quoi rire dans votre volume.
 Ce n'est pas votre affaire de répondre, ipon cher ami; les Odes funambu• « •
 1 lesques répondent assez haut pour vous. Je conseille aux j • ^ * petits
 plaisants maussades qui vous somment d'expliquer votre but, je leur
 conseille, s'ils savent épeler, de lire, ehti suivant du doigt, les deux belles
 pièces qui ouvrent et. ferment le livre : La Corde roide. Le Tremplin, Il me
 semble que le but du livre est clairement indi que dans la première.
 L'ouverture de votre opéra bouffe ne peut laisser, je pense, aucune
 incertitude dans l'esprit des gens avisés qui entendent la musique. Est-ce,
 par hasard, > . ■ - ' que l'ouverture serait contrariée par le miorceau final?
 C'est la même pensée, c'est le même sentiment, c'est le même but, puisqu'on
 tient à ce mot sans couleur. Vous aviez donc un but, ô poète, cela est clair,
 quand vous ayez éparpillé autrefois ces jolis pièces ailées que nous sommes
 heureux de retrouver aujourd'hui 1 Vous aviez sagement fait cette
 concession à l'antique préjugé du mgithématicien : « Qu'est-ce que cela
 prouve ? » Oui, vous aviez pirévu l'objection étemelle de la foule, et la
 pierre brutale lancée de tout temps dans les jardins de la poésie! Cependant
 l'objection persiste, et

12 LETTRE À THÉODORE DE BANVILLE. la grosse pierre roule encore dans vos vallées. Une crainte me saisit, une crainte pédantesque, enfantine, toujours à propos de ce maudit but que vous avez nettement indiqué, on ne peut le nier maintenant, mais que vous avez négligé de viser peut-être, et que peut-être aussi vous n'avez jamais atteint. Ah! mon cher poète, si vous avez réellement tourné le dos à votre but, je ne vous défends plus, je vous abandonne : car on ne me pardonnerait pas à moi-même d'excuser à voix basse une distraction de poète, cette distraction eût-elle été la cause de cent bonnes fortunes de style et d'inspiration. La logique I la logique! Respectez la logique terrestre, fussiezvous emporté d'un coup d'aile au plus haut des cieux. J'aurai^ beau soutenir que la logique de la marche n'est pas la logique du vol, que les lois des régions aériennes diffèrent sensiblement du code physique des piétons. Mes meilleurs arguments seraient traités de billevesées et de paradoxes. La foule crierait : « Qu'il vole comme on marche, ou qu'il ne vole plus! » Voler comme on marche, c'est marcher au plafond, la tête en bas, comme l'homme-mouche du Cirque. Eh bien donc, le but est atteint : car les exercices de l'homme-mouche appartiennent au même grand art que les sauts de tremplin et la danse de corde. La logique du poète rejoint à point nommé la logique du public Hors de là, il n'y a que so?

LETTRE A THEODORE DE BANVILLE. 13 phismes et querelles en l'air. Souhaitons donc la bienvenue à la poésie funambulesque! Et je te promets, ô parterre, que tu n'auras jamais assisté à des exercices poétiques plus variés, plus difficiles, plus invraisemblables, j'oserai même dire plus extravagants. Regarde avec moi l'affiche multicolore de ce spectacle imprévu : Occidentales^ triolets, rondeaux, villanelles, satires, virelais, chant royal,», il y aura même un pantùum! Quel triomphe pour le poète, et quelle apothéose pour la poésie t Il y a quantité de myopes, mon cher Banville, qui affirment toujours en secouant le nez (limite suprême de leur horizon t) que vous ravalez honteusement votre art, quand il est évident que vous le glorifiez et que vous le défendez par les malins tours et les coquettes surprises du métaphorisme le plus ingénieux et le plus raffiné. Oui, vous le défendez, je le maintiens; vous défendez la cause même de la poésie, quand vous faites le semblant de la trahir pour avoir l'occasion de débiter aux niais mille gentilleses impertinentes dont ils ne comprendront jamais le premier mot. Ah! clown admirable, cela vous amuse, convenez-en, de dire à cette société prosaïque et financière, maussade et frivole tout à la fois, indifférente par sécheresse et dédaigneuse par myopie; cela vous amuse de lui dire, en tournant et virant, la batte à la main : c Vous avez raison^ madame^ de nier

14 LETTRE A THEODORE DE BANVILLE. la poésie et les poètes; il n'y a plus de poésie, il n'y a plus de poètes; venez voir un clown! » Elle vient, elle vous suit, elle vous admire, et en fin de compte, elle commence à douter que l'habileté d'un clown puisse le ravir aussi haut. Encore un instant d'admiration, encore un instant de réflexion, et vous l'entendrez s'écrier en riant que ce maudit clown Ta trompée; car le clown est un poète! Hier encore elle eût hoché la tête si on lui eût présenté la Poésie avec ses attributs ordinaires, comme une fille descendue du ciel, qui sait, quand il lui plaît, y remonter d'un élan par l'inspiration. 'Aujourd'hui, grâce aux fourberies ingénieuses du Cirque, voilà le public revenu, ne fût-ce qu'un instant, à la mythologie antique, lumineuse et immortelle de la poésie. — Il y a peut-être un Dieu, il y a peut-être une âme ! disait un sceptique grossier en sortant de chez Robert Houdin, qui, par sa physique amusante et son innocente magie, venait de donner à ce butor la première idée d'un monde surnaturel. Ne fallait-il pas vos Odes funambulesques, mon cher ami, pour démontrer victorieusement à d'autres sceptiques l'existence ÛM votes et du mens divinior? La démonstration est faite, bien faite, n'en déplaie aux sourds qui n'entendent rien, et aux pires sourds qui entendent à meirveille. A ce livre si frivole en apparence, et dont l'étiquette est si résolument légère, il faudrait restituer son titre véritable, qui serait une variante

LETTRE A THÉODORE DE BANVILLE. 15 (V^{xxi}X titre
fameux de du Ç[^]llay : « Défense de la langue et de la poésie françaises. »
Vous défendez la poésie partout et toujours daiis ce joyeux livre : contre le
docteur V , qui se figure qu'elle se fabrique au concours, et grâce à Tamorce
d'une médaille; contre les hommes d'État de contrebande, qui ne voient rien
au-dessus d'un gros speech et d'un portefeuille rouge (voir La Tristesse
d'Oscar); contre les petits critiques, éplucheurs et chicaneurs (voir passim);
contre les admirateurs de la littérature du demi-monde (voir Repme de la
Lame); contre les applaudisseurs de Nérault, Tassin et Gredelu, c'est-à-dire
du cabotinage, et enfin contre cette espèce de gens sensés qui regardent le
parquet pour voir le ciel, et placent très-raisonnablement leur idéal sous la
semelle de leurs souliers (voir Réalisme, Académie royale de Musique,
Bonjour, monsieur Courbet, M. Coquardeau). C'est dans ces dernières
pièces surtout (je parle des plus récentes) qu'on peut remarquer l'alliance
presque nouvelle de la fantaisie lyrique et de la fantaisie comique. Henri
Heine avait signé le contrat : mais vous, mon cher Banville, vous l'avez
parafé des plus merveilleuses arabesques. Il y a longtemps déjà que les
formules manquent pour célébrer dignement votre habileté consommée
dans le maniement du rythme et de tout ce qui touche à la métrique. ^j

16 LETTRE \ THEODORE DE BANVILLE. J'ai entendu dire un jour à quelqu'un, qui songeait sans doute au vers de Boileau : La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir. que vous étiez le commamêur de la rime. Le mot serait juste en supposant que la rime fût une esclave-maîtresse, battue et caressée de la même main vigoureuse. Je n'ajouterai rien à ce genre d'éloges. Vous avez montré, selon moi, dans les Odes funambulesques, un mérite plus rare et plus imprévu, mérite singulier que je ne puis exprimer suffisamment que par des comparaisons très-singulières. Enfermant votre livre, je suis poursuivi par trois images qui résument mes impressions. Je vois la Vénus de Milo jouant Colombine, le Bacchus indien mimant Arlequin, et l'Apollon du Belvédère avec les deux bosses de Polichinelle. Si Vénus, sans rienperdre de sa beauté, savait détacher un coup de pied comme Deburau, elle serait ht vraie Muse, IdiMusepindari-comique des Odes funambulesques. HiPPOLYTE Babou. Revue Française, 1« avril 1857.

PRÉFACE « DE LÀ PREMIÈRE ÉDITION Eh quoi I s'écria- t-il, ce pont n'était-il donc pas assez beau lorsqu'il paraissait avoir été construit en jaspe? Ne doiton pas craindre d'y poser les pieds, maintenant qu'il nous apparaît comme un charmant et précieux assemblage d'émeraudes , de chrysoprases et de chrysolithes ? GoETHi , L'Homme à la Lampe. Les Editeurs ^^s Odes funambulesques ODI-ils eu raison de rassembler en un volume ces feuilles volantes que le poète avait abandonnées comme un jouet pour la récréation des premières brises? Voilà assurément des fantaisies plus que frivoles; elles ne changeront en rien la face de la société, et elles ne se font même pas excu

18 PRÉFACE. scr, comme d'autres poèmes de ce temps, par le génie. Bien plus, la borne idéale qui marque les limites du bon goût y est à chaque instant franchie, et, comme le remarque judicieusement M. Ponsard dans un vers qui survivrait à ses œuvres, si ses œuvres elles-mêmes ne devaient demeurer immortelles : Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite. Plus de limites, en effet, c'est le pays des fleuves aurifères, des neiges éternelles, des forêts de fleurs. Voici rhéliante, Tasclépias, la mauve écarlate, la mousse blanche d'Espagne , les oiseaux-mouches , les troupeaux de buffalos et d'antilopes. Dans ces prairies ondulées, dans ces océans de verdure , habités aussi par des dindons, parcourus en tous sens par des Indiens coloriés d'une manière bizarre, notre homme, vêtu d'une bonne blouse de peau de daim et chaussé de mocassins aux semelles épaisses, chasse aux chevelures. Pourquoi la prairie parisienne n'aurait-elle pas son Henri Haller et son capitaine Mayne-Reid? Il y a bien la question du sang humain; rassurez- vous, toutefois : dans le grand désert dont la Banque de France et la Monnaie sont les

PREFACE. 19 \ oasis^ tout le inonde est chauve, et ce seront des perruques seulement que l'ennemi de Navajoes en frac suspendra à sa ceinture. La balle de son rifle ne tuera que des mannequins à épouvanter les oiseaux. S'il reste même de ces mannequins-là! car les oiseaux sont devenus très-malins. Ils ont lu les chasses de M. Elzéar piazze et celles de M. Viardot. Ils ont lu par la même occasion d'autres chasses et aussi quelques recueils d'ana; si par hasard on les en priait bien fort, ils feraient leurs Èehos de Paris et leur Courrier de Paris tout comme M. Edmond Texier ou M. \illemot.

SO PRÉFACE. cane pour mettre en fuite une couvée de pierrots^ et, quant aux Yolatiles plus graves , à ceux qui servent de point de comparaison pour exprimer la majesté de Junon aux bras de neige^ il suffit sans doute de leur arracher de ^aile une plume pour écrire un mot. Un mot! n'est-ce pas beaucoup déjà , lorsque tant de messieurs affairés font un métier de cheval^ et^ les yeux crevés , tournent du matin au soir la roue d'un pressoir qui n'écrase rien ? Assurément ce temps-ci est un autre temps; ce qu'il appelle à grands cris, ce sont les oiseaux joyeux et libres ; ^ c'est la chanson bouffonne et la chanson lyrique. Lyrique^ parce qu'on mourra de dégoût si Ton ne prend pas , de ci de là, un grand bain d'azur^ et si Ton ne peut quelquefois pour se consoler de tant de médiocrités a rouler échevelés dans les étoiles^)> bouffonne... tout simplement, mon Dieu! parce qu'il se passe autour de nous des choses très-drôles. De temps en temps Aristophane refait bien sa comédie de Pluius^ qu'il intitule Mercadet^ ou une autre de ses comédies, qu'il intitule Vautrin^ ou Les Saltimbanques y ou autrement; mais toutes sortes d'obstacles arrêtent le cours des représentations, car enfin l'art dramatique est dans le marasme. Et puis, à ces

PRÉFACE. 21 satires refaites après coup , il manque toujours la parabase des Oiseaux; il manque les chœurs , ces Odes vivantes qui font passer des personnages aux spectateurs du drame la même coupe remplie jusqu'aux bords d'un vin réparateur. En quelle langue peut-on s'écrier aujourd'hui sur un théâtre : a Faibles humains, semblables à o la feuille légère , impuissantes créatures pétries de « lifnon «t privées d'ailes^ pauvres mortels condamnés à a une vie éphémère et fugitive comme l'ombre ou comme a un songe léger^ écoutez les oiseaux, êtres immortels , « aériens , exempts de vieillesse , occupés d'éternelles « pensées ! « j> £n quelle langue pourrions-nous dire aux boursiers qui lisent dans leur stalle le cours de la Bourse : a L'Amour s'unissant aux ténèbres du Chaos ailé^ engendra notre race au sein du vaste Tartare^ et la mit au « jour la première. Avant que l'Amour eût tout mêlé, la « race des immortels n'existait pas encore; mais quand « le mélange de toutes choses fut accompli ^ alors parut a le ciel^ l'océan, la terre et la race immortelle des dieux, a Ainsi nous sommes beaucoup plus anciens que tous les i. Parabase des Oiseaux, traduction de M. Artaud.

22 PREFACE. a dieux. Nous sommes fils de TÂmour^ mille
preuves (c l'attestent*? » J'entre dans un théâtre de genre à Finstant précis
où la salie croule sous les bravos. En effet le rideau s'est levé sur un décor
aussi hideux qu'un véritable salon bourgeois. Aux fenêtres, de vrais rideaux
en damas laine et soie, attachés avec de vrais torsades de passementerie à de
vraies patères en cuivre estampé. Sur la cheminée, une vraie pendule de
Richond. Puis de vrais meubles et une vraie lampe avec un vrai abat-jour
rose en papier gaufré. Voici un vrai comédien qui met ses vraies mains dans
ses vraies poches; il fume un- vrai cigare : il dit qu'est-ce que Vas , comme
un vrai commis de nouveautés; les applaudissements roulent comme un
tonnerre, et la foule ne se sent pas d'aise. — ce Avez-vous (c vu? Il fume un
vrai cigare! 11 a une vraie culotte; rec(gardez comme il prend bien son
chapeau ! Il a dit j'aime a Adèle y tout à fait comme M. Edouard que nous
contt naissons, lorsqu'il allait épouser Adèle! » Tu as raison, bon public.
Tout cela est réel comme le papier timbré, le 1. Parabasedes Oweawa;,
traduction de M, Artaud,

PREFACE. 23 rhume de cerveau et le macadam. Les genà qui se promènent sur ce tréteau encombré de poufs , de fauteuils capitonnés et de chaises en laque ^ semblent en effet s'occuper de leurs affaires ; mais est-ce que je les connais, moi spectateur? Est-ce que leurs affaires m'intéresseiitt Je connais Hamiet, je connais Roméo, je connais RuyBlas, parce qu'ils sont exaltés par Tamour, mordus par la jalousie, transfigurés par la passion, poursuivis par la fatalité broyés par le destin. Ils sont des hommes comme je suis un homme. Comme moi ils ont vu des lacs, des forêts, des grands chemins, des cieux constellés, des clairières argentées par la lune. Comme moi ils ont adoré , ils ont prié, ils ont subi mille agonies, la souffrance a enfoncé dans leurs cœurs les pointes de mille glaives. Mais comment connaîtrais-je ces bourgeois nés dans une boîte? Us ont, me direz-vous, les mêmes tracas que moi, de Pargent à gagner et à placer, des termes à payer, des remèdes à acheter chez le pharmacien. Mais justement c'est pour oublier tous ces ennuis que je suis venu dans un théâtre ! Que ces gens-là me soient étrangers, cela ne serait encore rien; ce qu'il y a de pis, c'est que je leur suis, moi, profondément étranger. Ils ne savent

24 PRÉFAJCE. • rien de moi^ ils ne m'aiment pas^ ils ne me
plaignent pas quand je suis désolé^ ils ne me consolent pas quand je pleure^
ils ne souriraient guère de ce qui me fait rire aux éclats. A chaque instant le
chœur antique disait au spectateur :

PRÉFACE. 25 rompre la glace qui sépare de la foule quelques-unes des célébrités contemporaines, et de montrer violemment dans une ombre déchirée par un rayon de lumière leur côté humain et familier. En un mot , il aurait tâché de faire avec la Poésie / cet art qui contient tous les arts et qui a les ressources de tous les arts, ce que se propose la Caricature quand elle est autre chose qu'un barbouillage. Hàtons-nous de dire qu'il n'a biographie personne. Il n'a pas même vu extérieurement et de très-loin le mur qui environne la vie privée. Ceci est utile à constater , à un moment où^ si cela continue, nous finirons par être dégoûtés même de Plutarque. Ici la critique reprend la parole. — a Vous vouliez a peindre votre temps, à la bonne heure. Était-ce une « raison pour marcher sur la tête et pour vous vêtir d'o0 ripeaux désordonnés et bizarres? Est-ce pour peindre a quelque chose, s'il vous plaît, que vous affectez ces « mètres extravagants, ces césures effrontées, ces rîmes «d'une sauvagerie enfantine? » Peut-être bien. Un homme qui est très-spirituel malgré sa réputation d'homme d*esprit , M. Nestor Roqueplan , a défini notre époque par un seul mot très-éloquent : le Paroxysme. Ses

ie PRÉFACE. ion lui, le grand caractère de notre âge complexe était celui-ci, que tout s'est élevé à un degré extrême d'intensité, t^our éclairer ce qu'éclairait autrefois la chandelle classique^ il faut des orgies de gaz, des incendies^ des fournaises et des comètes. On était riche avec dix mille livres de rente^ et maintenant^ si un banquier ne possède que dix millions de francs» chacun dit de lui : a Ce pauvre un tel n'est guère à son aise ! » Où il y avait du gris, nous mettons du vermillon pur, et nous trouvons que cela est encore bien gris. Nos écrivains sont si spirituels que leurs cheveux en tombent, nos femmes si éclatantes qu'elles font peur aux bœufs, nos voitures si fines qu'elles se cassent en mille miettes. Lorsque le chroniqueur des Nouvelles à la main a« imaginé sa définition, il ne se trompait certes pas et il y avait là quelque chose de bien observé. Il faut désormais faire un pas de plus. Nous en sommes toujours au paroxysme, mais au paroxysme de Tabsurde. Bien entendu, nous parlons seulement ici du côté extérieur et pittoresque des hieûrs. Rien n'einpêche et ne saurait empêcher l'essor de la Science, de la Poésie, du Génie dans toutes ses manifestations, enCn de ce qui est la vie même

PRÉFACE, 3t7 de la France. Mais TexistencQ dans la rup , le côté
^es choses qui sollicite Tobsenration superQcielle est devenu
essentiellement absurde et caricatural. Nous ressemblons tous ^ ces baladins
qui^ aux derniers jourS/du carnaval^ jouent les Rendez-vous bourgeois
travestis , chacun portant un costume opposé à Fesprit de son rôle. Vous
entrez dans le bureau d'un petit journal , vous y trouvez des vieillards qui
regrettent le bon vieux temps ; vous allez chez un acteur, vous le voyez en
train de faire des chiffres ; vous montez chez une courtisane, elle est
abonnée au Siècle. Ce jeune homme adorable, fatal comme Lara et habillé
comme Brummel, est un usurier. Ce monsieur qui tient ses livres de maison
en partie double, et qui sert d'intermédiaire pour trouver de Pargent, c'est un
poète. Mon domestique ne se contente plus d'être mis dans la gazette; il fait
bâtir des maisons, et ce pauvre homme en habit râpé qui monte dans un
omnibus est un duc plus ancien que les La Trémouille. Il reste un
descendant de Godefroy de Bouillon^ il chante dans les chœurs de l'Opéra;
et le dernier des comtes de Foix, M. Eugène Grailly, était acteur à la Porte
Sain-t-Martin. Un saltimbanque a récemment atta

M PREFACE. ché son trapèze sous le pont suspendu qui domine la cataracte du Niagara^ et^ dans les variations du Carnaval de Venise, M*** Carvalho a montré qu'avec son gosier elle jouait du violon mieux que Paganini : après cela venez dire que la versification des Odes funambulesques est excessive ou imprudente ! Sans parler des élus qui ont faitLe^ Feuilles d^ Automne, La Comédie de la Mort, Les Méditations, Rolla, les ïambes^ Eloa^ Les Ternaires. Les Sentiers perdues, et d'autres beaux livres , il y a ici deux écrivains qui possèdent des natures essentiellement poétiques , ce sont MM. Louis Yeullot et Proudhon^ les deux implacables adversaires de la poésie et des poètes. Dans un morceau merveilleux d'inspiration lyrique, M. Proûdhon, qui n'a jamais lu un vers, s'est rencontré^ presque idée pour idée^ avec Les Litanies de Satan de M. Charles Baudelaire. Dans Corbin et d'Aubecourt, M. Louis Veullot a donné une page digne de Burns : c'est la description de la cour d'une vieille maison dans le faubourg Saint-Germain , avec son puits à la serrurerie ouvragée et son lilas délicieusement fleuri sur un tronc antique. Les cordonniers font des romans^ les notaires et les

PRÉFACE. 29 maîtres d'écriture ventrus se moquent de M. Prudhomme^ ^ les vices d'Uerpyllis, de Léontion^ de Danaë et d'Archeanassa sont tombés aux cuisinières^ et après avoir trèsspirituellement égayé Le Charivari y Le Corsaire^ le Figaro et Le Tintamarre^ les plaisanteries contre la tragédie ont été accaparées par des imbéciles. S'il plait donc à Daumier, en ses figures énergiques et puissantes^ de tracer un pan d'habit un peu trop tordu par lèvent du nord ou une main qui ait presque six doigts^ il n'y a vraiment pas là de quoi fouetter un chat. Les enthousiastes du comique rimé, qui regrettent amèrement de l'avoir vu disparaître de notre poésie après Les Plaideurs, savent quelles difScultés surhumaines notre versification oppose à Tartiste qui veut faire vibrer la corde bouffonne. Si Ton nous permet de retourner ici un mot célèbre, ils savent combien il est inouï de pouvoir rester « fougueux sur un cheval calme. Le problème assurément n'est pas résolu dans le pauvre petit bouquin vert que voici^ improvisé au hasard et bribe par bribe à vingt époques difierentes. Mais^ tel qu'il est^ il pourra sans doute distraire pendant dix minutes les amateurs de poésie et d'art : il y a eu dans tous les siècles beaucoup 2.

30 PRÉFACE. de livres dont on n'en pourrait pas dire autant^ et qui ne valent pas une cigarette. Pour ce qui regarde les formes spéciales imitées dans quelques pièces, est-il nécessaire de rappeler encore une fois que la parodie a toujours été un hommage rendu à la popularité et au génie? Nous croirions faire injure à nos lecteurs en supposant qu'il pût se trouver parmi eux une âme assez méchante pour voir dans ces jeux où un poète obscur raille sa propre poésie, une odieuse attaque contre le père de la nouvelle poésie lyrique, contre le demi-dieu qui a façonné la littérature contemporaine à l'image de son cerveau, contre l'illustre et glorieux ciseleur des Orientales, Quant aux personnalités éparses dans ces pages éphémères, qui pourraient-elles raisonnablement courroucer? Nous le répétons de nouveau, ce ne sont et ce ne pouvaient être que des caricatures absolument fantastiques. Or nous ne savons pas que ni M. Thiers, ni M. de Falloux, ni M. Louis Blanc, ni M. de Montalembert, ni M. Proudhon, ni tant d'hommes d'État et d'écrivains éminents se soient jamais fâchés à propos des singuliers profils que leur ont prêtés les dessinateurs humoristes. Ils nous restent seulement le regret

PRÉFACE. 31 d'avoir cru à la lettre apocryphe signée Thomas Couture; mais notre javelot perdu n'aura même pas égratigné cette jeune gloire. Un mot encore. Les Odes funambulesques n'ont pas été signées^ tout bonnement parce qu'elles ne valaient pas la peine de Tètre. Et d'ailleurs, si Ton devait les restituer à leur véritable auteur, toutes les satires parisiennes, quelles qu'elles soient, ne porteraient-elles pas le nom du facétieux inconnu qui s'appelle tout le MONDE? Ënlin^ ennemi lecteur, avant de condamner ce fragile essai de pamphlet en rythmes et de le j^ter dédaigneusement à la corbeille avec le dernier numéro du Mt5m^(l)^ songe que la Satire magistrale de Bol leau ne peut plus servir en 1857, ni même plus tard, comme arme du moins. Heureux celui qui pourrait non pas trouver, non pas compléter, mais seulement fixer pour quelques jours au point où elle est parvenue la formule nmée de notre esprit comique! Sommes-nous sûrs que les chevaux indomptés ne viendront plus jamais mordre l'écorce de nos jeunes arbres? Eh bien, le jour où cette 1. Cette R^vue a depuis longtemps cessé d'exister {Janvier 1858.)

32 PRÉFACE. fatalité planerait sur nous, le jour où se lèvera haletant, courroucé et terrible le chanteur d'Odes qui sera le Tyrtée de la France ou son fpugueux Théodore Kemer, s'il cherche la langue de Tlambe armé de clous dans le Ménage Parisien ou dans VHonneur et L'Argent, il ne l'y trouvera pas ; ce n'est pas dans le sang du lapin ou du pigeon gris que le guerrier libre du pays des fleuves empoisonne ses flèches vengeresses. Février 1857.

ODES FUNAMBULESQUES LA CORDE ROIDE Du temps que
j'en étais épris, Les lauriers valaient bien leur prix . A coup sûr on n'est pas
un rustre Le jour où Ton voit imprimés Les poèmes qu'on a rimes : Heureux
qui peut se dire illustre ! Moi-même un instant je le fus. J'ai comme un
souvenir confus D'avoir embrassé la Chimère. J'ai mangé du sucre candi

84 ODES FUNAMBULESQUES. Dans les feuillets du landi :
Ma bouche en est encor amère; Quittons nos lyres, Erato I On n'entend plus
que le râteau De la roulette et de la banque ; Viens devant ce peuple qui
bout Jouer du violon debout Sur l'échelle du saltimbanque f Car, si jamais
ses yeux vermeils Ne sont las de voir les soleils Sans baisser leurs fauves
paupières, Le poète n'est pas toujours En train de réjouir les ours Et de
civiliser les pierres. En vain les accords de sa voix ê Ont charmé les
monstres; parfois Loin des flots sacrés il émigré, Las, sinon guéri de
prêcher

ODES FUNAMBULESQUES. 35 Uamour atix côtes du rocher Et
la douceur aux dents du tigre. Il se demande s'il n'est plus, Sous les vieux
arbres chevelus De cette France que nous sommes, De rOcéan au pont de
Kelil, Un déguisement sous lequel On puisse parler à des hommes ; Et,
voulant protester du moins Devant les immortels témoins En faveur des
dieux qu'on renie, Quoique son âme soit ailleurs, Il te prend tes masques
railleurs Et ton rire, ô sainte Ironie f Alors, sur son triste haillon H coud des
morceaux de paillon, Pour que dans ce siècle profane. Fût-ce en manière de
jouet,

86 ODES FUNAMBULESQUES. On lui permette éncor le fouet
De son aïeul Aristophane. Et d'une lieue on l'aperçoit En souliers rouges t
Hais qu'il soit Un héros sublime ou grotesque ; 0 Muse ! qu'il chasse aux
vautours, Ou qu'il daigne faire des tours Sur la corde funambulesque,
Tribun, prophète ou baladin. Toujours fuyant avec dédain Ces pavés que le
passant foule. Il marche sur les fiers sommets Ou sur la corde ignoble, mais
Au-dessus des fronts de la foule. Septembre 1856.

I I LA VILLE ENCHANTÉE Il est de par le monde une cité
bizarre, Où Plutus en gants blancs, drapé dans son manteau. Offre une
cigarette à son ami Lazare, Et remmène souper dans un parc de Wateau. Les
centaures fougueux y portent des badines; Et les dragons, au lieu de garder
leur trésor, S'en vont sur le minuit, avec des baladines, , Faire un maigre
dîner dans une maison d'or. , C'est là que parle et chante avec des voix si
douces, Un essaim de beautés plus nombreuses cent fois, En habit de satin,
brunes, blondes et rousses, Que le nombre infini des feuilles dans les bois !

88 ODES FUNAMBULESQUES. 0 pourpres et blancheurs !
neiges et rosiers ! L'une En découvrant son sein plus blanc que la Jung-
Frau, Cause avec Cyrano, qui revient de la lune, L'autre prend une glace
avec Cagliostro. C'est le pays de fange et de nacré de perle ; Un tréteau sur
les fûts du cabaret prochain, Spectacle où les décors sont peints par
Diéterle, Cambon, Thierry, Séchan, Philastre et Despléchiil ; Un théâtre en
plein vent, où, le long de la rue, Passe, tantôt de face et tantôt de profil. Un
mimodrame avec des changements à vue, Comme ceux de Gringoire et du
céleste Will. Là, depuis Idalie, où Cypris court sur l'onde Dans un
brougham de nacre attelé d'un dauphin, Vous voyez défiler tous les pays du
monde Avec un air connu, comme chez Séraphin. La' Belle au bois
dormant, sur la moiré fleurie De la mblle otloniahé où rôve le chat Murr,
Parmi Tâir rose et bldû des feux' de la àériè S'éveille après cent ans soiis un
baiser d'amôûr.

The text on this page is estimated to be only 20.47% accurate

dllÈè FtNAldÔlJLESQUfes. éd La Chinoise rêVeiièè kssisè dâiis
sa jôiiquê, Les yeux peitits^ et lés bras cbinis de t)érles d*b{ihlr, • D'un
ongle de Hilji^ trise coiiimë tinë cotKjiië Agace sur son front iin di^eâti de
saphir. Sous le ciel étoile, treinpant letirs pieds dans l'bndé Que parfument
la brise et le gazoh fleuri, Et d'un bois de sfeiitéur couvrant leur gorge
blonde; Dansent à s'enivrer les bibiaderi. Là, belles des blafadheiiirs de la
pâie chlorose, Et confiant au sêir lés rougeurs des aveux, Les vierges de
Lesbôs tout sous le laurier-rosé S'accroupit» dans le sablé et causer deux à
deiii: La reine Clèbpâti-é, êit sâ t)eiile sebrète, I Fièrre de la môrsilre
attachée à son flanc, Laisse tomber sa jpérle ati ioM du Vlh de Crète, St sa
pourpré et sa lèVrë otii des lueurs de sang. Voici les bèauî îiàlais où èbfat
les hetaïres, ^ Sveltes lyii de Gbrinthê et rosés dé Milfet; Qui, dàîiè des
baitis dé faiài-bfè, aii chant divih Âei lyrfel, j Lavent leurs corps sans taché
avec un flot dé laît.

40 ODES FUNAMBULESQUES. Au fond de ces séjours à
pompe triomphale, Où For met des rayons dans les yeux éblouis. Hercule
enrubanné file aux genoux d'Ompbale, , Et Diogène dort sur le sein de Laïs.
Salut, jardin antique, ô Tempe familière Où le grand Arouet a chanté
Pompadour, Où passaient avant eux Louis et La Yallière, La lèvre humide
encor de cent baisers d'amour f C'est là que soupiraient aux pieds de la
dryade. Dans la nuit bleue, à Theure où sonne Tangelus, Et le jeune Lauzun,
fier comme Alcibiade, Et le vieux Richelieu, beau comme Antinoiis. Mais,
ce qui me séduit, et ce qui me ramène Dans la verdure, où j'aime à soupirer
le soir, Ce n'est pas seulement Phyllis et Dorimène, Avec sa robe d'or que
porte un page noir. C'est là que vit encore le peuple des statues Sous ses
palais taillés dans les mélèzes verts. Et que le chœur charmant des nymphes
demi-naes Pleure et gémit avec la brise des hivers. /■

ODES FUNAMBULESQUES. 41 Les Naïades sans yeux
regardent les grands arbres Pousser de longs rameaux qui blessent leurs
beaux seins, Et, sur ces seins meurtris croisant leurs bras de marbres,
Augmentent d'un ruisseau les larmes des bassins. Aujourd'hui les wagons,
dans ces steppes fleuries Devancent Thirondelle en prenant leur essor, Et
coupent dans leur vol ces suaves prairies, Sur un ruban de fer qui borde un
chemin d'or. Ailleurs, c'est le palais d'Italie et de Grèce Où régner des
bergers et des dieux demi-nus. Pour lequel Titien a donné sa maîtresse. Où
Phidias a mis les siennes, ses Vénus ! Et maintenant, voici la coupole
féerique Où, près des flots d'argent, sous les lauriers en fleurs, I Le grand
Orphée apporte à la Grèce lyrique La lyre que Sappho baignera dans les
pleurs. O ville où le flambeau de Tunivers s'allume f Aurore dont l'œil bleu,
rempli d'illusions, , Tourné vers l'Orient, voit passer dans sa brume Des
foyers de splendeur étoiles de rayons î

The text on this page is estimated to be only 8.86% accurate

42 ODES FU^^iHPULfiSQLJE^. Ce th^^trci ^û plein yent bâti
dans les ^toij^s. Où p^s^ent à la fqis Çl^ppf fp e^ |,qla, Pft déttlç en
4aî)5ant3 (|py^nt le.^ flij^pie? tojlgs, Un peiiple phimérique en Ijatiit de
gala j Ce pays de soleil, d'or et (Je terre glaise, Cette étraqge pit^, Q'e^t
Afhèi^e qv^ Pap^ç^ Eldorado dii lUQnde, qix h fashiop anglaise Importe
4eux fois Tan seç t^^eeds ^t ses p^f is. Pour moi, c'est dans \v^ cqii) du
s^lop, d'A\$pa\$ic^ Sur Talbum i^cleçtigae ot), parn^i nos cefr^ii^^, Phidias
et Diaz ont pi^ leur fantaisie, Que je rime cette ode en vers alexandrins.
Septembre 1845.

U ÇELJ-i; VÉBONljElpE Ce fut un beau souper, ruisselant de surprises. Les rôtis, cuits à point, n'arrivèrent pas froids ; Par ce beau soir d'hiver, on avait des cerises Et du johannisberg, ainsi que chez les rois. Tous ces amis joyQjix, ivres, fiers de leurs vices, Se renvoyaient les mots comme un clair tambourin; Les dames, cependant, suçaient des écreyisses, Et se lavaient les doigts avec le vin du Rhin. .1. -..•*.* «*>

44 ODES FUNAMBULESQUES. Après avoir posé son verre encore humide, Un tout jeune homme, épris de songes fabuleux, Beau comme Antinous, mais quelque peu timide; Suppliait dans un coin sa voisine aux yeux bleus. Ce fut un grand, régal pour la troupe savante Que cette bergerie, et les meilleurs plaisants Se délectaient de voir un fou croire vivante Véronique aux yeux bleus, ce joujou de quinze ans. Mais rheureux couple avait, parmi ce monde étrange, L'impassibilité des Olympiens; lui. Savourant la démence et versant la louange, Elle, avalant sa perle avec un noble ennui . L'ardente Causerie agitait ses crécelles Sur leurs têtes; pourtant, quoi qu'il en pût coûter, • Ils avaient les regards si chargés d'étincelles Que chacun à la fin se tut pour écouter. — « Vraiment? jusqu'à mourir! » s'écriait Véronique, En laissant flamboyer dans la lumière d'or Ses dents couleur de perle et sa lèvre ironique ; « Et si je vous disais : Je veux le Kohinnor? »

ODES FUNAMBULESQUES. . 45 (Elle jetait au vent sa tête fulgurante, Pareille à la toison d'une angélique miss Dont Taile des steam-boats à la mer de Sorrente Emporte avec fierté les cargaisons de lys I) — € Chère âme, » répondit le rêveur sacrilège, c J'irais la nuit, tremblant d'horreur sous un manteau, Blême et pieds nus, voler ce talisman, dussè-je Ensuite dans le cœur m'enfoncer un couteau. > Cette fois, par exemple, on éclata. Le rire, Sonore et convulsif, orageux et profond. Joyeux jusqu'à l'extase et gai jusqu'au délire. Comme un flot de cristal montait jusqu'au plafond. C'est un hâte ébloui, qui toujours nous invite. La fille d'Eve eut seule un éclair de pitié ; Elle baisa les yeux de l'enfant, et bien vite 'Lui dit, en se penchant dans ses bras à moitié : — € Ami, n'emporte plus ton cœur dans une orgie. Ne bois que du vin rouge, et surtout lis Balzac. Il fut supérieur en physiologie Pour avoir bien connu le fond de notre sac.

The text on this page is estimated to be only 7.03% accurate

4^ ODB^ FU]S4.]^QULESqi)f;S. Ici, comme partoiî^,
lîexp^figjîqe ^sf pl^èrfî^ Crois-moi, je ne yap^ pjjs la lî?fgue dj^ jînjtîjp Si
brimpte jadi^ à iftpn jioigt (Ip yapbj^rp. Dans le bon te^pç| 4^s gars qi^i
i»>Bpf lajpjjt (^ftîl()^^j p NOY^flî^fR »?M

YARIJ^TIONS LYRIQUES Le Carnaval s'amuse ! Viens le
chanter, ma Muse, Sur un rythme gaillard Du bon Ronsard ! Et d'abord,
sur ta nuque, En dépit de Teunuque, Fais flotter tes cheveux Libres de
noeuds ! • Chante ton dithyrambe En laissant voir ta jambe Et ton sein
arrosé , D'un feu rosé,

48 ODES FUNAMBULESQUES. Laisse même, 6 Déesse, Avec
ta blonde tresse, Le maillot des Keller Voler en Tair ! Puisque je congédie
Les vers de tragédie, Laisse le. décorum Du blanc pqqplum, * La tunique et
les voiles Semés d'un ciel d'étoiles, Et les manteaux épars A Saint- Ybars !
Que ses vierges plaintives, Catholiques ou juives, Tiennent des sanhédrins
D'alexandrins ! Mais toi, sans autre insigne Que la ifeuille de vigne Et les
souples accords De ton beau corps.

ODES FUNAMBULESQUES. 49 Laisse Ion sein de neige
Chanter tout le solfège De ses accords pourprés, Mieux que Duprez ! Ou
bien, mon adorée, Prends la veste dorée Et le soulier verni De Gavarni ! .
Mets ta ceinture, et plaque Sur le velours d'un claque Les rubans querelleurs
Jonchés de fleurs ! Fais, sur plus de richesses Que n'en ont les duchesses,
Coller jusqu'au talon Le pantalon ! Dans tes lèvres écloses Mets les cris et
les poses Et les folles ardeurs Des débardeurs!

M ODES FUNAMBULESQUES. Puis, sans peur ni réserve,
Réchauffant de ta verve Le mollet engourdi De Brididi, Sur tes pas fiers et
souples Traînant cent mille coï[^]ples, ' Montre leur jusqu'où va La Redowa,
Et, dans le bal féerique, Hurle un rythme lyrique Dont tu feras cadeau A
Pilqdo I Tapez, pierrots et ipasques, Sur vos tambours de basques t Faites de
vos grelots f - f Chanter les flots ! Formidables orgies. Suivez sous les
J)ougies - • - . » * Les sax aux voix de fer Jusqu'eri enfer !

The text on this page is estimated to be only 13.81% accurate

Sous le gaz (I^ l^bp^ffi^e Hurr8hlwiyfififtp?HPifi Et la cuirass^
d'Q|; De Mogador ! Et «J^flgfli^ Panacha, Dont Ip î[m\ isç fiaçnapjîg De
douze ou qi}inz^ tjçuts I De marabouts ! Au son flp } fi îûusgtfç Suivez
Ajigei et pi^^%. Et ce joli pp)|pp.p. Rose Pomïiciij 1 Et Blanjîbp a||^
{^ell^p f9nîif ?' Dont l^f cjiptyeu^ énx^pii^^ Ont été Jjeijts^ j^ cfoi\$, . Par
Delacf (fi^ | De même que la Lq}i:ç Se promène ji^ejç jflgjf^ Dans sqi^
grandi pQçpdQf . D'ar^u^ et d'i:^^.

5t ODES FUNAMBULESQUES. Sa chevelure rousse Goule,
orgueilleuse et douce ; Elle épouTanterait Une forêt. Chantez, Musique et
Danse 1 Que le doux vin de France Tombe dans le cristal Oriental ! Pas de
pudeur bégueule I Amis i la France seule Est l'aimable et divin Pays du vin !
Laissons à l'Angleterre Ses brouillards et sa bière f Laissons-la dans le gin
Boire le spleen ! Que la pile Ophélie, En sa mélancolie, Cueille dans les
roseaux Les fleurs des eaux!

ODES FUNAMBULESQUES. 53 Que, sensitive humaine,
Desdémone promène Sous le saule pleureur Sa triste erreur ! Qu'Hamlet,
terrible et sombre Sous les plaintes de Tombe, Dise, accablé de maux : «
Des mots ! des mots ! » Mais nous, dans la patrie * De la galanterie.
Gardons les folles mœurs Des gais rimeurs) Fronts couronnés de lierre,
Gardons Tor de Molière, Sans prendre le billoa De Crébilion î C'est dans
notre campagne Que le pâle Champagne Sur les coteaux d'Aï Mousse
ébloui !

54 ODPS FU.NAMPULEÇQUES. * • , • C'est sur nos tapis
d'herbe Que le soleil superbe Pourpre, frais et brûlant, Nos vins sanglants
\ * C'est chez nous que l'ivresse Les verres de Bohême Qu'emplit d'or et
de feu Le sang d'un Dieu ! Donc, ô lèvres vermeilles, Buvez à pleines
treilles Sur ces coteaux penchants Pères des chants à Poésie et Musique,
Chantez l'amour physique Et les cœurs embrasés Par les baisers ! Chantons
ces jeunes femmes Dont le cœur et les âmes Atirent vers Paris Tous les
esprits

The text on this page is estimated to be only 13.82% accurate

ChaiitQU3 Ipuf ?iif fjav^p)}^ Et leur corset s^jis taplje Dont le
souple p^^}^ X Moule ^n beaiv sçic ; ' - . i r ■ i '" t. (Leur col quj se
phiQopije Sur leuf rqbpd^ ^fl^?î^? Leurs dq^gt^ coll^q au^ ggpts
Extravagante ; Leur chapeau fîppt I^ ^|:^cp Pour toujours einf^apra^sp La
ville et le ffiubourg , De Pétersbourg ; Leurs peigpoi:s dft h^fége Et le9i^
i^pes d^ ftgigp Plus bl\$polie\$ que \^ Jy^ D'Amarillys; Leurs èpaule? gJfM?
^?* Leurs botti^^]^^ Et leurs J4pftp.ti:gift|il^ts Sur leur» t^ ^}^^Q?i t

56 ODES FUNAMBULESQUES. Chantons leur courtoisie ! ,
Car ni TAndalousie, Ni Venise, les yeux Dans ses flots bleus, Ni la belle
Florence OÙ, dans sa transparence, L'Arno prend les reflets De cent palais.
Ni l'odorante ^ie, Qui, da^s sa fantaisie. Tient d'un doigt eSilé Le narghilé,
Ni rAllemagne blonde Qui, sur le bord de Tonde. Ceint des vignes du Rhin
Son front serein, N'ont dans leurs rêveries Vu ces lèvres fleuries. Ces
croupes de coursier, Ces bras d'acier.

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. 97 Ces dents de bête fauve. Ces bras faits pour Talcôve. Ces grands ongles couleur De rose en fleur, Et ces amours de race ^ Qu'Anacréon, Horace Et Marot enchantés. Eussent chantés î lanTier 1846.

PREMIER SOLEIL Italie, Italie, ô terre où toutes choses
Frisonnent de soleil, honnis tes méchalits xlii) Paradis où Ton trouve avec
les lauriers-roses Des sorbets à la neige et des ballets divins ! Terre où le
doux langage est rempli de diphthongues t Voici qu'on pense à toi, car voici
venir mai, Et nous ne verrons plus les redingotes longues Où tout parfait
dandy se tenait enfermé. Sourire du printemps, je t'offre en holocauste Les
manchons, les albums et le pesant castor. Hurrah ! gais postillons, que les
chaises de poste Volent, en agitant une poussière d'or I

oi)ES FUNAMBULESQUES. 19 Les lilas vont fleurir, et Ninon
me querellé. Et ce matin j'ai vu mademoiselle Ozy Près des Panoramas
déployer sa biiibrelle : C'est que le triste hiver est bien mort; songez-y f
Voici dans le gazon les corolles ouvertes, Le parfum de la sève embaumera
les soirs. Et devant les cafés, des rangs de tablés verts Ont par
enchantement poussé sur les trottoirs. Adieu donc, nuits en flamme où le bal
s'extasie ! Adieu concerts, scotchs, glaces à l'ananas, * Fleurissez
maintenant, fleurs de la fantaisie. Sur la toile imprimée et sur le jaconas ! Et
vous, pour qui naîtra la saison des pervenches, Rendez à ces zéphyrus que
voilà revenus, Les légers mantelets avec les robes blanches. Et dans un
mois d'ici vous sortirez bras nus ! Bientôt, sous les forêts qu'argentera la
lune, S'envolera gaîment la nouvelle chanson ; Nous y verrons courir la
rousse av^c la brune. Et Musette et Nichette avec Mimi Pinson !

60 ODES FUNAMBULESQUES. Bientôt tu t'enfuiras, ange
Mélancolie, Et dans^le Bas«Meudon les bosquets seront verts. Débouchez
de ce vin que j'aime à la folie. Et donnez-moi Ronsard, je veux lire des vers.
Par ces premiers beaux jours la campagne est en fête Ainsi qu'une épousée,
et Paris est charmant. Chantez, petits oiseaux du ciel, et toi, poète. Parle !
nous t'écoutons avec ravissement. C'est le temps où l'on mène une jeune
maîtresse Cueillir la violette avec ses petits doigts. Et toute créature a le
cœur plein d'ivresse Excepté les pervers et les marchands de bois ! Avril
1854.

The text on this page is estimated to be only 25.19% accurate

I I LA VOYAGEUSE Masques et visagefl.. Gavarki. A
CAROLINE LETESSIER I Au temps des pastels de Latour, Quand Tenfant-
dieu régnait au monde Par la grâce de Pompadour , Au temps des beautés
sans seconde; 4

6Î ODES FUNAMBULESQUES. Au temps féerique où, sans mouchoir, Sur les lys que Lancret dessine Le collier de taffetas noir Lutte avec la mouche assassine ; Au temps où la Nymphé du vin Sourit sous la peau de panthère, Au temps où Wateau le divin Frète sa barque pour Cythère ; En ce temps fait pour les jupons, Les plumes, les rubans, les ganses, Les falbalas et les pompons ; En ce beau temps des élégances, Enfant blanche comme le lait. Beauté mignarde, fleur exquise, Vous avez tout ce qu'il fallait Pour être danseuse ou marquise. Ces bras purs et ce petit corps, Noyés dans titi froù-froù d'êtbfefe, Eussent damné par leurs accbrdè Les abbés et les philosophes.

The text on this page is estimated to be only 17.04% accurate

Vous eug)5f^|; aimé pç? bichqn? Noirs et feu, (Jq f i|f e
ifl^Bid^is^j, Que Ton porte flar\$ les majjpj^qus Et que l'on peigne e(C[uq
Toi) b§i§Q, La neige au seip, le rqsp aux ^910^^ Boucher vous etit pein|;e
ça Di^ne Montrant sa çuiç^ ^^ fqnd ^u bois Et pliant GoinmQ uuq liane, i
Et Clodion eilt fai|; de vous Une provoquîiite f^upessis Laissant mtlrir ^u
soleil vpm Les fruits pourpré^ de sa jeunesse t Car sur les lèvres vous avez
La malicieuse aiQl^pisie De tous ces paradi^ rêvés Au siècle de la fantaisie,
Et, nonct|^lantp P^lilp, Vous plaisez par l^ moir|)idçssç. D'une nymph^ 4e
c^ fpflfjEs-r^, Moitié nonne çt iiiQitié dée\$s^

64 ODES FUNAMBULESQUES. Vos cheveux aux bandeaux
ondes Récitent de leur onde noire Des madrigaux dévergondés A votre
visage d'ivoire, • Et, ravis de ce front si beau, Comme de vertes
demoiselles. Tous les enfants porte-flambeau Vous suivent en battant des
ailes. Tous ces petits culs-nus d'Amours, Groupés sur vos pas, Caroline, Ont
soin d'embellir vos atours Et d'enfler votre crinoline ; « Et l'essaim des Jeux
et des Ris, Doux vol qui folâtre et se joue, Niche sous la poudre de riz '
Dans les roses de votre joue. Vos sourcils touffus, noirs, épais, Ont des
courbes délicieuses Qui nous fbnt songer à la paix Sous les forêts
silencieuses.

ODES FUNAMBULESQUES. 6S • Et les écharpes de vos cils
Semblent avoir volé leurs franges A la terre des alguazils, Des manolas et
des oranges. II Au fait, vous avez donc été Loin de nos boulevards moroses,
Pendant tout ce dernier été, Sous les buissons de lauriers roses? Le lier
soleil du Portugal Vous tendait sa lèvre obstinée Et faisait son meilleur régal
Avec votre peau satinée. Mais vous, tordant sur Téventail Vos petits doigts
aux blancheurs mates, Vous découpiez Scribe en détail Pour les fois et les
diplomates ; 4.

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

M ODES FUNAMBULESQUES. Et, digne d'un art sans rivaux^
Pour charmer les chancelleries, Vous avez traduit Mariyaux En mignonnes
espiègleries . C'est au mieux I L'astre des deux clairs Qui fait grandir le
sycomore Vous a donné de jolis airs De bohémienne et de more. Vous avez
pris, tpujpurs pi^pt, Dans cet éternel jeu d^ \>^vveh La volupté d^ rOri^nt
Et le goût 4es bijQuic t)9rb9i?^« Et vous rapporte? k P^ris, Ville de toutes
les décences. Les molles grâces dQ\$ hourls Ivres de parfunis et 4'ç§^ftRf^?.
C*est bieii encor I mêmq à Ti^rip Meoez GlairvillÇ» puisqu'on daigpf
Nous d^maiider i^n {^çibourin Là-bas, chez le roi de Sardaigne,

ODES FUN[^]MBUI[^]ESp^ÙE[^]. ;7 Mais pourtantl ije poi[^] laj[^]sez
p^{^^} Nous consumer 4[^]p§ lep [^]ttefiti^{^^} ! Arrôtp? Rpo foU yps pii[^] Chez
nous, et plantpz-y yqs Tout franc, pourquoi mettre aux abois Cet Éden, où le
lion dîne Chaque jour de la biche au bois Et soupe de la musardine? Valets
de cœur et de carreau Et boyards aux fourrures d'ourses, Loin de vous,
sachez-le, Caro, Tout s'ennuie, au bal comme aux coursée. Vous nous
disputez les rayons Avec des haines enfantines. Et jamais plus nous ne
voyons Que les talons de vos bottines. Songez-y f Vous cherchez pourquoi
Ma muse, qui n'est pas méchante, M'ordonne de me tenir coi Et ne veut plus
que je vous chante?

68 ODES FUNAMBULESQUES. C'est que vos regards
inhumains Ont partout des intelligences, Et tout le long des grands chemins
Vont arrêter les diligences. Février 1858.

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

EVOHE t • NEMESIS INTERIMAIRE* SATIRE PREMIERE

ÉVEIL Puisque la Némésis, cette vieille portière, Court en poste et regarde
à travers la portière Des arbres fabuleux faits comme ceux de Cham,
Laissons Chandernagor, Pékin, Bagdad ou Siam 1. Rien de plus difficile
que de faire comprendre^ après dix ans^ uoe plaisanterie parisienne. Autant
vouloir transvaser cette essence * de roses que Smyrne enferme dans des
flacons bariolés d*or. Ici, ce sont les virants qui vont le plus vite ! On ne Ta
point oublié, en

70 ODES FUNAMBULESQUES. Posséder ses appas, vieux
comme sainte Thècle, Et désabonnons-nous le plus possible au Siècle. Ne
pleure pas, public qui lis encordes vers. Je ne te dirai pas : Les raisins sont
trop verts; Et, quant à s'en passer, ja sais œ qu'on y risque ; J'ai fait pour toi
l'achat d'une jeune odalisque. Celle qui part était infirma à force d'ans : Elle
boitait; la mienne a ses trente-deux dents, L'œil vif, le jarret souple : elle est
blanche, elle est nue, Charmante, bonne fille, et de plus inconnue. Elle a le
col de cygne et les trente beautés Que la Grèce exigeait de ses divinités. Et
ce i\fi sont partout, sous sa robe qui pouffe, Que cheveux d'or, que lys et
que roses en touffe. La voilà présentée, et, mon bras sous le sieQ, 1846
nilustre collaborateur de notre Méry donnait au public une nouvelle
Némésis ^ accueillie par Le Siècle, qui publiait régulièrement chaque
diipanche une de ces belles satires. Après avoir accompli pendant
longtemps son travail surhumain^ M. Barthélémy, fatigué et souffrant,
obtint un congé de quelques semaines. C'est alors qu'un petit journal de ce
temps-là, La Silhouette (il est allé où va la feuille d6 laurier,) inventa cette
ironique et frivole Èvohé pour remplir, prétendait-il, l'intérim de Némésis.
Mais tout cela seiûble aujourd'hui s'être passé avant la guerre de Troie. 0
neiges d'aotan! [Sote de la première édition,)

The text on this page is estimated to be only 29.31% accurate

6DBB FUNAMBULESQUES. 71 Nous allons tous les deux,
pareils au groupe ancien D'une jeune bacchante agaçant un satyre^ Du
mieux que nous pourrons jouer à là satire; Nous savons^ aussi bien que feu
Barthélémy, Sur la lyre à dix voix trouver Y ut et le mi. Allons ! parmi les
chants, les cris et la tempête, 0 ma folle, ô ma Muse^ embouche ta
trbihpette Qui fouette les carreaux comme un clait*oii de Sax ; Sur ton front
chevelu mets le casque d'Ajax, Galope et fais claquer sur les peaux les plus
chères Ton fouet et son pommeau ciselé par FèUchôrès I Lesbienne
rôveuse^ éprise de Phyllis^ Tu n*as pas, il est vrai, célébré S^ ^ Ni fait de
Giraudeau ton souteneur en titre ; Ni dans des vers ga2és, qui fonl rougir un
pitre, Fait écldre, en prenant la flûte et le tambour. Un édit paternel pour les
filles d'aniclur ; Ni, comme l'Amphion de ces pignons godiches. Fait surgir
à ta voix les colonnes-affiches. Mais enfin, c'est par toi qu'un jour le Triolet
Ressuscita des morts et resta ce qu'il est, Et pour mieux mettre à vif nos
modernes LinièrÉ,

72 ODES FUNAMBULESQUES. ^ Devint une épi gramme
aiguillée en lanière; On a su par toi seule, en ce Paris élu, Ce que valent
Nérault, Tassin et Gredelu ; Sur ton Rondeau tel barde, imprimé vif chez
Claye, S'est vu traîner vivant comme sur une claie. Et par toi ce bel âge
apprit, en même temps, . Qu'un nouvel Archiloque est âgé de huit ans. Vois,
le siècle est superbe et s'offre au satirique : m Gêronte dans le sac attend les
coups de trique, Et sera trop heureux, Muse aux regards sereins. Si tu lui
fais l'honneur de lui casser les reins. Regarde autour de toi ces mille nids
d'insectes Qui fourmillent en paix dans des fanges suspecteâ4 Et que tu vas
fouler aux pieds de ton coursier! Messaline, ta sœur, l'amante aux bras
d'acier. De qui trois cents Romains composaient l'ordinaire. Ne serait
aujourd'hui qu'une pensionnaire, Et pourrait concourir pour le prix de vertu.
Les nôtres ont un Claude imbécille et tortu. Qui, toujours généreux au degré
nécessaire. Pour les faire oublier donne tant par ulcère. Quelle est la
Cléopâlrc à trois cents francs par mois,'

ODES FUNAMBULESQUES. 73 Dont rAntoine en gants blancs,
venu de rAngoutnois, N'ait pas tous les huit jours quelques perles à fondre?
Lorsque Antoine est mangé, Glëopâtre vers Londre Yole conune un oiseau,
sur Taile du steamer. Et, de Waterloo-Road affrontant la rumeur, Puisse à ces
fonds secrets que, pour ses amourettes, La perfide Albion avance à nos
lorettes. Demande au soleil d'or, qui mûrit les cotons, Combien notre Opéra,
refuge de gothons, En dévore en un soir pour un ballet féérique* Et
demande à Sappho, la Lélia lyrique, Dont la lèvre du vent rougit les froids
appas, Si, par quelque hasard, elle ne saurait pas Quels timides aveux et
quelles confidences, Au mépris de l'archet enragé pour les danses, Nos
petites Laïa, dans les coins hasardeux^ Au bal Valentino chuchotent deux à
deux? Alcippe a le renom d'un homme littéraire. Il gagne peu d'argent. Est-
il pau're? Au contraire. • Sa femme, une poupée aux petits airs souffrants,
En cailloux de princesse a deux cent mille francs, Et, dès le grand matin,
porte pour ses sorties

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

74 ottÈ HHÈttitsQvi^. Bvs bottiaes de sofe en couleurs âàsdrtiës
A ht robe du jour. Alcippe à deux landatré 4 ^*' Et dé petits habits qai
plisscfi sur !e dos ; Madame a son lundi; c'est un grooiii èù^ lifrée Qui
porte à la R«tuô, à bon droit enitrée, Les tartines d'Alcippe, et ces époiix
pi*ofon(B Ont leur loge au Gymnase et leùt loge àui fionffijijr. Alcippe^
homme de goût, poSte et draniati^^ Est un original extrêmement artiste; Il
croit sincèrement devoir à son travail Les dollars que madame a frouvës en
détail Sous les petits couf^ins d'une amie un peu mûre, Dont pour aucun de
nous le boudoir ne se muré. Si pourtant le mari, que favorise un dieU^ Veut
s'étonner, madame, en souriant un peu. Répond qu'elle a gagné cet argent à
la Bourse. En peut-on à ce point méconnaître la sôtircé i L'ange de\$ actions,
que chacun invoquait, Manque à présent de tout, ainsi que Bilboquet ; Et la
bburse où madame a gagné, c'est la nôtre : C'est la maigreur des uns qui fait
un vendre k l'autre. Damon... Mais à quoi bon fatiguer votre voix f

The text on this page is estimated to be only 23.03% accurate

bbÉë FUNXiliôtJLESQUÈÉ. 7& Muse, n'essayons pas dé péihdté
en uûe fois Les immoralités de ce siècle bi:i;àïTe. Nous en ayons flè fèstè
âU qtiàrtiéi* Sàlht-Làzaiiè, Pour remplir làr^enàèht ttiots mille fedtiletDNS.
Tant de tâbrèàiiix dé Crète fel dé &èrt)ents Pylhohs Se dressent à Tenvi dans
ce èrattd marécage, Que nous demanderons dû temps pout mettre éh bage
Ces monstres de féerie, et pour bien copier Leurs langues de drap rouge et
leurs yénx de papier. Voyez les Auvergnats, les pairs, les gens de lettres, Les
TomrPouce^ âgés de quatre centimètres, Le lézard-violon, le hanneton-
verrier. Le café de maïs, l'annonce Duveyrier, Le journal vertueux, Aymé,
dentiste équestre. Et là-bas Mirliton qui à'érigè en Orchestre ! Hilbey f
Carolina I Toussenel t le guano ! EtMiàhgin! et Clairvillef et maître
Ghicoi^neau! Et là Éout^e I et Madrid 1 et rodéoû ! et Relie) Et le nÈi de
Guttière) à Bulôz! et l'Écelé Du Bon-Sen« f et le Bal des Cfaieiis ! et ié
JbufneA Des Chêèèeurs 1 lanin méMe^ aidé âé J&vénàl, Y perdrait son
latin. Voyéz^ inad^moiselle.

76 ODES FUNAMBULESQUES Ce qui vous reste à faire, et
déployez du zèle. Quand, rouge de plaisir et les yeux étoiles, Ton cheval et'
ton casque au vent échevelés, On te verra courir, ô Muse jeune et folle I Les
critiques eux-même, et les plus vieux, et Rolle, Te suivront d'un regard
lascif, ô mes amours f Oubliant qu'ils sont vieux et le furent toujours!
Novembre 1845. SATIRE DEUXIÈME LES THÉÂTRES D'ENFANTS
Bonsoir, chère Évohé. Comment vous portez- vous? Vous arrivez bien tard I
Comme vos yeux sont doux Ce soir ! deux lacs du ciel t et la robe est
divine. Quel écrin t vous aimez Diaz, on le devine. Vos poignets amincis
sortent comme des fleurs De cette mousseline aux replis querelleurs;

ODES FUNAMBULESQUES. 77 Ce col simple est charmant, ce chapeau de peluche Blanche, ce tour de tête avec son humble ruche. Vous donnent, ma déesse, un air tout virginal, Et chez TOUS Gavarni complète Juyénal. Votre joue amoureuse a le duvet des pêches, Et si jamais Tenfant Èros manque de flèches. Il vous (demandera les cils de cet œil noir. Quel dommage qu'il soit déjà samedi soir. Et qu'il faille chanter, 6 ma Muse folâtre ! Car je vous aurais dit : t Le feu brille dans Tâtre, La verte salamandre y sautille en rêvant; Laissons tomber la pluie et soupirer le vent. Car les sofas sont doux loin des regards moroses. Et nos verres de vin sont pleins de rayons roses. » Mais Karr seul peut flâner aux grèves d'Étretat. Un dieu ne nous fit pas ces loisirs : notre état, C'est de fouetter au sang, comme Croquemitaine, Tous les petits vauriens, sans prendre de mitaine. Nous leur faisons bien peur I Heureusement je vois Que mon Croquemitaine, avec sa grosse voix. Avale à belles dents les bonbons aux pistaches. Porte des bas à jour et n'a pas de moustaches.

The text on this page is estimated to be only 14.73% accurate

7|) opE9 fVHJ^MSVI^KSQUps, La mpiisli^e ir%\t m^\ afec s^
^ouee peau, Mais noHP BPrdôW OU îftpps I Jfete« 1^ c^ O^^fie^i}^ . La
robe, les jupan^ ; tirei^ a^tt# IwIfSW^i Ce bas de cacheimFCi ayeo ^
U^ņ\ke)^iaB, Et ces boucles d'oreille et pe p^Ut Pi^Uier, Il faut, ma obèr^
eofanl;, vaus mettra en cavalier. Nous allons djins un liQu sauv^gp pu, sw
SI§S âiM» L'on est fort èxp9^é^ qd costuiUQ 4^ f^ipie. Passez ce pantalon
et ces bqUines, qui Viennent de chez Renard et de Qbez Sakoski i Cachez
votre beau sein dans un gilet bien juste. Ce frac va déguiser tous les trésors
du bust^. Bien. Maintenant, prenez, comme les plus aF4§ntS) Le twine sur
le br^s et le cigale aux dents ; Faites mordre h propos p^r Téptngle
inhumaiq^ Vos chevpux d'or. C'est tou|;. Vene^, et Dieu nçus iiièpe i Le
Tartare des Grecs, où le cruel Typhoi^ Les cent gueules en feu paratt encor
bouffon ; Tobolsk, Ifi rue aux Ours, qui plaît au^ rëalfstes. L'enfer, o^
pleureront les matéiriflist^s, La Thrape ^ux vents glacés, le mont
pfym^UI»^ L'hôtel d§s Haricots, Saupt-Q^Qud, Batavia,

The text on this page is estimated to be only 14.08% accurate

Mourzouk, où l'qq fÇ^H rt^pmiu^ Pf^^xsud ifii^ 4ff|4i^5 Les mines 4e ^qr^ffif^ ^t les %f^u4& ^uits de l'iji^l^i Asiles du serpent g\ du c^n^éléoi), L'Etna, BotafljrjS^y, l-jsjapde et rpdé9n Sont des endrp|ts chaiwaps ef (Jfli pays 4u Tefnf pe, , A côté^ ^'fsndroit oji^ mj^ ajJipps nop rendre. Nulle fsjfi, f4t-Qe jnêD^ au jtond idç la Cité, L'Impudeur, la Débajacbe et la Ud)r|pil4, La Luxure au front I)lanc creusé de cicatrices. Et le î^fberjif^agp ayep ses mille yjcçs. Ne dansèrent ep chœur))all,ets plus tr^ojoiplii/^f J C'est ce flu.ç l'on appejlp j^p Théàtf^ d'enfyntt. Figîij-e-toi, lectepr, j^ñç hoî)te malsaine j Des lauriers de papier cpuropiiant ravant-sc^Qi^^ Et vpfl\$ ypye? se tordre avec uq air nioqueur Des camaïeus jblpu-tendre à sopl,eyer le cœjir. Quatre y|o,lons f^ux grinceij^ ayep l^ Q^te^ La clarinette beugle, et dans leiff triste lutte. Le cornet à piston si^rviept tout essoi^f^f^f. Comme un cheval boiteux pris dans un champ de Jblë. •v Et qui, les yeux hagards, s'epfuit avec démente. Hais le rideau se Lève et la pièce commence.

80 ODES FUNAMBULESQUES. Des petits malheureux affublés d'oripeaux^ Infirmes, rabougris, et suant dans leurs peaux, Récitent une prose à crier : c A la garde ! » Et brament des couplets d'une voix nasillarde. Le scrofule a détruit les ailes de leur nez ;; Leur joue est molle, et tombe en plis désordonnés. Les yeux tout chassieux prennent des tons d'absinthe, Et l'épine dorsale a l'air d'un labyrinthe. Ils sautent au hasard comme de petits faons. Vous homme simple et bon, rien qu'à voir ces enfants Estropiés sans doute et battus par leurs maîtres, Vous les plaignez déjà, ces pauvres petits êtres f Mais un monsieur bien mis, un abonné du lieu. Qui hante la coulisse et fait le Richelieu, Vous apprend que ces nains, dont la race fourmille. Ont cinquante ans et sont des pères de famille. Ils grisonnent; ils sont comme vous, chers lecteurs, Gardes nationaux, poètes, électeurs, Et portent des faux cols ; c'est le vice précoce Qui les a desséchés comme un pois dans sa cosse ; Leur femme, déjà vieille, élève un rossignol. Et l'un d'eux est orné de quelque ordre espagnol.

ODES FUNAMBULESQUES. 81 A ces mots, voyant clair dans ce honteux ârcanç, Honnête citadin, vous prenez votre canne, Et le sage parti, trois fois sage en effet. De fuir en maudissant le maire et le préfet, A moins que, comme nous, aimant Tallégorie, Vous ne restiez pour voir la fantasmagorie. C'est un spectacle heureux et d'un effet hardi. Il ne vous montre pas la lune en plein midi. Mais il donne le droit d'éteindre les chandelles. L'amour est libre alors, et vole à tire d'ailes, Et l'on peut souhaiter un endroit écarté Où de n'être pas chaise on ait la liberté. Serrez-vous contre moi, chère Evohé, ma muse t Voici l'heure où bientôt l'habit qui les abuse . Va devenir utile, abominablement. Trois fois heureux encor si ce déguisement, A dessein médité pour ce moment critique. Peut éloigner de vous ce public éclectique ! Donc, à ces cris que pousse en mourant la vertu. Honteuse de mourir sans avoir combattu. Au bruit de ces soupirs qu'un faible écho répète. Sauvons-nous au hasard sans tambour ni trompette 5.

The text on this page is estimated to be only 16.64% accurate

99 pOES FUflAMPULiSiiQUpS. Allons chw nq^fk9 m mie, 0 ma
JWt^ à Tpei) bfçq t Et, la main'daiift \^ wip, Uspnç au poin du (eq.
Cependant qu'au dehors l^ yeni siflQe et ^^toQç, £^s CAan^f di^
crépuscule et l^^^ Feuilles d'automne. Car, tandis que là-bas, Teufance, sous
le fQupt, A de honteu3^ vieillards sert de l^Qpteux jouet, -Il est doui^ de
revoir, dans les odes écloses, Les beaux petits enfants sourire avçc les roses,
.Et la mère au beau front pour ce charmaut essayui Répandre sanâ compter
les perles de son sein \ Et d'écouter eu soi chanter ?iyep Jes heures
L'harmonieux concert çjes voix intérieures I Décembre 1845. SÀTIBE
TBOlSll:pâE 1,'OP^RA TURC Chère Évohé, ypici le caruîval qui yiçnt, Et
l'on danse ^ la fin du moi^, §11 m'?U souvent. Je VQuteil vous mputrçf
une chpse divipe^

ODES FUNAMBULESQUES. gS Un domino charçiant qu^
Gayami dessine. Une surprise, enÇn t pourquoi venir le soir ? Nous n'avons
inèpe pas le temps de ixç^s asseoir. Quand j'aurais, pour res^r sur ceç
divans sublimes. Encore plus de raisoi^ qi^e vous n'avez de rimes f Il faut
partir. Prepez votre châle, Évohé. Si je ne vous savais un cœur très-dévoué.
Et de l'esprit à flots, si vous étiez bégueule. Je vous engagerais à rester toute
seule ; Car je crois qu'il s'agit d'aller encore un coup Attaquer un défaut que
vous avez beaucoup. Vous voyez trop souvent votre amie au King's Çharle
Et je vous vois rougir chaque fois que j'en parle î • • •« * Tortille tes
cheveux avec des tresses d'or, , 0 ma muse, et volons sur l'aile d'un condor
Jusqu'au pays féeriG[ue où les blanches sultanes Baignent leurs corps polis
à l'ombre des platanes, Et s'enivrent le cœur aux chansons du harem Sous
les rosiers de Perse et de Jérusalem, Tandis qu'en souriant, les esclaves
tartares Arrachent des soupirs à l'âme des guitares. n était à Stamboul un
théâtre enchanteur,

84 ODES FUNAMBULESQUES. Dont le sultan lui-même était le directeur : La Musique et ses voix, l'altière Poésie, Les danses de l'Espagne et de la molle Asie Encharmaient, à souhait pour l'extase des sens, Ce palais ébloui de feux resplendissants. Or, le sultan, naguère, en ses jours d'allégresse. Avait dormi longtemps chez les filles de Grèce, Et, versant des parfums sous le ciel embaumé, Ainsi que Madeleine avait beaucoup aimé. Mais quand l'âge de glace eut fondu cette lave, Il fut, à son hiver, l'esclave d'une esclave Qui lui chantait le soir de doux airs espagnols, D'une voix douce à faire envie aux rossignols. Elle avait les langueurs des filles de la Gaule, Soit qu'elle soupirât la romance du Saule, Ou quelque chant d'amour plaintif et singulier. Sous l'habit provoquant d'un jeune cavalier. Mais sa pourpre, fatale aux amours des captives. Buvait le sang vermeil des blanches et des Juives, Et ses regards emplis de force et de douceur. Demandaient chaque mois la tête d'un danseur. Lorsque la Favorite, avec ses airs de reine,

ODES FUNAMBULESQUES. ^ 85 Apparaissait, portant la couronne sereine Dont les lys enflammés ruisselaient en mai^chant, Tout le peuple ébloui du ballet et du chant Tremblait devant son doigt noyé dans la dentelle. Un seul avait trouvé sa grâce devant elle, Ardent comme un lion ou comme le simoun, Un habile chanteur qu'on appelait Medjnoun. Or, ce jeune homme avait la perle des maîtresses. Une blanche houri qui, par ses longues tresses. Jetait aux quatre vents tous les parfums d'Ophir, Paupière aux sourcils noirs, prunelles de saphir, Gazelle pour la grâce indolente des poses, Nourmahal, dont la lèvre énamourait les roses. Medjnoun se demandait quel ange au firmament Avait fondu pour lui des cœurs de diamant. Lorsque, par une nuit claire d'astres sans nombre. Errant par les sentiers du jardin cwnme une ombre, Près d'un kiosque doré, que les pâles jasmins Et les lys aux yeux d'or entouraient de leurs mains, Et sur lequel aussi dormaient dans la nuit brune Les blancs rosiers baignés des blancs rayons de lune. Par la fenêtre ouverte il entendit deux voix.

The text on this page is estimated to be only 10.51% accurate

86 OJ)ES F(JNAM0Uf.9SQLUE;S. L'une disait (c'était la
Fayoriti^): « Ob .1 yoi^p Ma Nouno^ji^iU jamis 1^ mw ^ }ièm^ la^^IPiW^
Ne s'attendrijt; mais nous, ma citera An^e^ wm mm»^ Douces ; m>\$ lopgs
cbeyeux mv P93 sein^ eadamis Ont Tair en se mèUnt àfi iem fleuves .aiuj^
; Les rayons de la »uit argeqte^t QX)s pisnsé^s» Lorsque dans m b^n^e
^LoUem^^t balanjoées, Entre^itnt nos l>m^^ iio9S (ch^nto^s deuK à
deui^., Ou que, nous confiant à d^s Aots basardeu;^. Et laissant ji'eau d'azur
baiser nx>s gorges blondes^ Nous e^ dérobons l'or sous la mo^re d^s
ondi3\$. 9 La Favorite alors, les yeux noyés de plçur^^ Voyait à chaque mot
éclore n^ille flew^ Sur le sein d^ Teofant rougissimte et saps voilas, Et le
regard perdu d^ns ses yeux plains d'étoile Comme les océaQs du ciel
oriental, Etait agenouillée aux pieds de Nourmahal, Et Nourmahal boutause,
au bout de chaque pbrase, Ranaenafit sur sofli cou sa tunique de ga?e. — «
Pam^ttp?, dit Medjnou», entrant à la Talma, « Qu'ici je vous salue, et que
j'ammènç ma < Maîtresse^ il se fait tard et notre chambra a\$t JfV^U^»

The text on this page is estimated to be only 14.96% accurate

Qui déchire; }i^ perl^ au S|eiQ me^r^ri 4#s jmvh Vous dont
Tarde^le Jèvrje e(tt fru jiasqw'è Ja Up • - , • ... Les inysj^^§ sgcr^ à&
Gni^ §J; 4'Ida^e, Avec yo^ 4i^gt§ s.a»|glan|s fouijteî^ TiçQWvre ^e pipu, Et
vous Pie trouverez ^a?3i4is« spias le Qiel Um^ Si chaste lèvrp, encdr pleine
di^ fleuri wi-closes, Dont la pâle Amitié n>U e£te^iILé l^s ro\$e3 ! Toi qui,
depHis Ipngteinps ayec ton pied vaiivj^ueiq[r , As foulé pas à ^s les repUs
d§ pion cœi^r , Blonde Évobé l tu sai§ §i)*m(^ te théâtre. Polichifl^llô
si^ul peut ifte rÇD^dre idolâtra. Et, lor§gu^ npu^ pr^non^ d^s WU^ts au
bureaia. C'est pour voir par hasard, (?ij5eW ou Deburau. Pour la graîidfs
musique, elle est notre ennemie : Les lauriers ^pnt cçupés et J'aime mieux
ma mie^ Avec la Kradov^j^^ suffisent à n^s yoçux, Et le mqiudre trio fait
dresser nos cheveux. Eh bien ! ma pauvre fille, il faut parler musique ! La
basse foudroyante et le ténor phthisique Noos font Tœil en coulisse et
demandent nos wn ;

88 ODESI funambulesques. Duègne au nez de rubis, ingénue aux bras verts. Ciel rouge, galonné de quinquets pour la frange. Il faut décrire tout, jusqu'aux arbres orange. La clarinette aspire à des canards écrits, Et le bugle naissant nous réclame à grands cris. Donc, samedi prochain, nous dirons à l'Europe Comment tombe le cèdre au niveau de l'hysope, Et comment, et par quels joueurs d'accordéon, L'Opéra, devenu pareil à l'Odéon, A vu, depuis trois ans, aux stalles dédaignées, S'empiler en monceau les toiles d'araignées; Et comment il a fait, pour trouver un ténor. Des voyages plus longs que tous ceux d'Anténor. Après tous nos malheurs et ton frac mis en loques. Tu dois haïr Thalie et toutes ses breloques ; Mais si tu peux encor me suivre sans frémir, Je te promets ce soir ce bijou de Kashmir Qu'un faible vent d'été ride comme les vagues, Et qui passe au travers des plus petites bagues. Décembre 1845.

ODES FUNAMBULESQUES. 89 SATIRE QUATRIÈME

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. 0 Parnasse lyrique I Opéra f palais
d'or î Salut ! L'antique Muse, en prenant son essor. Fait traîner sur ton front
ses robes sidérales, Et défiler en chœur les danses sculpturales. Peinture !
Poésie I arts encor éblouis Des rayons frissonnants du soleil de Louis !
Musique, voix divine et pour les cieux élue, 0 groupe harmonieux, Beaux-
Arts, je vous salue ! 0 souvenirs ! c'est là le théâtre enchanté Où Molière et
Corneille et Mozart ont chanté . C'est là qu'en soupirant la Mort a pris
Àlceste ; Là, Psyché, toute en pleurs pour son amant céleste, A croisé ses
beaux bras sur le rocher fatal ; Là» naïade orgueilleuse aux palais de cristal,
Versailles, reine encore, a chanté son églogue ; Là, parmi les détours d'un
channant dialogue. * A

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

99 OPi;S FÇrf^lfPVL^^QtJf^ . ABgéliqae et Renaud, Cybèle avec
Atys Ont cueilli la pervenche et le myosotis. Et la Muse a suivi d'an loPg
regard humide Les amours d'Amadis et les amours d'Armide. Là, Gluck
avec Quinault, Quinault avec Lulji Ont chanté leurs beaux airs pour un
siècle poli : Là, Rossini, vai^|a^ur des (yre\$ ppp3):^l|i&^s. Fit tonner leç
çla^roas de s^s jgraodi&s m^lé^s. Et fit naître h sa yoix ces immor);els
^'pier^ Ces vieux maîtres : Auber, H^léyy, l^yerbeer. C*esl là
qu'Esmérald^i, }a danseusie bphj^qijB, Par la voix (}e Falcon ngps ^ dit
son poëpae. Et que chantait aussi (e cygne abandoai^é » Dont le supriine
chant ne nous fut pa\$ donné. Ici Taglioni, la fljle des sylphides, A fait
tremb],er son aîle au bord des eaux perp4e«y Puis la D^nsjB fanjtasqi^e
auprès d.es mêm,e\$ IBotç A fait carillonuiBr ses grappe\$ de grelots. 0 féerie
et musique \ 6 najçes embaupi^jss Qu'argentent leç willis et le\$ p^les
alpi^e^J 0 temple 1 clair séjour de la dançe et 4i| lul^b! Parnasse | palais
d'or I graiid Opéra, s^li^t)

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

Le 'cocher s'est trompé. Nons sommes au Gymnase. * Un peuple de bourgeois, nez rouge et tête rase, Etale des habits de Quimper-Corentin. Un notaire yentru saute comme un pantin, Auponés d'ua arooé chaaye, une cataracte D'éloquence; sa femme est verte et lit L'Entr'acte. Elle arbore iB Tor 0\ 4^ ^t^^ k foison^ Et renifle, j8t ^ g^rg^ ^ 1-air d'upe ipai^ofl. Aaprôs 4^ ^ ^^ dpat la f^çe yev^i§. S'étaient des çei^ nus^ paies comme i^n eoi} ^'^e Plumée ; et, pèle-mèle, au long de tous ces baffes Traînent toute Thermine et tous les vieux turbans Qui; du Rhin à l'Indus, aient vieilli sur la terre. J'apprends que l'un des cous est fille du notaire. 0 ciel ! voici, parmi ces gens à favoris. Un vieux monsieur qui porte un habit de Paris. 11 a l'air fort honnête et reste bouche close; Adressons-nous à lui pour savoir quelque chose. C'est une oc^şipq qii'il ^t l^n ^ saïisi^.

9S ODES FUNAMBULESQUES. MOI. Monsieur, voudriez-vous
me faire le plaisir De me dire quels sont ces cous d'oie et ces hommes
Jaunes, et dans quel lieu de la terre nous sommes? Je me snis égaré, cette
dame est ma sœur. Où suis-je? LE MONSIEUR QUI A l'AIR HONNÊTE. A
rOpéra. MOI. Vous êtes un farceur î LE NOTAIRE VENTRU. Oui, biche,
le rideau que tu vois représente Le roi Louis quatorze en seize cent soixante
Douze, il portait, ainsi que l'histoire en fait foi, Une perruque avec des
rubans. IfG grand roi.

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. 93 Entouré des seigneurs qui forment son cortège, Donne à LuUi, devant sa cour, le privilège De rOpéra, qu'avait auparavant Tabbé Perrin. UN DES COUS. Papa, je crois que mon gant est tombé. LE NOTARIE VENTRU. Ça se nettoie avec de la gomme élastique. l'avoué. Oui, madame, j'assigne, et voilà ma tactique. UN AVOCAT. On l'appelait au Mans maître Pichu minor Et moi maître Pichu major. M. JOSSE. Le Koh-innor... UN LAMPISTE A LUNETTES D'oH. • Silence!

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

'fi e6lè FfJMAMBtiLisQijgà. LB BATOM DD lUtoBSimU V
Panipanfpanf L^AVOUÉ. le ae sais pas leur dupe! SECOND COU. Maman,
ce gros monsieur veut s'asseoir sur ma jupe. LA DAME VERTB. Pince-le. .
LE NOTAmÉ VENTRU. Je îBâ sais où aéra le nouvel Opéra. C'est, dit-on,
à Tancien que Louyel... L'ORGHESTaB. Tra, la, la, la, la; ta, la, la, la, lère.
MOI. Qu'est-ce Que ce bruit-fii , mensièur? qu'a donc la grosse caisse
Contre ces violons enrhumés du cerveau? Et pourquoi préluder à l'opéra
nouveau ' Par J'ai du bon tabac?

The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate

ODES fONABIBtjLfçSQUES. H CE tf Ol^SXftUB QÛt A l'air
HONlifÊTB Monsieur, c'est l'ouverture De Guillaume Tell. MOI. Ahl
l'avocat. Madame, la nature De la pomme de terre est d'aimer les vallons.
Elle atteint dans le Puy la grosseur des melons. PREMIER cou. Mon corset
me fait mal. M. CANAPLS SUR LA SCÈNE. « Il chante et VHelvétie
Pleure sa liberté ! » L*AVOCAT. Que la démocratie S'organise, on verra
tous les partis haineux ' Fondre leurs intérêts.

The text on this page is estimated to be only 26.61% accurate

96 ODES FUNAMBULESOUES. I CHOEUR GÉNÉRAL SUR
LA SCiBNB. « Célébrons les doux nœuds I > SECOND cou. Mon cothurne
est cassé. M. DON JUAN DANS LA LOGE INFERNALE. Veux- tu nous
aimer, Gothe? Soupçons-nous à V Anglais ? Mll« GOTHE SUR LA SCÈNE.
I Non, c'est une gargote. CHOEUR DES SUISSSES SUR LA SCÈNE. «
Courons armer nos bras! » ITN TRIANGLE ÉGARÉ. Ktsin I UNE
CLARINETTE RETARDATAIRE. Trtim I I

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. 97 V CHOEUR VK FEMMES
SUR LA SCÈNE. « Toi que Vmeau Ne suivrait pas I » l'avoué. Monsieur,
ma femme est un roseau Pour la douceur. UN VIOLON MECHANT.
Vzrumzf Vzrumzî M. ARNOUX SUR LE THEATRE. Hou f hou I M.
OBLN SUR LE THÉÂTRE. Tra, Ira. s PREMIER COU. Titine, Le
monsieur met son pied le long de ma bottine. M. ARNOUX SUR LE
THEATRE. La hou, la hou y la ha. M. OBIN SUR LE THEATRE. Tra trou,
trou Ira, trou, trou ! 6 \

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

9t ODES PÛNAitBÎJLËSOIJfiB. ' U NOTAI!» YENTRU.
Monsieur^ que pensezrvous du Genest de Rotrou? CHOEUR DES
SUISSES SUR LA SCÈNE. « Le glaive arme nos bras f t L'AVotnâ. Mais !
la piéee est bàroqiie Ce n'est plus tout à fait dans les mœurs de l'époque.
Elle aurait eu besoin d'un bon coup de ciseau. LE NOTAIRE VENTRU.
Hum t c'est selon. M. ARNOUX SUR LE THÉÂTRE. Ĩlou Ĩlou) M. OBIN
SUR LE THEATRE. Traltral CHOEUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE. «
Toi que Voiseau.., ! » CHOEUR DE FEMMES SUR LA SCENE. * « Toi
qui n'es pas,.. » M. ARNOUX SUR LB THÉÂTRE. Himf hont

The text on this page is estimated to be only 22.22% accurate

M. OBIN SUR LE THÉÂTRE. Tra t ira LA DAME VERTE. J'ai
chaud aux joues. r fiE TRIANGLE ÉGARE. Ktsin /• LÀ CLARINETTE
RETARDATEUR. Trum I LE NOTAIRE VENTRU. Bibiche, c'est le
morceau que tu joués Sur ton piano. PREMIER GOU. Ça! l'avoué. J'ai dit à
Ducluzeau Ce que e'est que l'affaire , M. ARNOUX SUR LE THÉÂTRE.
Houthou! CHOEUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE. « Toi que V oiseau
L.. »

I i I 100 ODES FUNAMBULESQUES. 0 ma blonde Évohé, ma
muse au chant de cygne, Regarde ce qu'ils font de ce théâtre insigne. 0
pudeur f autrefois, dans ces décors vivants Où l'œil voyait courir le souffle
ailé des vents. L'eau coulait en ruisseaux dans les conques de marbre, Et le
doigt du zéphyr pliait les feuilles d'arbre. L'orchestre frémissant envoyait à
la fois Son harmonie à l'air comme une seule voix ; Tout le corps de ballet
marchait comme une armée : Les déesses du chant, troupe jeune et
charmée. Belles comme Ophélie et comme Alaciel, Avaient dans le gosier
tous les oiseaux du ciel ; La danse laissait voir tous les trésors de Flore Sous
les plis des maillots, vermeils comme l'aurore; C'était la vive Elssler, ce
volcan adouci, Lucile et Carlotta, celle qui marche aussi Avec ses pieds
charmants, armés d'ailes hautaines. Sur la cime des blés et l'azur des
fontaines.

ODES FUNAMBULESQUES. 101 L'audace d'une femme,
arrêtant ce concours, A remis une bande au bas des jupons courts Et plongé
les ténors au sein de la banlieue. Cruelle Éris, déesse à chevelure bleue.
Déesse au dard sanglant, déesse au fouet vaiqueur, Change mon encre en
fiel ; mets autour de mon cœur L'armure adamantine, et dans mon front
évoque. Mètre de clous arihé, l'iambe d'Archiloque I L'iambe est de saison,
l'iambe et sa fureur. Pour peindre dignement ces spectacles d'horreur Et les
sombres détails de ce cloaque immense. Vous, mesdames, prenez vos
flacons, je commence. Un fantôme d'Habneck, honteux de son déchet. Agite
tristement un fantôme d'archet; L'hauponieux vieillard est quinteux et
morose : Il est devenu gai comme Louis Monrose. Ses violons fameijx que
l'on voyait^ dit-on, Pleins d'une ardeur si noble, obéir au bâton, L'archet
morne à présent et la corde lâchée, Semblent se conformer à sa mine fâchée
; Et tout l'orchestre, avec ses cuivres en chaudrons. Ainsi qu'un vieux
banquier poursuivant les tendrons, 6.

109 ODES FUNAMBULESQUES. Ou qu'un vers enjambant 4e
césure ea césure, Lui-même se poursuit de mesure en mesure. La musique
sauvage et le 4^r rôle d[^] cor Qui guide au premier mai la famille Boutbor ;
Chez notre Deburau, les trois vieillards épiques Qui font grincer des airs
pointus comme des piques; Le concert souterrain des aveugles; enfin
L'antique piano qui grogne à Séraphin Et l'orchestre des chiens qu'on
montre dans les foires, Auprès de celui-là charment leurs auditoires. Mais si
rempli qu'il soit de grincements de dents, Quels que soient les canards qui
barbotent dedans, Si féroce qu'il semble à toute oreille tendre. Il vaut mieux
que le chant qu'il ^pêche d'entendre. Les choristes, rangés en affreux
bataillons. Marchent ad libitum en traînant des haillons ; Les femmes,
effrayant le dandy qu'elles visent, Chantent faux des vers faux; même, elles
improvisent! 0 ruines î leur dents croulent comme un vieux mur, Et ces
divinités, toutes d'uh âge mûr, Dont la plus séduisante est horriblement
laide. Font rêver par leurs os aux dagues de Tolède.

The text on this page is estimated to be only 11.72% accurate

ODES FUNAMBULp:8QUES. 10| Leurs jupons éyidés marchent
k grands frousrfrpiis^ Et leur visag^ bleUi p^cé ^ pifle ^rpus, S'étale avec
orgueil çomiu^ ^i^ YieiU# cib)^. ^ Les hommes ^9^t piji^s laidi^ P^f^àf, »i
p'esjt poi^jl^t^. Triste fin I si Yon songe, ep voyant ces of)jets. Que ce
chq^ur end|jirci ?jiut l&s pramierç sjiijet^I Plus de ténors f I^ur 4 demande
un catap}asipic. Et Yuty le f^T^mn ut, tombe d;^n\$ le marasme. En vain
Pilliel tr^I^()lant epvoya sq^ iLùlès ê Parcourir l'Italie avec leprs pieds
ailés; En ya^a ils ont fouillé Borne, yfU^ papale, Naple, où soi^s Tpranger
de\$ (mme^ au front pâle Donnent des rendez- vous an^ jeçpe\$ çay^lier^^
Et, courtisane avec di8s palais ^n pol|içr^, Venise, où lord Pt^PP* ^e}X\
ft)is yjaipgufmr ^9^ opdiss, Poussait son poir courtier le (opg des vagins
l^)pt}des,' Et Florence, où TArno, parmi ses flots'trej»blants. Mêlé l'azur du
cie| ayeç les mar))rQs])^anc\$; Jusqu'au gol;fe ei^cj^anteur qu'un paradis
limita, Vut ne veut plus lutter, le téupr (B^t uj mpf^ Seul, ô Puprejf |
toujoçr^ pju^ jjfrand, toujpiurs vainqueur, Toujours Ippçaut au ciel \oi^
cbaut qu| jsprt du eppjir.

104 ODES FUNAMBULESQUES. Fièrément appuyé sur ta large
méthode Qui reste, comme Tart, au-dessus de la mode, 0 Juprez 1 6 Robert
I Arnold I Éléazar ! En voyant les cailloux qu'on met devant ton char, Et les
rivaux honteux que la haine te donne Lorsque ta voix sublime à la fin
t'abandonne, Toujours maître de toi, tu luttas en héros, Toujours roi,
toujours fort, tandis que tes bourreaux Inventent vingt ténors devant qui l'on
s'incline, > Et qui durent un an, comme la crinoline. Âh ! du moins nous
avons la Danse, un art divin ! Et l'homme le plus fait pour être un écrivain,
Célébrât-il Louis et portât-il perruque. Fût-il Caton, fût-il Boileau, fût-il
eunuque, Ne pourrait découvrir l'ombre d'un iota Pour défendre à ses vers
d'admirer Carlotta. Son corps souple et nerveux a de suaves lignes ; Vive
comme le vent, douce comme les cygnes. L'aile d'un jeune oiseau soutient
ses pieds charmants, Ses yeux ont des reflets comme des diamants, Ses
lèvres à l'Éden auraient servi de portes; Le jardin de Ronsard, de Belleau, de
Desportes,

ODES FONAMBULESQUE& 105 Devant Cypre et Ghloris
toujours extasiés, A, pour les embellir, donné tous ses rosiers. Elle va dans
l'azur, laissant flotter ses voiles, Conduire en souriant la danse des étoiles.
Poursuivre les oiseaux et prendre les rayons ; Et, par les belles nuits, d'en
bas nous la voyons. Dans les plaines du ciel d'ombre diminuées. Jouer
entrelacée à ses sœurs les nuées. Ouvrir son éventail et se mirer dans l'eau.
Qu'auriez-vous pu trouver à redire, ô Boileau? Une chose bien simple, hélas
t La jalousie Nous cache tout ce luxe et cette poésie, De même qu'autrefois,
par un crime impuni. Les mêmes envieux cachaient taglioni. Cet autre ange
charmant des deux imaginaires. ' Sombre Junon ! Les Dieux ont-ils donc
des colères? Aimez-vous les décors? On n'en met nulle part. Les vieux
servent toujours, percés de part en part, Et, par la main du Temps noircis
comme des forges, Ils pendent en lambeaux comme de vieilles gorges. Les
arbres sont orange, et dans Guillaume Tell, La montagne est percée à jour
comme un tunnel.

106 ODES FUNAMBULESQUES. Le temple de Robert» ses
colonnes en loquâs, S'agite aux quatre vents comme des pendiloquesi Et le
couvent a Tair de s'être bien battu, Dans La Muette enfin, mirabile dictu I
L'éruption se fait avec du papier rouge Derrière lequel brille un lampion qui
bouge. Le machiniste, un sage, ennemi des succès, Imite à tour de bras le
Théâtre-Français. Les travestissements, les changenieqts à vue, Les
transformations sont comme une revue De la garde civique : on lès manque
toujours. Les Français, TOdéon, sont les seules amours Du machiniste en
chef; il a cette coutume D'étrangler les acteurs en tirant leur costume.
Quelques-uns sont vivants; s'ils en ont réchappé. C'est que le machiniste
une fois s'est trompé. Et rêvait à*Abufar^ qu'il voit chaque dimanche. C'est
un homme d'esprit qui prendra sa revanche. Enfin on voit maigrir, comme
corps de ballet. Des marcheuses, des rats, peuple jeune et fort laid, Qui n'ont
jamais dansé qu'à la Grande- Cbartr^Qse» Et qui, réjouissant de leur
maigreur affreuse

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. 107 Les lions esfèmpés au
cosmétique noir, Prennent des rendés'-vous pour le souper du soir. Nous qui
ne sonunes pas danseurs, prenons la fuite. Allons souper^ aussi, mon cœur,
mais tout de suite, Et tâchons d'oublier en buvant de bons .tins, Cet hospice
fameux, rival des Quinze-Vingts. Décembre 1845. SATIRE CINQUIÈKE
L'AMOUR A PARIS Fille du grand Daumier ou du sublime Gham, Toi qui
portes du> rêps et du madapolam, 0 Muse de Paris f toi par qui l'on admire
Les peignoirs érudits qui naissent chez Palmyre, Toi pour qui notre siècle
inventa les corsets A la minute^ amour du puff et du succès I Toi qui chez la
comtesse et chez la chambrière

108 ODES FUNAMBULESQUES. Colportes Marivaux retouché
par Barrière, Précieuse Évohé I chante, après Gavarni, L'amour et la
constance en brodequin verni. Dans ces pays lointains situés à dix lieues,
Où rOise dans la Seine épanche ses eaux bleues, Parmi ces Saharas
récemment découverts, Quand l'indigène ému voit passer dans nos vers Ces
mots déjà caducs : rat^ grisette ou lorette^ Il se sent vivre, un charme
impérieux l'arrête, Et, l'œil dans le ciel bleu, ce naturel naïf Évacue un
sonnet imité de Baïf . Il voit dans le verger qu'il eut en patrimoine
Tourbillonner en chœur les cauchemars d'Antoine J Le voilà frémissant et
rouge comme un coq ; Il rêve, il doute, il songe, et tout son Paul de Kock
Lui revient en mémoire, et, pendant trois semaines^ Fait partii* à ses yeiix
des chandelles romaines Et dans son cœur troublé met tout en désarroi,
Comme un feu fl'artiflce à la fête du roi. La grisettel Il revoit la petite
fenêtre. Les rayons souriants du jour qui vient de natre, A leur premier
réveil, comme un cadre enchanteur,

ODES FUNAMBULESQUES. 109 Dorent les liserons et les pois
de senteur, tln e tête charmante, un ange, une vignette De ce gai reposoir
agace la lorgnette. En voyant de la rue un rire triomphant , Ouvrir des dents
de perle, on dirait qu'un enfant Ou quelque sylphe, épris de leurs touffes
écloses, A fait choir, en jouant, du lait parmi les roses. Elle va se lacer en
chantant sa chanson, Lisette Ou LAndalouse ou bien Mimi Pinson, Puis
tendre son bas blanc sur sa jambe plus blanche; Les plis du frais jupon vont
embrasser sa hanche Et cacher cent trésors, et du cachot de grès La naïade
aux yeux bleus glissera sans regrets Sur sa folle poitrine et sur son col, que
baigne Un doux or délivré des morsures du peigne. Ce poème fini, dans un
grossier réseau Elle va becqueter son déjeuner d'oiseau. Puis, son ouvrage
en main, sur sa chaise de paille, ê La folle va laisser, tandis qu'elle travaille.
L'aiguille aux dents d'acier mordre ses petits doigts ; Et, comme un frais
méandre égaré dans les bois, , Elle entrelacera, modeste poésie, 7

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

110 ODES FtJN\MBITLÊI^aUI d. Les fleurs de aon caprice el de sa fantaisie. C'est ce qtie Ton appelle une brodeuse. Hélas f Depuis qu'en retournant le liept de cœur ou lias Dans un estaminet, le premier journaliste Contre les murs du beau dressa cette batiste. Combien ces frais croquis, plus feux que des jetons, Ont fait dans notre ciel errer de Pbaétons I La grisette, doux rêve f Elle avait ses aptftres, Balzac et Gavarni mentaient comme les autres ; Mais un jour, Roqueplan, s'éfant mis à i'affdt, Fit un mot de génie, et la Lorette fut I Hurrahf les Aglaéf les Ida, les charmantes, En avant! Le Champagne a baptisé les mantes t Déchirons nos gants blancs au seuil de l'Opéra ! Après, la Maison-d'Or f Corinne chantera. Et puis, nous ferons tous, comme c'est nécessaire, Dfô mots qui paraîtront demain dans Le Corsaire f Des mots tout neufs, si bien arrachés au tréjpas Qu'ils se rendent parfois, mais qu'ils ne meurent pas! Ecoutez Céлина, reine Se la folie, Qui chante : Un général de l'armée d'Italie f Ah ! bravo ! c'est épique, on ne peut le nier.

ODES FUNAMBULESQUES. iH Quel aplomb f je Taraîa
entendu Tan derûier. Vive Aspasié l Athène existe au seîn des Gaules f Ah i
ûous ayons tràiment les femmes lés plus drAles De Paris ! Périclès Vit chez
ilotls en exil, Et nous nous amusons beaucoup. Quelle heure est-ii? Évohé I
toi qui sais le fond dé ces arcanes, Depuis la Maison-d'Oi* juscpi'âu bureau
des cannes. Toi qui portas naguère avec assez d*àrdeur Le claque
enrubanné du fameux débardeur. Apparais! Montre-nous, 0 femme
sibylline, La pâle Vérité nue et sans crinoline, Et convains une foj^s les
faiseurs de journatix De compMcité vile avec les Oudinots. Descends
jusques au fond de ces hontes immenses Qui sont le paradis des auteurs de
romances. Dis-nous tous les détours de ces gouffres amers. Et si la perle en
feu rayonne au fond des mers. Et quels monstres, avec leurs cent gueules
ouvertes. Attendent le nageur tombé dans les eaux vertes. Mène-nous par la
main au fond de ces tombeaux I Montre ces jeunes corps si pâles et si beaux
D'où la beauté s'enfuit sans y laisser de trace ♦ .

112 ODES FUNAMBULESQUES. Fais-nous voir la misère et l'impudeur sans grâce ! Par cours, en exhalant tes regrets superflus, Ces beaux temples de l'âme où le dieu ne vit plus, ., Sans craindre d'y salir ta cheville nacrée. Tu peux entrer partout, car la Muse est sacrée. Mais du moins, Évohé, si la jeune Laïs, Avec ses cheveux d'or, blonds comme le maïs, N'enchatne déjà plus son amant Diogène; Pans ces murs, d'où s'enfuit l'esprit avec la gêne, Si leur Alcibiade et leur sage Phryné Abandonnent déjà ce siècle nouveau-né. Si dans notre Paris leur Athène est bien morte. Dans les salons dorés où se tient à la porte La noble Courtoisie, il est plus d'un grand nom Qui dérobe la grâce et l'esprit de Ninon. Là, l'amour est un art comme la poésie : Le Caprice aux yeux verts, la rose Fantaisie Poussent la blanche nef que guident sur son lac Anacréon, Ovide et le divin Balzac, Et mènent sur ces flots, célébrés par Horace, La Volupté plus belle encore que la Grâce I 0 doux mensonge I Avec tes ongles déjà longs,

ODES FUNAMBULESQUES. 113 Tâche d'égaliser la porte
des salons, Et peins-nous, s'il se peut, en paroles courtoises. Les amours de
duchesse et les amours bourgeoises! Dis l'enfant Chérubin tenant sur ses
genoux Sa marraine aujourd'hui moins sévère; dis-nous La nouvelle Phryné,
lascive et dédaigneuse, Instruisant les d'Espard après les Maufrigneuse ;
Dis-nous les nobles seins que froissent les talons Des superbes chasseurs
choisis pour étalons i Et comment Mess encore extasiée. Au matin rentre
lasse et non rassasiée. Pâle, essoufflée, en eau, suivant l'ombre du mur.
Tandis que son époux, orateur déjà mûr, Dans son boudoir de pair
désinfecté par l'ambre, Interpelle un miroir en attendant la Chambre î Ah I
posons nos deux mains sur notre cœur sanglant ! Ce n'est pas sans gémir
qu'on cherche, en se troublant, Quelle plaie ouvre encor, dans l'éternelle
Troie L'implacable Vénus attachée à sa proie ! Quand il parle d'amour sans
pleurer et crier. Le plus heureux de nous, quel que soit le laurier Ou le
myrte charmant dont sa tête se ceigne.

The text on this page is estimated to be only 24.83% accurate

m ODES FU;9AB|BULp:SQUES. Sent grincer à son flanc la
t)Jeissure qui saigne. Et se plaindre et fréiftir ^yec un ris ipoqueur,
L'ouragan du passé dans les flots de son cœur (I) t Février 1846. SATIRE
SIXIÈMI! UNE VIEILLE LUNE MOI. Chère infidèle I eh bien, qu*êtes-
vous devenue? Depuis quinze grands jours vous n'êtes pas venue t Chaque
nuit, à Fabri du rideau de satin Ma bougi6 en pleurant brûle jusqu'au matin;
1. EvoHÉ n'a pas écrit la terrible satire qu'elle annonçait ici : c'était déjà
trop de la rêver. Elle n'a pas tenu cette promes^e^à ni aucune de ses
promesses; c'est ce qui fait sa force. La p^uyrette n'a jamais touché que par
jeu à la lyre d'airain : où aurait-elle trouvé assez de fureur et assez de haine
pour mener à bout sans fai))lir la farouche PARODIE HUSfÀINE? (I^qU de
h première iditm.)

ODES FUNAMBULÉSQU£3, U» Je m'endors sans tenir votre
main adorée. Et lorsque vient l'Aurore en voiture dorée, Je cherche
vainement dans les plis des coussins Les deux nids parfumés où
s'endorment vos seins, Comme de doux oiseaux sur le marbre des tombes.
Qu'en faisiez-vous là-bas de ces blanches colombes! Et tu ne m'aimes plus.
ÉYOHÉ* Je vous aime toujours. MOI. Un corset un peu juste, une étroite
chaussure Ont-ils égratigné d'une rose blessure Tes beaux pieds ou ton
corps, ces parterres de lys? Un drap trop dur, froissé par tes onj^es polis, A-
t-il enfin meurtri, dans ses neiges tramées. Ces bijoux rougissants, pareils à
des camées? As-tu brisé ta lyre en chantant Kradaudja? Ou bien, dans ces
doux vers que l'on aimait déjà. Ta soubrette Vénus a-t-elle d'aventure En te
frisant le soir, plié ta chevelure? As-tu perdu ta voix et ton gazouillement?

116 ODES FUNAMBULESQUES. ÉVOHÉ. Je suis harmonieuse et belle, ô mon amant ! Le drap tissu de neige et la chaussure noire N'a pas mordu mes pieds ni mes ongles d'ivoire ; Ma soubrette Cypris, qui m'aime quand je veux. N'ont pas coupé nos vers pour plier mes cheveux ; On admire toujours les cent perles féeriques Et les purs diamants de hies écrins lyrique* : Les Cupidons ailés me servent d'échansons. Et ma lyre d'argent est pleine de chansons. MOI. Pourquoi donc as-tu fui la guerre, toi si brave ! On reprend^ A6w/ar et Lucrèce, on te brave! Pends-toi, grillon! Lucrèce^ enfin deux Abufar! Et ce Bâche espagnol ivre de nénufar, Damon, ce grand auteur dont la muse civile Enchantait si longtemps et Lecourt et Clairville, Est photographié pour ses talents divers. Le Tarn au loin gémit et demande tes vers. ÉVOHÉ. N'as-tu donc point appris la fameuse nouvelle

ODES FUNAMBULESQUES. 117 Que Faveugle Déesse, en
enflant sa grande aile, Emporte aux quatre coins de Tunivers connu? s MOI.
Non. I ÉVOHÉ. . Tremblez, terre et cieux! Le maître est revenu. Némésis-
Astronome assemble ses vieux braves, Barberousse s'abat au milieu des
burgraves, Barthélémy rayonne, allumant son fanal, Cloué, dernier
pamphlet, à son dernier journal! Sa muse a, réveillant la satire latine.
Comme un Titan vaincu foudroyé Lamartine ; Pareille aux grands parleurs
d'Homère et de Hugo, Des rocs du feuilleton, la dure virago , Sur ce cygne
plus doux que les cygnes d'Athènes Fait couler à grand bruit ces paroles
hautaines : « Rimeur, que viens-tu faire au milieu du forum? Cet acte
audacieux blesse le décorum. Reste avec tes pareils I Les gens de ta
séquelle Ne sont bons qu'à rimer une ode, telle quelle! Tu chantes l'avenir!
le présent est meilleur. 7.

U8 0DĚ3 FVN^MBULĚSaiJ^S. Ce qui ta çoavei^ait, ô divin
rimailleur, C'était, ajûbitieux çlu laurier cie Pindare, D'aller au mont Horeb
pincer de la guitare Pour ton roi légitime, ou plutôt d'arranger Des vers de
confiseur au Fidèle-Verger. Mais la loi sociale est une rocambole, Et Fpurier
n'est qu'un âpe à côté de ChamboUe. Tombe I at le front meurtri par mon
divin talon. Souviens-toi désormais d'admirer Odilon. » Ainsi par ses gros
vers, Némésis-Astronome, Du poëta sacré, déjà plus grand qu'un homme, A
brisé fièrement les efforts superfl^s, * MOI. Tiens! je n'en savais rien.
ÉVOHÉ. Lamartine non plus. Bois, ô mon jeune amant! les larmes que je
pleure, Si Tiémésis renaît, il faut donc que je meure? MOI. Ta lèv|*e ^ la
parfum (lu rosier d'Orjent Oû Taurora a caçbé ses perles jp^n riant ;

ODES FUNAMBULESQUES. M Cette boache folfltre est pleine de féeries. Et, comme un voyageur dans des plaines fleuries, Mon cœur s'est égaré parmi ses purs contours. ÉYOHÉ. Si je chantais encor, m'aimeriez-vous toujours? MOI. Eb! que nous fait à nous Némésis- Astronome? Nous, et Barthélémy que le siècle renomme. Nous avons deux tréteaux dressés sous le ci^I bleu, Deux magasins d'esprit : le sien ressemble à feu Le Théâtre-Français ; une loque de toile Y représente Rome ou bien TArc^de-rÉtoile, . Au choix. Sur le devant, de lourds alexandrins. Portant tout le bamois classique sur les reins, Casques abricot, casques de tragédie. Déclament, et s'en vont quand on les congédie : Ce genre sérieux n'a pas un grand succès; On y bâille parfois, mais c'est l'esprit français ; Cela craque partout, mais c'est la bonne école, Et cela tient toujours avec un peu de colle.

120 ODES FUNAMBULESQUES. Si quelque spectateur
pourtant semble fâché, On lui répond : Voltaire! et le mot est lâché. Mais
nous, nous travaillons pour un public folâtre. En haillons I En plein vent I
Nous sommes le théâtre A quatre sous, un bouge. Aux regards des titis Nous
offrons éléphants, diables et ouistitis : Dans notre drame bleu, la svelte
Colombine A cent mille oripeaux pour cacher sa débîne. Ses paillettes
d'argent et son vieux casaquin Éblouissent encor ce filou d'Arlequin ; On y
mord, et parfois la gorge peu sévère Sort de la robe, et luit sous les colliers
de verre. Pour moi, sur ce théâtre où le bon goût n'est pas, Paillasse
enfariné, je m'escrime à grands pas; Et quand le vieux Cassandre y passe à
l'étourdie, Au lieu de feindre un peu, comme la Tragédie, De percer d'un
poignard ce farouche barbon, Je lui donne des coups de trique, pour de bon
! Sur cette heureuse scène, on voit le saut de carpe Après le saut de sourd ;
et Rose, sans écharpe. S'y montre à ce public trois fois intelligent. Faisant la
crapaudine au fond d'un plat d'argent.

ODES FUNAMBULESQUES. 121 La fée Azur, tenant le diable
par l'es cornes, Y court dans son char d'or attelé' de licornes ; L'ange y
dévore en scène un cervelas ; des feux De Bengale, des feux charmants,
roses et bleus. Embrasent de rayons cette aimable folie. Et Ton y voit passer
Rosalinde et Célie I évohé; Eh bien I donc, à vos rangs, Guignols et
Bilboquets I Ouvrons la grande porte I allumons les quinquets I Mets ton
collier de strass, reine de Trébizonde! Entrez, entrez, Messieurs I Entrez I
suivez le monde ! Hurrah, la grosse caisse, en avant! Patapoum! Zizi,
boumbouml Zizi, boumboum! Zizi, boumbouml Venez voir Colombine et le
Génie, ou L'Hydre , En mal d' enfant t Orgeat, de la bière, du cidre! JanTier
1846.

LES FOLIES NOUVELLES PRÉFACE Élite du monde élégant,
Qui fuis le boulevard de Gand, 0 troupe élue. Pour nous suivre sur ce
tréteau Où plane l'esprit de Wateau, Je tQ salue. Te voilà ! Nous pouvons
encor Te dévider tout le fil d'or De la bobine! • En un rêve matériel, Nous te
montrerons Ariel Et Colombine. ..

ODES FUNAMBULESQUES. 129 Dans notre parc aérien S'agite
un inonde qui n'a rien Su de morose : Bouffons que TAmour, pour \$Qn jeu,
Vêtit de satin rayé, feu. Bleu-ciel et rose I Notre poème fanfaron. Qui dans
le pays d'Obéron Toujours s'égare, N'est pas plus compliqué vraiment Que
ce que l'on songe ^n fumant Un bon cigare. Tu jugersts notre savoir Tout à
l'heure, quand tu vas voir La pantomime. Je suis sûr que l'Eldorado Où te
conduirai Durandea Sera sublime.

m ODES FUNAMBULESQUES. Car notre Thalie aux yeux
verts, Qui ne se donne pas des airs De pédagogue, A tout Golconde en ses
écrins : Seulement, cher public, je crains Pour son prologue I I Oui I moi
qui rêve sous les cieux. Je fus sans doute audacieux. En mon délire, D'oser
dire à Tami Pierrot : Tu seras valet de Marot, Porte ma lyre I Mais quoi t je
suis bien accoté. N'ai-je pas là, pour le côté Métaphysique, Paul, Français
vraiment pé malin f Puis voici Kelm, et Trivelin Fait la musique !

ODES FUNAMBULESQUES. 125 Berthe, Lebreton, Mélina,
Avec Suzanne Senn, qui n'a Rien de terrestre, Dansent au fond de mon
jardin Parmi les fleurs, et Bernardin Conduit l'orchestre I Écoute Louisa
Melvil ! N'est-ce pas un ange en exil Que Ton devine Sous les plis du crêpe
flottant, Lorsqu'elle chante, et qu'on entend Sa voix divine? Ravit-elle pas,
front vermeil, Avec ses cheveux de soleil Lissés en onde. Le paysage
trionphant. Belle comme Diane enfant, Et blanche ! et blonde !

126 ODES FURIAM.BUIEISQUES. Pour ces accords et pour ces
voix, Pour ces fillettes que tu vois, I Foule choisie, Briller en leur verte
savçur. Daigne accueillir avec fayçur Ma poésie i Car, sinon mes vers, peu
vainté^ I Du moins tous ces fronts inventés Pour qu'Avril naisse, Comme en
un miroir vif et clair. Te feront entrevoir l'éclair De la jeunesse) Octobre
1854.

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

La scène est un petit spectacle de mon ami Pierrot, le jour de l'ouTertare. Le théâtre représente un décor : un jardin de Watean, peint par Cambon. Au lever du rideau, la scène est vide. On entend dans la coulisse le bruit d'un corps qui tombe par terre, puis des cris de détresse. Arrive un homme chiffonné, aveuglé, couvert de plâtre, avec un chapeau bossué : c'est le Bourgeois. SCÈNE PREMIÈRE. " UN BOURGEOIS. Au meurtre) épargnez un bourgeois ! Voyant que personne ne le poursuit, il se rassure un peu, se tâte, examine ses vêtements d'un air piteux, et continue. J'ai donné contre un mur, et j'ai cassé le verre de ma montre ! Mon chapeau défoncé s'est tout aplati sur ma tête. C'en est fait, je suis mort, à coup sûr ! Non/je ne suis pas mort, mais je suis couvert de plâtre. Où suis-je ? C'est l'enfer, ou bien c'est un théâtre ! Oui, voilà des débris. Que c'est vilain de près !

128 ODES FUNAMBULESQUES. Un ancien a raison de dire en mots exprès Que, même à soixante ans, un homme n'est pas sage ! An public, confidentiellement. Je crois sans plus d'affaire entiler un passage, (Je venais de dîner au prochain restaurant;) J'entre,, je m'aplatis le nez contre un torrent! Je brève une forêt, et ma jambe, qu'attrape ' Un câble, s'engloutit dans le trou d'une trappe ! Mon père l'exprimait judicieusement : « Quoiqu'on y voie, avec leur sourire charmant. Des femmes, aux regards célestes, aux cous lisses, On ne se saurait trop méfier des coulisses : , On peut trop aisément s'y faire estropier I » , Apercevant la salie. Mais je n'avais pas vu cela I Sac à papiej-l Le bel endroit! Quelle est cette superbe salle? Quel luxe! Ma surprise est vraiment colossale ! Je ne reconnais rien du tout; pourtant je sais Qu'ici je ne suis pas au Théâtre-Français! Si'il passait dans ces lieux, où le hasard m'amène. En Prud'homme. , ' Quelque acteur, un suppôt de l'art de Melpomène,

ODES FUNAMBULESQUES. 129 Je saurais si ces murs, qui
n'ont rien de mesquin. Abritent le cothurne ou bien le brodequin I
Distinction utile, et même principale I Aperce Tant Pierrot, qui paraît an
fond. Justement, j'en vois un qui vient. Comme il est pâle f On dirait un
malade, avec son blanc sarrot î SCÈNE II. LE BOURGEOIS, PIERROT.
LE BOURGEOIS, à Pierrot, qnî s'est avancé, avec intérêt. Monsieur est
souffrant? Pierrot exprime qne non. Non I tant mieux. Pierrot montre an
bourgeois un écriteau avec ces mots : Jk suis Pieuiot. LE BOURGEOIS,
lisant l'écriteau. « Je suis Pierrot! » Avec admiration. r Il est Pierrot! Dieux
c'est ici que Pierrot loge! Il est Pierrot I

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

130 ODÈÊ fCNAMBtll^ESQÛES. À Pierroi. Monsieur, cela fait votre éloge. MoNSisun, mime Pierrot, vous irts trop bon, et vous êtes ktiit tùti, POUR UM BIRBE ACCABLÉ BE GADUCITi. Vous dites que je suis joli pour un barbon, ^ Et que je suis trop boni Je ne suis-pas trop bon, Car votre accueil m'enchanté, et, depuis ma naissance. Je désirais Thonneur de votre connaissance ! Pierrot s'incline et exprime qn'il est flatté de ce compliment. « Et... vous ne parlez pas? Pierrot fait signe qne non. Non ? Les gens bienséants Parlent fort peu I Changeant la conyersation. Quelle est la muse de céans? Pierrot exprime qne c'est la Folie. La Folie? Ah I vraiment I Votre salle est divine! Son aspect est gai comme un pinson t Pierrot exprinie qu'elle dépasse toutes les merreilles du monde, et qne Louis XIV lui-même, bien qu'il ressemblât au Soleil, n'en avait pas de plus splendide. Je devine.

The text on this page is estimated to be only 23.03% accurate

ÔDEâ FtJNAMBULÊftîUÉS. iU Yons me dites qae, même au
tempg dii roi LaaîÉ, Rien d'aussi magnifique, aux regards éblouis Ne partit!
Pierrot exprime qn'il a faHo dépeftaer &6» éftpitaixx considérables ponr
arriver à eonstmire an pareil édifice. Ah! fort bien I Je vous entends. Nous
sommes D'accord. Il a fallu donner de fortes sommes Pour la faire^ éventrer
d'énormes galions. Et mettre des ducats dessus des millions I Pierrot
exprime que c'est bien cela et que le Bourgeois ne se trompe pas. Quel
genre voulez-vous jouer? La tragédie? C'est un genre français, excellent
quoi qu'on die ! Pierrot fait la parodie d'un acteur tragique, puis il dit que,
malgré tonte sa sympathie pour la haute littérature, il ne croit pas devoir s'y
consacrer. Non f le drame? Pierrot faK la parodié d'an âêtevr de drame, n se
ptomèoe à grands pas. 0 ciKL, dit-il, ou PBUT ÊTBi MA. FiLLi I A ce
momcut le Bourgeois tire sa tabatière pour prendre une prise. Pierrot lui
prend sa tabatière. ObI dit-il, CSTTK PKTITK CBOIZ D'OK f MaIS
ALORS TU ES HA FILLI I JE SUIS TA U%hM I C'est supebbi, ajoute
Pierrot, hais je ne yeux pas de cela non plus, je PBépftBB DES COMiDIIS
PLUS 6AIES. Non plus? Ma POt MON, dit Pierrot. Ah f vous ne voulez
pas

132 ODES FUNAMBULESQUES. Marcher toujours en deux, fei^dus comme un compas. Et faire trembler tout, jusques à la Bastille, Pour crier à la fin : « Ciel 1 ma mère I ma fille I » " fik FOI NON, dit Pierrot. Le vaudeville ? , Pierrot en riant fait signe que non. Non ! vous avez trop d'esprit. A Pierrot, avec Içs ménagements qu'on emploie auprès d'une personne à qui l'on Teat dire quelque chose de désagréable. Cher monsieur Pierrot, nul jamais ne vous comprit Aussi bien que je fais, grâce au style, sublime Et touchant à la fois, de votre pantomime. Mais, Avec hésitation. Quoiqu'elle me rende extrêmement content. Ne pourrais-je causer avec quelque habitant De ce petit endroit cher à la fantaisie. En simple prose, ou même en simple poésie? Ah Î dît Pierrot, c'est très-facile, j'ai votre affaire. Il va à une coulisse et semble appeler familièrement quelqu'un. Aussitôt paraît le Lutin des Folies-Nouvelles, cheveux au vent, couleur d'or, regard et sourire extasiés, personnification de ce qu'ont de plus adorable le Caprice et la Fantaisie.

ODES FUNAMBULESQUES. 133 LE BOURGEOIS, apercevant
le Lintia. Mais quel est cet éclair en habit de gala ? C'est moi-même je dirais bien
avec ce démon-là Le chapitre éternel de mes mélancolies I SCÈNE III.
LE BOURGEOIS, PIERROT, LE LUTIN. LE LUTIN. Moi? Je suis le
Lutin des nouvelles Folies! Chantons, rions, dansons, tâchons de vivre
encore Voyez mes grands cheveux faits de lumière et d'or! Et mes yeux !
des tisons d'enfer ! Voyez mes lèvres Où l'amour et la lyre ont mis toutes
leurs fièvres ! Mes bijoux! mes habits où ruissellent des fleurs! Pleurez-
vous, cher monsieur? Je viens sécher les pleurs ! Écoutez mes chansons de
danseuse bohème ! Et surtout, aimez-moi d'abord : je veux qu'on m'aime !
Laissez-moi folâtrer, bacchante, avec mes sœurs. Et je vous verserai ce vin,
cher aux penseurs Saintement couronnés de raisins et de lierre. Dont
s'enivrait Lesage et que goûtait Molière ! 8 V

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

434 ' OtoESlirUNÀMBULESQUES. G'xsT UNI rùtt, dit Pierrot.
Et il va chercher an fond

ODES FUNAMBULP^qupS, }>JS CHANSOIî. I Au fond du vin
se cache une âmei Pierrot, dans le cristal vermeil Verse-moi la liqueur de
flamme : C'est le printemps, c'est le soleil I Elle enivre notre souffrance Sur
cette terre où nous' passons f Amis t vivent les vins de France Et le délire
des chansons) (I Avec leur parure choisie, Avec leurs beaux fronts
empourprés, La Musique et la Poésie Sortiront de ces flots sacrés. La Joie et
la blonde Espérance Les versent à leurs nourrissons I Amis ! vivent les vins
de France Et le délire des chansons !

136 ODES FUNAMBULESQUES. Après le premier couplet, le Bourgeois transporté a tendu son Terre à Pierrot, mais celui-ci, trop occupé à échoater, a oublié d'y rien verser. Après le second couplet, le Bourgeois tend encore son Terre. Cette fois Pierrot le remplit de Tin avec empressement ; mais, dans son enthousiasme, le Tintin lui-même au grand désappointement du Bourgeois. LE BOURGEOIS, au Lutin. Lutin, je vous adore f A Pierrot. Allons, je suis fou d'elle! Cherchant à rassembler ses souTenirs, au Lutin. Pourtant si ma mémoire est encore fidèle, Vous n'aviez pas jadis cet habit provoquant! Je vous voyais, c'était... non, je ne sais plus quand. Dans de grands corridors, mais longs de plusieurs aunes ! Votre robe était verte, avec des rubans jaunes! Et puis, vos matelas n'étaient pas bien cardés! LE LUTIN, souriant. Ah! ma mère! la salle ancienne! Regardez. On Toit entrer une grande femme, dont le costume de Folie, Tert et jaune rappelle l'ancienne décoration des Folies Concertantes.

ODES FUNAMBULESQUES. 137' SCÈNE IV. LE
BOURGEOIS, PIERROT, LE LUTIN, L'ANCIENNE SALLE.

CHANSON. L'ANCIENNE SALLE. I Non, messieurs, sur ma parole, Je
n'étais pas belle, mais Aussi comme j'étais folle ! Le jupon troussé, j'aimais
Le rire et la gaudriole ! Je chantais Sancho Pança ! LE BOURGEOIS. Oui,
je 14e souviens de ça f L'ANCIENE SALLE. Avec une gaîté rare Alors je
vous amusais, Puis je grattais ma guitare Et je disais... je disais. .. Digue,
digue, don. Refrain dont l'acteur Kelm a le secret. 8.

138 ODES FUNAMBULESQUES. n L'4VGIÇ||HB SAILE.

J'a~~ÿ~~ais encop la voix nette, . Les yeux d'étincelles pleins ; Et je jetais ina
cornette Par-dessus tous les moulins, Et jamais marionnette Plus haut ne se
trémoussa t LE BOURGEOIS. Oui, je me souviens de ça! L'ANCIENNE
SALLE. Avec une gaîté rare Alors je vous amusais. Puis je grattais ma
guitare. Et je disaii^... je disais : Digue, digue, don. Refrain de Kelm. LE
LUTIN, aa Bourgeois. Eh bien, que dites-vous de sa voix? . LE
BOURGEOIS. Fort touchante.

The text on this page is estimated to be only 20.99% accurate

ODES FUI^AMBULESQUES. 199 Pour ntoî, ^Q h papier! j'ahne
ce qu'elle osante t Oui, cette anqienije salle a yrain^at Fair ouyeTtl Hais,
ma foil s^n costume esttru. bi^rf • Je naquis près des dieux anUqiill^ Bies
Toi^ii^ Sur un lourd charial ç^itr^Ba^é de raisins I Puis, sur tom^ les
tréteaiix et sur toutes les planches J'ai fustigé le vea^d^^m^ mQ a^x dents
blanches! £^ kgtçant, comme dit Hamlet : c des mots, des mots ! » J'ai
distras^ quelqjqu^fois l^ pd\$sa,ot A^§^ vm^i Polichinpllp et clown, j'ai su,
qu'ope ?:>» wuvieftW>

140 ODES FUNAMBULESQUES. Joyidre à Thumour anglais la
verve italienne î J'aurai fini ma tâche et rempli mon devoir, Si veus voulez
aussi vous égayer à voir. Au bruit de la crécelle et du tambour de basque.
Frissonner ma crinière et grimacer mon masque i Cherchez- vous la maison
de Scapin? c'est ici! Et les enfants seront les bienvenus aussi ! 0 gaîté I dans
ce temple heureux où tu t'installés, Nous avons peint des fleurs et rembourré
des stalles ! An public, ayec coSTiction. Messieurs, sur ces dossiers
vraiment miraculeux, Vous pourrez à loisir rêver des pays bleus f Ces frêles
ornements, ces riches arabesques, Où court la fantaisie en dessins
pittoresques. Trahissent le cachet de leur peintre, qu'en bon Français il faut
nommer... LE BOURGEOIS II faut nommer... LE COMÉDIEN
BOUFFON. Gambon I Craignez- VOUS que jamais le bon goût ne rature '
Ces chefs-d'œuvre?

ODES FUNAMBULESQUES. . 141 LE BOURGEOIS. Parlons un peu littérature. LE COMÉDIEN BOULTON. Nos acteurs? Chacun des personnages qu'il nomme tour à tour entre en scène & mesure que son nom est prononcé ; puis tous finissent par former un tableau d'un aspect bouffon et poétique. | Us mettront la critique aux abois. Quoiqu'ils soient si jolis, ils ne sont pas de bois»t Voyez f c'est Arlequin avec sa Colombine, Cç joli couple en qui le poète combine L'âme avec le bonheur se cherchant tour à tour, Et l'idéal avide, en quête de l'amour ! Voici Léandre encor, voici Polichinelle, Un gaillard vicieux comme la Tour de Nesle! Et le plus grand de tous, calme comme un Romain Le plus spirituel, le plus vraiment humain. Formidable, et toujours plus grand que sa fortune. Mon cher ami Pierrot, le cousin de la lune! Isabelle l oiseau bleu qui chante en sa prison ! Et Cassandre tremblant, sot comme la raison t

The text on this page is estimated to be only 22.92% accurate

âf« ÛABS FUNAMBULESQUe. LE BOURGEOIS Et qae
racontent-Ils? LE LUTIN. Une histoire profonde, Toujours vieille et
toujours jeune, comme le monde t Golombine, cet ange au souple casaquia,
À laissé ramasser son cœur par Arlequin, Un don Juan de hasard, qui,
gracieux et leste. Fait chatoyer sur lui tout l'arc-en-ciel céleste i Restez, dit
la Raison ; fuyez, leur dit l'Amour t Par les champs d'épis mûrs, baignés des
feux du joju*. Par les nDires forêts, par l'azur de^ grands fleuves. Ils vont I
Mfûs soutenus dans toutes eea épreuves. Le feuillage s'éclaire au bruit de
leurs chansons; ' Un repas sqrt pour eux du milieu des buissons ; Sur leurs
pas, qae dans Tair suivent des harmonies. Des barques ^t 49s ehars, poussés
par les génies. Leur offrent up abri sous des voiles flottants. Et tout lefuff
réussit, par^ qu'ils out vingt ans 1

The text on this page is estimated to be only 26.35% accurate

• Ob68 Ft!lAMbbLBSQUË6. iii CHANSON I Ce roman-là, c'est
la vie t Que, sous le loanteau des bois, L'âme et la lèvre ravie Vont épeler à
la fols f ^ Dans leur humeuî vagabonde, Barbe grise et tête blonde Le
poursuivent tour à tour 1 Il n'est qu'une histoire au monde, C'est l'histoire de
l'amour. Il Beau pays de la féerie, Que nul encor n'a trouvé. Doux Éden,
terre fleurie. Au moins nous t'avons rêvé t 0 mes sœurs, ô filles d'Eve,
Lorsqu'en mai frémit la sève. Quand le ciel sourit au jour^

m ODES FUNAMBULESQUES. Pour nous il n'est qu'un beau
rêve . C'est le rêve de l'amour f III , L'un sur sa lyre d'ivoire, Sous les feux
de l'Orient, Dit en vers sacrés la gloire Et son laurier verdoyant. Sous la
pourpre ou la dentelle, L'autre chante, ô Praxitèle, Ta déesse au fier contour
: Mais la chanson immortelle C'est la chanson de l'amour. LE
BOURGEOIS. C'est parfait ! LE COMÉDIEN BOUFFON. Cependant
Cassandre avec Léaûdre Les poursuivent. Mais quoi ! le beau-père et le
gendre Se déchirent la jambe à tous les traquenards I Tantôt on les fusille
ainsi que des renards : Ils se battent entre eux. L'un crie : On m'assassine I

ODES FUNAMBULESQUES. 145 Pour Tautre, le bon vin se change en médecine. Cent mille soufflets, Tun sur l'autre copiés, Alternent sans relâche avec les coups de pieds. Yeulent-ils lire? on voit se hausser la chandelle. Qui revient, si plus tard on n'a plus besoin d'elle. Et, tandis que Léandre a gâté son pourpoint, Et que le vieux barbon, toujours plus mal en point. Est rossé par le diable et par son domestique. Les amoureux, ravis au pays fantastique. S'enivrent dans les bois des senteurs du printemps, Et tout leur réussit, parce qu'ils ont vingt ans t LE LUTIN. Grâce à la Fée, un jour, après tous ces longs jeûnes. Les voilà mariés I ils sont beaux, ils sont jeunes f Sous un soleil tournant qui brille à ciel ouvert. Dans un palais orné de paillon rouge et vert. On les unit, et l'air, rempli d'apothéoses, Se teint de fleur de soufre, et d'azur et de roses ! LE COMÉDIEN BOUFFON. • Pendant tout ce temps-là, doux, pensif et i:ailleur, Dérobant tout, mangeant et buvant du meilleur.

14CI • ODES FUNAMBULESQUES. Et ne s'intéressant à rien,
comme les sages, Pierrot s'est promené parmi les paysages^ Sans même
seulement vouloir tourner les yeux Vers la fée au char d'or, qui s'enfuit dans
les cieux î Paresseux et gourmand, voilà dans quelle étoffe Le gaillard est
taillé t LE BOIIR&EOIS. C'est un grand philosophe f Et j'aime le roman
que vous m'avez conté. LE COMÉDIEN BOUFFON, aa Latio. C'est le plus
beau de tous, il n'est pas dégoûté ! Aa Bourgeois, en lui montrant le groupe
des danseuses. , Voulez-vous voir aussi nos nymphes bocagères Et le chœur
bondissant de nos danses légères? Vous avouerez qu'auprès de nous Vestris
marchait ! Aux daaseiues, «Teo l'iotonation consacrée. Que la tête
commence ! Aux musiciens de l'orchestre. Hé ! messieurs de l'archet f Ce
petit monde-là n'attend qu'une cadence ;

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

ODES FUNKMBULfiSQUfiB. 14? An Boitf g«ob &k an p&kUe.
Car pour vous réjouir tout cela chante et danse. Nous possédons au moins
soixante-treize EUsler. LE BOURGEOIS. Soixante-treize ! LE
COSTÊÎJIEK BOtFPON. . Au moins ! vous les verrez en l'air. LE
BOURGEOIS. Devant mes yeux charmés quand vont-elles s'ébattre? LE
COMÉDIEN BOUFFON. Demain f En attendant, en voici toujours quatre !
LE BOURGEOIS. Voyons. Les danseuses exécutent un pas Cbloussadt de
âélire et de « réalisme. » LE BOURGEOIS, au Comédien bouffon. Sac à
papier I je crois qu'une Péri, A vouloir devancer leurs ailes, eût péri f C'est
divin ! fougue ardente et grâce printanière ! \ A Pierrot. Mais que faisiez-
vous donc à la saison dernière, Mon ami? Tâchiez- vous d'instruire en
badiaattt?

148 ODES FUNAMBULESQUES. Pierrot exprime qa'il n'a jamais songé à cela. Ce ove nous faisons, dit-il, MOUS DANSIONS. ,LE BOURGEOIS. J'en suis bien aise I Eh bien, chantez donc, maintenant! LE COMÉDIEN BOUFFON. Demandez, faites- vous servir! musette ou lyre! Romance tendre ou bien séguidille en délire ! La ballade allemande ou les airs espagnols, A votre choix ! Montrant le Latin. Voilà le nid des rossignols
1 Le Bourgeois emprunte à son tour le langage de la mimique, et exprime que, comme toujours, il sera fort heureux de se contenter aree ce qu'on lui donnera. CHANSON LE LUTIN. C'est ici que l'on oublie La pâle Mélancolie : Nous nous appelons Polie, C'est ici qu'on rit encor I Accueillez nos babioles. Laissez nos danses frivoles

ODES FUNAMBULESQUES. 149 Éveiller les chansons folles
Avec leurs clochettes d'or I LE COMÉDIEN BOUFFON. Ah I souriez-nous
! Le cuivre N'empêchera pas de suivre Notre chant de bonheur ivre ! Nos
habits sont tout luisants; Suivant la façon commune, Nos poètes sans
fortune, Rêvent au clair de la lune, Nos danseuses ont seize ans! Tons les
personnages et fanambules forment des groupes autour desquels court une
danse ivre de joie. La farce est jouée.

The text on this page is estimated to be only 26.65% accurate

OCCIDENTALES A nos pères d'abord il dit en sonriant : Yoos
êtes mea alnôa et Toici TOrient; Ce pays est à tous de Tanger à Golconde f:t
vona rappallerei la pafA^Ua dn monde! Puis d'un œil de conrroux ensuite
regardant Yoa pèrea, il lenr dit : Tons aarec l'Occident ! Al^xamdbk Duxàs,
Charles VII. OCCIDENTALE PREMIÈRE L'OMBRE D'ÉRIC Si Limayrac
devenait fleur, Il boirait les pleurs de TAurore, Et, penché sur le sein de
Flore, Il renaîtrait à ce doux pleur. Son faux col serait sa corolle, Et d'un lys
aurait la couleur ; J'en ferais des bouquets à Rolle, Si Limayrac devenait
fleur.

ODES fui/ambulesqvks. m Si Limayrac deveiiait fleur, Ducuing
pourrait, à la Chaumière, L'attacher à sa boutonnière Et s'en faire une croix
d'honneur, Sur les coteaux et dans les landes, Enjyré d'un rêve enchanteur,
Buloz en ferait des guirlandes, Si Limayrac devenait fleur. Si Limayrac
devenait fleur. J'en ornerais, près d'une haie, La houlette d'Arsène Houssaye
: Je l'arracherais sans douleur. A côté d'une cucurbite, Je le cueillerais en
l'honneur De l'éditeur Jules Labitte, Si Limayrac devenait fleur. Si Limayrac
devenait fleur. Je le mettrais dedans un vase. Et quelquefois avec extase Je
l'aplatirais sur mon cœur. '

os ODES FUNAMBULESQUES. ' Séduit par son pistil attique,
Peut-être un jeune parfumeur Nous en ferait de Thuile antique, Si Limayrac
devenait fleur. Hélas I Limayrac n'est pas fleur Et ne peut de parfums de
menthe Enivrer un corset d'amante Ni l'habit noir d'un rédacteur. On ne peut
faire de .pommade Avec son faux col séducteur : Jetons au feu cetta ballade,
Hélas i Limayrac n'est pas fleur ! Novembre 1845.

ODES FUNAMBULESQUES. 153 OCCIDENTALE

DEUXIÈME LE MIRECOURT Un jour Dumas passait : les divers gens de lettres
Devant |son gousset plein s'inclinaient à deux mètres, En murmurant :
c Ils sont trop verts I » Un mirecourt soudain, fait comme un vilain
masque, Fendit la foule, prit son fWine par la basque, Et lui fit cette scie en
vers : € Alexandre Dumas, compresse de la presse^ Emplâtre universel posé
sur sa détresse, Moxa qu'elle se met partout, Ecoute-moi, pacha de ces
maquets sans nombre. Ombre de Scudéry, qui de Gigogne est Tombre, Tu
n'es qu'un pitre et qu'un berthoud i 9.

The text on this page is estimated to be only 25.97% accurate

154 ODES FUNAMBULESQUES. € Tu gâtes le papier de quatre lamartines. Comme un féval trop plein tu répands tes tartines Sur Carpentras et Draguignan ; Ta machine à vapeur fait marcher trois cents plumes Et tu fais un gâchis en trente-deux volumes Des mémoires de d'Artagnan. « Mais ton Jour vient. Il faut dans L9 Sièelê qui tpmbe, Qw le pramier^Paris sous lui creuse ta tombe i Dieu ta garde mû carcan de boi9 H^m La Démocratie^ un journal de dentiste, Dans le9 entre^lilets du Glo%e^ et daQS L'Artiite, Feuille qui parait quelquefois I < Porcher te dira : Zut i Daps le format du Times Tes vieux ours écriront les nomu de tes viotlmes; Tu les entendras te crier : Mort et damnation (et te traiter de cancre, Tous ces fœtus caducs, ces vieux ours teints de Tencre Qui n'est plus dans ton encrier I

QOeS FUNiMBUI^ESQUSS. i55 € Ceci t'arrivera, Yacoub, sans
que ChamboUe, Solar ni Girardin te soldent une obole Sur le dernier
trimestre échu ; Lors même que Dumas, ainsi qu'Abdolonge, Vieux et
plantant ses choux, prendrait le pseudonyme De Falempin ou Barbanchu 1
» Dumas avait un jonc en bois de sycomore, Et près de lui Gautier, qui sur
la tête more FaiUcinq cent vingt pour son éeot : Docile au mirepoiirt, il lui
laissa tout dire, Pencha son front rêveur, puis^avec un sourire Fit : t As-tu
déjeuné, Jacquot? » Octobre 1846.

156 ODES FUNAMBULESQUES. OCCIDENTALE

TROISIÈME V... LE BAIGNEUR V... tout plein d'insolence Se balance
Aussi ventru qu'un tonneau, Au-dessus d'un bain de siège, 0 Barège, Plein
jusqu'au bord de ton eau! Et U flot, comme une nonne Qu'on chiffonne.
Sous le profil reflété De ce sultan ridicule Se recule. Se recule épouvanté.

ODES FUNAMBULESQUES. 157 Chaque fois que la courroie.
Qui se ploie. Passe à fleur d'eau dans son vol, On Toit de Feau qui s'agite
Sortir vite Son pied bot et son faux col. Reste ici caché, demeure t Dans une
heure, 0 spectacle saugrenu I Comme Âctéon le profane y Yit Diane, Tu
verras V... tout nu! On voit tout ce que calfate La cravate. Et son regaixl
libertin Appelle comme remède A son aide Héloïse Florentin!

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

158 ODEfi FUNAMBULESQUES. Mais voyez le sybarite i Il
hésite A ûniF ses doux ébats ; Toujours V... se balance En silence, Et Yà
munnant tout bas : « Ah! si j'étais en décembre A la chambre, J'étonnerais
runiverSj Et }e pourrais de mon ombre Faire nombre A côté de monsieur
Thiers ((J'obtiendrais une recatte Grassouillette Pour avoir bisn ânonné, Et
la sinécure molle. Qui .consolé Des rigueurs de Tabonné i

OD^B FUNAMBULEISQUEs. 159 (Je pourrais sur mon pupitrq
Faire, en pitre, Le bruit traditionnel. Et, commençant une autra ère. Ne plus
traire Le Constitutionnel t » Ainsi se parle en monarque Et s'embarque Dans
un rêve délirant. Cet ancien apothicaire, Qui sut faire Éclorre Le Juif errant!
Et cependant des coulisses Ses complices Vont tous prenant le chemin.
Voici leur troupe frivole Oui s'envole. Cigare aux dents, stick en main !

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

160 ODES FUNAMBULESQUES. En passant chacun s'étonne Et
chantonne, Et lui dit sur Tair du Tra : < Oh i la vilaine chenille Qui s'habille
Si tard un soir d'Opéra t » À Tril 1846. /

ODES FUNAMBULESQUES. 161 OCCIDENTALE

QUATRIÈME LA TRISTESSE D'OSCAR Jadis le bel Oscar, ce rival de
Lauzm, Du temps que son habit vert pomme était dans un État difScile à
décrire, Et qu'enfin ses souliers, vainqueurs du pantalon, Laissant à chaque
pas des morceaux de talon, Poussaient de grands éclats de rire; Du temps
que son coachman, pâle comme un navet, Se recourbait en plis tortueux, et
n'avait Plus de collet d'aucune sorte. Aucun collet, pas même un collet né
Révoil , Et que son vieux chapeau, tout dépourvu de poil, Prenait des tons
de colle-forte;

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

162 ODES FUNIMIULESQUES. 0 misère I du temps que,
tournant au lasting. Son pantalon, pareil aux tableaux de DroUing, Avait ce
vernis dont tu lustres Le gilet fabuleux de Fontbonne et son frac, Le bel
Oscar disait à Paulin Limayrac, Publiciste âgé de deux lustres : « Dieux!
q^{ue} ne suis- je asais d[^]ns le Palais:-Bourboii ! Quand pourrai«je appeler
Ledru-Rollin : Mon bon | Et. dire en voyant Buloz : Qu'est-ce? Et puis
n'entendre plus dans quelque affreux rocpin Ce monstre me crier : Tu n'iras
pas plus loiq I Quand je veux passer à la caisse. c Ah i Paulin, si j'avais de
quoi payer le cens. Je connaîtrais aussi ces billets de cinq cents Qui sont les
pommes de nos Èves, J'aurais le rameau d'or qui dompte les tailleurs, Et je
verrais enfin des chemises ailleurs Que parmi l'azur de mes rêves I

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. i63 < Oui f je ferais remettre un
verre à mon lorgnon I Paulin, j'échangerais ma panne et mon guignon '
Contre l'aisance fantastique Du baron de Rothschild, et, gagnant à ce troc.
Je peignerais alors mes moustaches en croc Et j'y mettrais du cosmétique t
< Je dînerais cbes Douix I J'aurais des gants serins Pour poser au balcon des
théâtres forains, Et, profitant de son extase. J'abreuverais de luxe et de
verres de rhum Une divinité, reine des Délass-Com^ De Montmartre ou du
PetiUhaze ! » Ainsi parlait Oscar, l'âme et les sens aigris, Du temps qu'il
arborait ces vastes chapeaux gris Empruntés à d'anciens fumistes. Et que,
plein d'amertume, il nettoyait ses gants Avec ces procédés beaux, mais
extravagants, Qui sont la gloire des chimistes.

164 ODES FUNAMBULESQUES. Il parlait, et ses yeux imitaient des poignards. Aujourd'hui, grâce aux voix de cinq cents montagnards, ' Le voilà sorti de l'ornière Et Bignan le célèbre en d'officiels chants ; C'est la rosette rouge et non la fleur des champs Qui fleurit à sa boutonnière. Il rayonne, il est mis comme un notaire en deuil. Et cependant toujours parmi l'or de son %eil Brille une perle lacrymale; Il erre, les regards cloués sur les frontons, Tnste comme un bonnet, ou comme des croûtons De pain, à l'École normale t Quel rêve peut troubler ce moderne Samson, Qui sur le nez des siens pose, comme l'ourson. Des discours carrés par la base, Qui porte ses atours sur lui, conmie Bias, Et qui, dans les divers patois charabias. Éclipse Charamaule et Baze?

ODES FUNAMBULESQUES. 165 Ah I quelque fiel toujours
gâte notre hydromel I Oui, quelque chose encore attriste ce Brummel Qui,
mettant chaque amour en cage, Effaçait les exploits du chevalier d'Éon I
Voilà ce qui l'agace : hier à TOdéon Un voyou Ta pris pour Bocage f Juin
1848.

ioe ODES rtJNÀMbtiLÈSQUES. OCCIDENTALE CINQUIÈUE
LE FLAN DANS L'ODÉON Avant que la brise adultère Qui fait le charme
des hivers, N'émaille de recueils de vers Les parapets du quai Voltaire ;
Avant que Ghaumier Siméon N'ait publié ses hexamètres, Allez, allez, ô
gendelettres, Manger du flan dans TOdéon ! Des journaux qui mettçnt leur
liste Dans l'Annuaire officiel. Il n'en est pas qui sous le ciel Soit plus
mordoré que L'Artiste.

ODES funàmbulëbodes» m Messieurs Arthur, Jttle et Léon En
sont les rédacteurs champêtres... Allez, allez, ô genâelettres^ Manger du
flan dans TOdéon î Il n'est pas de revue alpestre, Pas de recueil ni de
journal, Soit chez Bertin ou Jubinal, Où viennent, vers la Saint-Sylvestre,
Plus de ces chevaliers .d'Éon Moitié lorettes, moitié reîtres... Allez, allez, ô
gendeiettres^ Manger du flan dans TOdéon ! Nulle part, dans le ciel sans
brise. Les jeunes gens au cœur de feu Ne regardent d'un œil plus bleu La
lune changer de chemise. Ainsi la voyait Actéon Faire la planche sous les
hêtres... Allez, allez, ô gendelettres. Manger du flan dans TOdèon î

168 ODES FUNAMBULESQUES. De L'Artiste la grande actrice
Fut Asphodèle Garabas, Carabas, qu'avec son cabas Buloz guignait pour
rédactrice. Hélas I changeant caméléon, m L'Artiste lui tourne les guêtres...
Allez, allez, ô gendelettres, ^ Manger du flan dans TOdéon ! Un étranger
vint à L Artiste^ Jeune, avec un air ahuri. Etait-ce un du Charivari^ \ Du
Furets du Feuilletoniste? Etait-il le Timoléon Des Saint- Aimes et des
Virmattres ... ? Allez, allez, ô gendelettres, Manger du flan dans TOdéon !
On ne savait. L'ange Asphodèle Fit avec lui deux mille vers. Les Vermots et
les Mantz divers ' Derrière eux tenaient la chandelle.

ODES FUNAMBULESQUES. 169 m Ils jouaient de Taccordéon
Pour mieux accompagner ces mètres... Allez, allez, ô gendelettres, Manger
du flan dans TOdéon t La lune était à la fin nue, Et ses rayons, doux aux
rimeurs, Parmi le gaz des allumeurs Découpaient en blanc sur la nue Les
chapiteaux du Panthéon Pareils à de grands baromètres... Allez, allez, ô
gendelettres, * Manger du flan dans TOdéon ! Mais contre Asphodèle
rageuses, Des bas-bleus, confits par Gannal, Dans le salon vert du journal
Dansaient des polkas orageuses. Les élèves de TOrphéon Leur chantaient
Les Bcsufs aux fenêtres... Allez, allez, ô gendelettres. Manger du flan dans
TOdéon ! 1

The text on this page is estimated to be only 20.45% accurate

17« ODBS; FUNÂMBULESOnS& On voit dormir aa nid la
caille Qu'un vautour fauve lorgne en bas : Telle s'endormait Garabas. Le
jeune homme au lorgnon d'ècaïlle , C'était le doux Napoléon
Citrouillard,'run de noi vieux mattres. Allez, allez, ô gendelettres^ Manger
du flan dans l'Odéon ! Yoici bien une autre guitare f Citrouillard, ce dandy
sang foi, La ât un jour, de par le Roi, Rédactrice du Tintamarre f Elle y
traduit Anacréon En vers de quatre centimètre. «. AlleE, allez, ô
gendelettres^ Manger du flan dans l'Odéon t Septembre 1846.

The text on this page is estimated to be only 27.31% accurate

ODES 7U!IAliBULESQUES. 171 OGGIDENTÂLE SIXIEME
L'ODÉON Le mur lui-même semble enrhumé du cerveau. Bocage a passé
là. L'Odéon, noir caveau, Dans ses vastes dodécaèdres Voit verdoyer la
mousse. Aux fentes des pignons Pourrissent lès lichens et les grands
champignons Bien plus robustes que des cèdres. Tout est désert. Mais non,
suspeMu, sans clocher. Le grand nez de Lucas fend Tair comme un clocher.
Trop passionné pour Racine, Un pompier, dont le dos servait de point
d'appui A ce nez immoral, sans doute comme lui Dans le sol avait pris
racine.

172 ODES FUNAMBULESQUES. Ah ! dit Mauzin touché de
pareilles vertus, Poëte, pour calmer ces affreux hiatus Dont eût rougi même
un cipaye, Et pour te voir tordu par ce rire usité Chez les hommes qu'afflige
une gibbosité. Dis, que veux-tu que je te paye? Que faut-il pour te voir plus
gai que Limayrac? Veux-tu que je t'apporte une cruche de rack? Dis, que te
faut-il pour que rie Ta prunelle d'azur, pareille à des saphirs. Et pour voir tes
cheveux s'envoler aux zéphyrs Comme les crins de Vacquerie I Qui pourrait
dissiper ton noir abattement? Te faut-il les gants bleus de monsieur
Nettement, Ou ce chapeau qui vient de Tarbe, Le chapeau d'Ahnanzor, cet
homme si barbu. Qu'un barbier peut à peine, à moins d'avoir trop bu. En
quatre ans lui faire la barbe 1

ODES FUNAMBULESQUES 173 Pour sourire veux-tu le casque
du pompier, Plus brillant qu'un bonbon plié dans son papier Ou que rargent
d'une timbale ? Que veux-tu, rack, gants, feutre ou casque fait au tour? —
Hélas I vieux, dit Lucas, dit l'homme au nez d'autour, Il me faudrait une
autre balle t Juin 1848. 10.

m ODES FUNAMBULESQUES. OCCIDENTALE SEPTIÈME
BONJOUR, MONSIEUR COURBET! En octobre dernier j'errais dans la
campagne. Jugez l'impression que je dus en avoir : Telle qu'une négresse
âgée avec son pagne, Ce jour-là la Nature était horrible à voir. Vainement
fleurissaient le myrte et l'hyacinthe ; Car au ciel, écrasant les astres
rabougris. Le profil de Grasset et le nez d'Hyacinthe Se dessinaient partout
dans les nuages gris. Des bâillements^ affreux défiguraient les antres. Et les
saules montraient, pareils à des tritons. Tant de gibbosités, de goitres et de
ventres, Que je les prenais tous pour d'anciens barytons.

The text on this page is estimated to be only 14.11% accurate

ODES FONAMBULESQUBS. i75 Les fleurs de la prairie, espoir
des harbori^las i — Car ce siècle sans foi ne Yeut plus qu'acheter, •-'
Semblables aux tableaux des gens trop coloristes, Aiiraraient des tons crus
de pains à cacheter. Et, comme un paysage arrangé ponr des Kurdes, Les
CHrmes se montraient en bonnetto d'hospodar; C'étaient dans les ruisseaux
des murmures absurdes. Et Ton eâi dit les rocs esquisses par Nadarf Moi,
saisi de docdeor, je m'^riai ; « Cjbéle t Ouvrière qui fais la farine et le mi
Toi que j'ai vue hier si paissante et si belle. Qui t'a tordue ainsi, nourrie an
flanc dîTUi? » Et je disais : < 0 Nuit qui rafratito les ondes. Aurores, clairs
rayons, astres purs dont le ccuin Vivifiait son coeur et ses lèvres fécondes.
Étoiles et soleils, tenez h mon seooon ! »

176 ODES FUNAMBULESQUES. La Déesse, entendant que je criaïis à l'aide. Fat touchée, et voici comme elle me paria : c Ami, si tu me vois à ce point triste et laide. C'est que Monsieur Courbet vient de passer par là ! Et le sombre feuillage évidé copme un cintre. Les gazons, le rameau qu'un fruit pansu courbait. Chantaient : c Bonjour, Monsieur Courbet le maître peinti-e Monsieur Courbet, salut! Bonjour, Monsieur Courbet t > Et les saules bossus, plus mornes et plus graves* Que feu les écrivains du JourMl de Trévoux^ ^Chantaient en chœur avec des gestes de burgraves : « Bonjour, Monsieur Courbet! Comment vous portez-vous! Une voix au lointain, de joie et d'orgueil pleine, Faisait pleurer le cerf, ce paisible animal, Et répondait, mêlée aux brises de la plaine : c Merci! Bien le bonjour, cela ne va pas mal. >

ODES FUNAMBULESQUES. 177 Tournant de ce côté mes yeux, — en diligence. Je vis à l'horizon ce groupe essentiel : Ck>urbet qui remontait dans une diligence, ^ Et sa barbe pointue escaladant le ciel De mes odes plus tard ayant grossi les listes. Et sur nos Hélicons vivant en zingaro, J'ai composé ces vers, assez peu réalistes, Pour un petit journal appelé Figaro. C'est la feuille ingénue où Monsieur de Suttières, Arborant sans vertgogne un faux nez en corail. Par son style auvergnat charme les culottières. Et même porte ombrage à Ponson du Terrail ! Octobre 1855.

178 ODES FUNAMBULESQUES. OCCIDENTALE HUITIÈME

NÀDAR Les soirs qu'au Yaudeville, en ce moment sauvé, On donne une première Représentation ; quand le gaz relevé Couvre tout de lumière ; Et, pour mieux éblouir de feux les vils troupeaux Aux faces inconnues. Quand, les littérateurs déposant leurs chapeaux, On voit leurs têtes nues ; », Chez tous ces rois à qui la notoriété Enseigne ses allures. Oh t quel spectacle étrange en sa variété Offrent les chevelures I

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

ODES FUNAMBULESQRS. 17? « Les unes ont l'aspect de l'ébène ; voici Les châtaines, les fauves, Et les beaux fronts de neige, et ron remarqua mssi Le bataillon des chauyes. C'est le brun Lherminier, Sasonoff et Murger, Et Lemer, doux lévite. Leurs cheveux peuvent dire en chœur avec Burger : « Hurrah I Les morts vont vite I » Louis Boyer, qui prit plus d'une Alaciel A plus d'un roi de Garbe, Dissimule son nez, organe essentiel. Sous de grands flots de barbe. Son visage pourtant n'est pas seul envahi Comme celui d'un Serbe, Et de Goy, dont les mots ont un parfum d'Aï, N'est pas non plus imberbe !

180 ODES FUNAMBULESQUES. Car le temps, qui sourit de se voir encensé Par ceux dont il se joue, Met, comme un lierre épars, ce feuillage insensé Autour de notre joue t Louis Lurine, habile à bien lancer les dards, En a les tempes bleues. Asselineau pourrait fournir des étendards Aux pachas à trois queues. Méry, chêne au milieu d'arbustes rabougris, A vaincu les épreuves; Il est majestueux et fort sous son poil gris Comme les dieux des fleuves. Dumas qui pourrait seul, Phébus Éthiopien, Chanter la sage Hélène, Abrite des éclairs son crâne olympien Sous des touffe? de laine;

ODES FUNAMBULESQUES. 181 Mirecourt dans son ombre,
antre de noirs projets. Tente de noyer Planche, Et René Lordereaû dans ses
boucles de jais Garde une mèche blanche. Villémessant, mêlé, comme les
vieux railleurs, De faune et de satyre. Se coiffe en brosse. Et puis j'en passe,
et des meilleurs! • a Mais qui pourrait tout dire? Théo, roi de Tazur où la
Muse le suit, Amant de la Chimère, En secouant sa tête, à Tentour fait la
nuit, Comme un héros d'Homère, Et Barrière qui va cherchant la vérité Sans
songer à sa gloire^ Montre pleins d'ouragans des yeux d'aigle irrité Sous
une forêt noire. 11

iSt ODES FUNAMBULESQUES. A côté d'eux on voit les
blonds: C'est Dumas fils, Dont Tample toison frise, C'est Gaiffe, dont la
joue est neige, ivoire et lys, Et la lèvre cerise. C'est Castille aux anneaux
crêpés; ses yeux ont lui Pour quelque étrange Têve, Et son chef lumineux
briUe comme celui ' De notre 'grand'mère Eve. Voillemot resplendit comme
un jeune Apollon. Fabuleux météore. Sa tête radieuse au milieu d'un salon •
Fait l'effet d'une aurore. Banville montre .un front qui n*a rien de coosman.
A tort il l'accompagne De trois crins hérissés avec fureur^ comme un
Savetier de campagne.

I I ODES FUNAMBULESQUES. if Arsène Houssaye, à qui souvent, le cœur troublé, Révent les jeunes filles, A des cheveux pareils à ceux des champs de blé Tombant sous les faucilles. Ils sont d'or pâle ; ceux du poète nouveau Qui, dan» des vers bizarres, A nommé le public : « Bête à tête de veau, » Sont jaunes, fins et rares. La Madelène est rose, et Marchai est vermeil D'une façon hardie, Hais Nadar sur son front aux comètes pareil Arbore Tincendie I Décembre 1859. A propos da nom cité dans la strophe dix-neuyi^me| nous deyons rappeler ici que la première édition a paru sans nom d'auteur. {Note des éditeurs.)

184 ODES FUNAMBULESQUES. OCCIDENTALE

NEUVIÈME \ REPRISE DE LA DAME Mourir de la poitrine Quand j'ai
ces bras de lys, La lèvre purpurine, Les cheveux de maïs Et cette gorge
rose, Âh I la vilaine chose t Quel poète morose Est donc ce Dumas fils I

ODES FUNAMBULESQUES, 195 Je fuis, pauvre colombe, Le
zéphyр accablant. Je m'incline et je tombe Comme un roseau tremblant, Car,
j'en ai fait le pacte. Il faut qu'en femme exacte, Au bout du cinquième acte
J'expire en peignoir blanc I Pourtant, j'aime une vie Qu'un immortel trésor
Poétise, ravie, . Dans un si beau àécór ; J'aime pour mes extases Les feux
des chrysoprases. Les rubis, les topazes. Les tas d'argent et d'or ! ?aris est
une ville Où mille voyageurs Cherchent au Vaudeville De pudiques
rougeurs.

186 ODEB FCNÀMBULKSQUBS^ OÙ toute jeune fiUô Aux
façons de torpille ^ . Peut avoir ce qui brille Aux vitres des changeurs 1
J'aime cette lumière Qui, des lustres fleuris. Tombe aux soirs de première
Sur ma poudre de riz, Quand, aux loges de face. Ma petite grimace, Malgré
leur pose, efface Cerisette et Souris. r J'aime qu'en ma fournaise Un lingot
fonde entier. Et que, pour me rendre aise. Avec un luxe altier Qui ne soit pas
un mythe, Franchissant la limite (1), (1) Quand la borne est franchie, il n'est
plus de limite. PoKSAiïD, VËwneur et t Argent,

ODES FUNAMBULESQUES. m Plus d'un caissier imite Greliet
et Carpentierf J'aime que le vieux comte Soit réduit aux abois En refaisant
le compte Des perles que je bois, Enfin, cela m'allèche De sentir ma calèche
Voler comme une flèche Par les détours du bois î J'aime que l'on me bouge
Un grand miroir princier, Pour me poser ce rouge Qui plaît à mon boursier.
Tandis que ma compagne, • Brune fille d'Espagne, Sur l'orgue
m'accompagne Des chansons de Darcier ! Mais surtout, quand, dès l'aube,
S'éloigne mon sous-chef

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

181 ODES FUNAM ULESQUES. Natif d'Ârcis sur Aube,
Renvoyé d'un ton bref, Dans ma main conquérante J'aime à tenir quarante
Nouveaux coupons de rente, Et du papier Joseph I JiBTier 1S57.

ODES FUNAMBULESQUES. 189 OCCIDENTALE DIXIÈME
MARCHANDS DE CRAYONS Rose pleurait : Un bon jeune homme
Voulut la consoler un brin. — « Ah I de quelque nom qu'on vous nomme,
Dit-elle, vous allez voir comme J'ai raison d'avoir du chagrin î c Pour
Meaux, ayant plié ma tente, En avril dernier je partis. . J'allais hériter de ma
tante, Dont la dépouille aujourd'hui tente Une foule de bons partis. 11.

idé ODES funambulesque: !^ . c Mais ce n'est pas dans la province
Que resplendit mon firmament : C'est ici que loge mon prince, L'homme
pour qui mon cœur se pince. Mon Arthur, mon tout, mon amour ! « Loin de
lui mon âme est funèbre ; * A sa voix qui me^fait rêver J'étais docile
comme un zèbre ! , C'est un individu célèbre : Où pourrai-je le retrouver? c
Car en vain mon regard se dresse f' Comme Arthur ne m'ft pas écrit,
l'ignore en tout point son adresse. Comment donc faire avec adresse Ce que
mon désir me prescrit? « 0 tristessôf jusqu'à la lie Je te savoure et je te bois.
Sa rue, hélas ! est déiûôlie : Je vois avec ôiélaticolie v Que l'on y pose un
mw de boisf »

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

ODES FUNAMBtJLBSQUES. 191 < — Ne pleurez pas,
Mademoiselle, Dit le bon jeune homme éperdu A Rose, en se penchant vers
elle; Vous allez roîr arec quel zèle Nous chercherons l'Arthur perdu f , «
Puisqu'il s'agit d'un homme illustre, Venez au bal de l'Opéra. Vous le
trouvère* sous le lustre Appuyé sur quelque balustre \ Pour l'entrée, on vous
la paiera. » Les voici tous deux à la fôle^ Dans cet endroit, iH^stigieux
Depuis les tapis jusqu'au faite, Où la réunion est faite De ce que Paris a de
mieui. Tout est couleur, lumière, flamme. Et l'on s'étouffie à trépasser. Le
bon jeune homme dit : ^ c Madame, Cherchez hieu l'ami de votre âme
Parmi les gens qui vont passer 1

m ODES FUNAMBULESQUES. « A-t-il qaelqae prééminence
Sur Télite de ces lions Du report et de la finance, Chez qui la moindre
lieutenance Vaut au moins quinze millions? c Voici le maître de Marseille,
Lireux, Solar grave et pensif, Millaud, à qui Phébus conseille La
bienfaisance, et qui s'éveille Dans une maison d'or massif I c Puis voici la
cohorte insigne Des artistes, cerveaux en fleur; Hamon, gracieux comme un
cygne, Galimard qui cherche la ligne, Préault, qui trouve la couleur I c Puis
Masson, fort de ses magies, Et Couture, épris des hasards : Tous deux à
travers les orgies Ont vu passer, de sang rougies, Les ombres paies des
Césars.

ODES FUI NÂMBULËSQUËS. 19» « Voici Millet, voici
Christophe, Et tous les fils de Phidias, Et Chenayard, ce philosophe,
Aveuglé par un bout d'étoffe Que chiffonne en causant Diaz. « Voici des
acteurs, Hyacinthe, Frederick, Fechter; admirons Grasset, qu'on abreuve
d'absinthe. Et Gueymard, qui dans cette enceinte Assourdit la voix des
clairs ! « Puis voici les porteurs de lyre. Les meilleurs Homères du jour.
Ceux que vers son calvaire attire Encore le double martyr Fait de poésie et
d'amour! < Voici Musset, dieu de la ville, Et Dupont maître de son pré. Et
Sainte-Beuve et Théophile, Chanteur pour qui la muse file Des jours tissés
d'un fil pourpre.

i94 ODES FUNAMBULESQUES. « Voici Booilhet, que tu
conseilles, Naïade antique au front de lys,. Philoxène, amant de merveilles,
Qui, tout enfant, vit les abeilles Baiser les lèvres de Myrtis. c Puis, dans ce
torrent qui s'épanche. Voici les frères de Concourt ; Mirecourt acharné sur
Planche, Et Monselet à la main blanche Vers qui la Renommée aocourt. €
Drgueil des nouvelles déesses. Voici les trois frères Lévy, Tous si ruisselants
de richesses Que les banquiers et les duchesses Les accostent d'un air ravi«
c Connais-tu l'homme plein d'audace Devant ces hardis triumvirs, Qui les
regarde face à face, Et dont la jeune presse efiboe L'ancien blason des
Ebsévirs?

The text on this page is estimated to be only 25.83% accurate

ODES FUNAMBULESQUE:S. 195 c C'est un fils d'Apollon et
d'ÈvB, Le typographe Malassis, Que tout bas invoque sans trêve Le poète
inédit qui rêve^ Triste, et sur une malle assis. « Voici Vitu, chez qui s'allie A
l'esprit, l'or d'un podesta; Fauchery, venu d'Australie Avec cette douce folie
Que de Bohême il emporta ; « Puis Lherminier des Amériques t Murger^
aux pompons éclatants. Vide tous ses écrins féeriques. Gozlan jure que les
lyriques Dureront au plus cinquante ans I < 0 sœur de l'aube orientale,
Regardez bien tous ces héros ! Car ils sont le luxe qu'étale Notre immortelle
capitale : Après eux tout n'est que zéros. »

196 ODES FUNAMBULESQUES. Il dit. La malheureuse fille,
Ignorante de son destin Et rapide comme une anguille. Vers le flot confus
qui fourmille Leva ses deux pieds de satin. Sa vue à travers une houle
Plongea dans les rangs espacés Des gens fameux; puis dans la foule Elle
tomba, lys que Ton foule!... — Ces timbaliers étaient passés. (— Mais,
hasarda tout bas son guide Alors qu'elle reprit ses sens. Quel peut donc être,
enfant candide, L'homme célèbre, mais perfide, Qui n'est pas parmi ces
passants ? € Il n'est pas peintre? c'est étrange. Alors, quel succès est le sien?
Il n'est donc pas, non plus, mon ange. Poète, pu bien agent de change? Ni
boursier? ni musicien? >

ODËS FUNAMBULESQUES. 197 c — Si, répondit-elle, il se pique D'être un merveilleux baryton, Et, malgré son joli physique, • Il fait souvent de la musique Avec son cornet à piston î c Son bonnet brille comme un phare Sur^son costume officiel, Lorsque, aux éclats de sa fanfare. Le moineau franc tremble et s'effare Et s'enfuit vers l'azur du ciel ! c Il aimait à faire tapage Par les beaux jours pleins de rayons. Assis en vêtement de page Sur le sommet d'un équipage. Derrière un marchand de crayons ! t Que de fois j'ai voulu les suivre, Mêlant mon cœur à l'instrument Qui répand les notes de cuivre, Comme la gargouille et la guivre Se mêlent au noir monument!

198 ODES FUNAMBULESQUES. < Car leurs coussins étaient
deux trônes, Quand mon Arthur sonnait du cor Près de Mangin en galons
jaunes, Qui sent des plumets de deux aunes Frissonner sur son casque d'or!
» Janvier 1857.

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. IM OGGIDENTÂIE ONZIÈME
NOMMONS COUTUREI J'ai Tamour- propre de me croire le seal artiate
véritablement sôrienx de notre époque ; (toos Toyez qne j'ai le courage de
mes opinions.) Thomas Couturk, lettre à M. de Villemesaant. Figaro du 28
janyier 1857. Puisque, honnis Coature, Les professeurs Qui font de la
peinture Sont des farceurs ; Puisque ce dogmatiste Mystérieux Reste le seul
artiste Bien sérieux ;

200 ODES FUNAMBULESQUES. Puisque seuls les gens
pingres Ont le dessein D'admirer encore Ingres Et son dessin ; Puisque tout
ce qui ca^se Dit que la croix i^ut offerte sans cause A Delacroix ; Puisque
toute la Souabe Sait que Decamps N'a jamais vu d'Arabe Ni peint de camps
; Puisque, même au Bosphore. Chacun saura Que Fromentin ignore . Le
Sahara :

ODES FUNAMBULESQUES. îOl Puisque, sous les étoiles.

L'univers n'est ' Pas encombré des toiles Que fait Vernet ; Puisque Thonmie
féroce Nommé Troyon Ne connaît ni la brosse Ni le crayon ; Puisque dans
nul ouvrage Rosa Bonheur Ne rend le labourage Avec bonheur ; Puisqu'on
doit sans alarme Croiser le fer Contre tous ceux que charme Ary Scheffer ;

203 0DK9 FUNAMBULESQUES. Puisqu'en vain les Osages,
Ont par lazzi Loué les paysages De Palizzi ; Puisque, sans argutie. On peut
nier L'exacte minutie De Meissonier Puisqu'à moins qu'on soit ivre De très-
bon vin. On ne saurait pas vivre Près d'un Bonvin ; Puisque l'im ne réserve
Ni Daumier, ni L'étincelante verve De Gavarni :

ODES FUNAMBULESQUES, fi03 Puisqu'^l faut les astuces
D'un Esclavon Pour célébrer les Russes D'Adolphe Yvon ; Foin des gens
qui travaillent Pour nous berner ! ^ Que tous les peintres aillent Se
promener I / Puisque seul il s'excepte Avec grand sens, ♦ Ah ! que Couture
accepte Tout notre encens I Que lui seul soit Appelle ! Que Gamoëns
Ressuscité l'appelle Aussi Rubens t

204 ODES FUNAMBULESQUES. Qu'il parle à ses apôtres ! En
Iroquois ! On ira dire aux autres De rester cois î Pose ton manteau sombre
Sur ce qu'ils font ; Couvre-les de ton ombre, Oubli profond f Et poursuis
comme Oreste, Fatalité, Ce chœur dont rien ne reste. Couture ôté ! Janvier
1857*

ODES FUNAMBULESQUES. 205 OCCIDENTALE

DOUZIÈME LE CRITIQUE EN MAL D'ENFANT Ce critique célèbre est mort en mal d'enfant. Quel critique ! Il était fort comme un éléphant, Yif et souple comme une anguille. S'il étirait un peu ses membres avec soin Il enjambait la mer, et savait au besoin Passer par le trou d'une aiguille. 12

M6 ODBS FUNÀ«BULESQUBS. Au spectacle c'était charmant.
Gomme il jasait! L'article Frédéric^ l'article Déjazet Pour lui ne gardaient
pas d'arcanes. Quant à ce qu'on appelle en ce temps-ci : < des mots. Il en
laissait toujours au milieu des marmots Sept ou huit au bureau des cannes.
Il avait de l'esprit Comme Jules Janin Et comme Beaumarchais ; le sourcil
léonin De ce Jupiter de la rampe Faisait tout tressaillir, Achilles, Arlequins
Et Gilles; devant lui ces porte-brodequins Étaient comme le ver qui rampe.
Ge n'était qu'or et pourpre à tous ses dévidoirs. Des myrtes qu'il avait
cueillis dans les boudoirs On eût chargé vingt dromadaires. Et certe, il s'en
fallait peu qu'il ne mit à bas La Presse, La Patrie et même Les Débats Par
ses succès hebdomadaires.

The text on this page is estimated to be only 28.35% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. S07 I n disait : t Prëmaray^ ce
divin bijoutier, A pourtant le ciseau moins agile, et Gautier La touche moins
fine et moins grasse; Saint- Victor et Méry, coloristes vermeils, Ne peignent
pas si bien les cheveux des soleils : Janin lui-même a moins de grâce. > Il
n'était pas heureux pourtant. Devant son feu Où parfois en silence il voyait
d'un œil bleu Mourir en cendre un demi-stère, Des spectres noirs, sortis du
fond de Tencrier, Le talonnaient. C'est bien le cas de s'écrier Ici : < Quel est
donc ce mystère? i Ou bien il était triste en même temps que gai, Mêlant De
Profundis avec Ma mie, 6 gt^l Telle en ces paysages qu'orne Une blanche
fontaine aux paillettes d'argent, La Lune, astre des nuits, folâtre mais
changeant. Montre ensemble et cache une corne.

208 ODES FUNAMBULESQUES. Tel vous pouvez le voir gravé
par Henriquel; Et voici le fin mot : le malheur pour lequel, Poussant des
plaintes étouffées. Il laissait tant languir son 4^{me} en désarroi, C'était de
n'avoir pas d'enfants, comme ce roi Qu'on voit dans les contes de fées.
Parfois contemplant seul, le front chargé d'ennuis. Les clous de diamants
sur le plafond des nuits. Il invoquait les Muses, l'une Ou l'autre, et leur
disait : < Èrato, mon trésor ! Thalie t 6 Melpomène à la chaussure d'or ! » Il
disait à la Lune : € 0 Lune ! « Ne m'inspirerez-vous aucun ouvrage? rien?
Quoi ! pas même un nouveau système aérien? Un livre sur l'architecture?
Un vaudeville, grand de toute ma hauteur? Ne deviendrai-je point ce qu'on
nomme un auteur Dans les cabinets de lecture? .

ODES FUNAMBULESQUES. 209 < Oui, la gloire est à moi, j'ai
su m'en emparer, Et, ne produisant rien, je puis me comparer * Aux filles
qu'on marie honnêtes ; Je reste magnifique autant que paresseux, Oui, mais
ne pouvoir être à mon tour un de ceux Qui montrent les marionnettes ! < Ni
ce Lesage, hélas! ni cet abbé Prévost! Ni ce vieux Poquelin sur qui rien ne
prévaut ! Ni ce Ronsard, ni ce Malherbe ! Danser toujours, pareil à Madame
Saqui ! * Sachez-le donc, ô Lune, 6 Muses, c'est ça qui Me fait verdir
comme de l'herbe ! € Oh ! que ne puis-je, enflant cette bouche, hardi, Hurler
ces drames noirs que signe Bouchardy, Ou bien par un grand élan d'aile.
Faire enfin, n'étant plus un eunuque au sérail. Des romans comme ceux de
Ponson du Terrail Ou du ténébreux La Landelle ! » 42.

The text on this page is estimated to be only 21.19% accurate

Sia ODE» FUNA1IBULE8QUB& II le faut^ Uà ou tard un
défioAment a lien. Or, la nymphe d'une eau thermale, ou qttdh}iie dieu
Mettant le nez à la fenêtre. Voulut prendre en pitié Tillus^e paria. Notre
homme devint gros, et chacun s'écria : < Quelque chose de thrl ya naître. >
Lui se tordait avec mille ocmtoi^sions De gésine. Ébloui par les propor
lions Énormes de sa masse abrupte. Le prenant pour ua mont, Prëault disait
: c Oh i ça C'est Pélion, ou bien son camarade Ossa : Allez-vous-en, que je
le sculpte! » Et l'attente dura dix an«. Les mēdisat^t». Comme un chœur de
vieillards, répétèrent dix ans A la foule, en s'approchant d'elle : < Tu
préparas ton clair lorgnon, mais vaidiemient, Ya plutôt voir Guignol que cet
événement : Le jeu n'en vaut pas la chandellel >

ODES FUNAMBULESQUES. 2U Enfin, pour accoucher le
moderne Pança, On prit tout bonnement une épingle : on pensa Le vider
comme un œuf d'autruche. Il ne sortit pas même, ô rage I une souris De ce
ventre dont l'orbe excita nos souris : Le critique était en baudruche f Janvier
1857, \\i //

RONDEAUX ROLLE N'EST PLUS VERTUEUX Que l'Aurore
ait à son corsage Cent mille fleurs pour entourage Et teigne de rose le ciel,
Rolle dort comme un immortel, Sans s'inquiéter davantage. Mais que, sur sa
lointaine plage, L'Odéon donne un grand ouvrage, Rolle s'y rend, plus
solennel Que TAurore. I

QDES FUNAMBULESQUES. 218. Ce facétieux personnage,
Dont, par un heureux assemblage, Le patois traditionnel Plaît au
^lonstitutionnel^ Aime mieux voir lever Bocage Que r Aurore. Janyier
1846. MADEMOISELLE PAGE Page blanche, allons, étincèle I Car, ce
rondeau^-je le cisèle Pour la reine de la chanso;i, Qui rit du céleste
enfançon Et doucement vous le musèle. «

H4 ODES FUNAMBULESQUES. « Zéphire revente avec zèle,
Et, pour ne pas vivre sans elle, Titania donnerait son Page. Le bataillon de
la Moselle A sa démarche de gazelle Eût tout entier payé rançon. Cette reine
sans écusson, C'est Cypris, ou Mademoiselle Page (1). Août 1858. (1) À
côté de la pâle Mimi^ couronnée des roses blanches de la mort^
Mademoiselle Page a été la naïve et folle l^usette de La Vie de Bohême, et
elle a fait de cette poétique figure une création qui ne devra pas mourir.

The text on this page is estimated to be only 26.63% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. ttS ARSÈNE Où sail^on mieux
s'égarer deux, parmi Les myrtes verts, qu'aux rives de la Seine? Séduit un
jour par l'enfant ennemi, Arsène, hélas f pour lui quitta la saine Littérature,
et l'art en a gémi. Trop attiré par les jeux de la scène. Il soupira pour les
yeux de Climène, Comme un Tircis en veste de LamiHousset. Oh ! que de
fois, œil morne et front blêmi. Il cherche, auprès de la claire fontaine. Sous
quels buissons Amour s'est endormi ! Houlette en main, souriante à demi.
Plus d'une encor fait voir au blond Arsène Où c'est. Juillet 1849.

216 ODES FUNAMBULESQUES. MADAME KELLER Quel
air limpide et quel rayon de flamme A fait ce corps plus beau qu'une belle
âme ! * Plus patient que les doigts du sommeil , Quel blond génie avec son
doigt vermeil De cette neige a su faire une trapie? Ses dents pourraient
couper comme une lame Les dents du tigre et de Thippopotame, Et son col
fier à des lys est pareil. Quel airî Ovide seul, dans un épithalame, Eût pu
monter la timide réclame A la hauteur de ce corps de soleil ; Junon, Pallas,
Vénus au bel orteil, Même BetU, le cèdent h madame Keller. Janvier 1846.

ODES FUNAMBULESQUES. «17 ADIEU, PANIERS Lyre
d'argent, gagne-pain trop précaire, Dont les chansons n'ont qu'un maigre
salaire, Je vous renie et je vous dis adieu. Mieux vaut cent fois jeter nos
vers au feu Et fuir bien loin ce métier de galère.En vain, ma lyre, à tous
vous saviez plaire ; Vous déplaitez à ce folliculaire De qui s'enflamme et
gronde pour un jeu L'ire. Vous n'avez pas, hélas ! de caudataire. Vous
n'enseignez au fond d'aucune chaire Le Japonais, le Sanscrit et l'Hébreu.
Cédez, ma mie, à ce critique en feu * Dont les arrêts ne peuvent pas se faire
Lire. Novembre 1845. 13

ti9 ODES FUNAMBULESQUES. A DÉsirÉE RONDEAU

Rondeau charmant, où ma rime dorée Vient célébrer une femme adorée, Dis
ses attraits dont s'aïfole chacun. Et ses cheveux pleins d'un si doux parfum.
Qu'eût enviés la Grèce au temps de Rhée. Dis les amours qui forment sa
chambrée ; Et dis surtout à notre muse ambrée Que son éloge aurait mieux
valu qu'un Rondeau ! Dis qu'en son nid, si cher à Cythérée, Notre misère est
souvent préférée Au sac d'écus d'un Mondor importun, Et que toujours,
pour le poète à jeun S'ouvrent les bras charmants de Désirée Rondeau,
Novembre 1845.

TRIOLETS MORT, DE SHAKESPERE Ducuing, cet ami de
Ponsard, A bien dit son fait à Shakespere. Ils étaient, avec le soudard
Ducuing, sept amis de Ponsard : Ils ont pris Shakespere à Tércart, Et sous
leurs coups Shakespere expire. Ducuing, cet ami de Ponsard, A bien dit son
fait à Shakespere. Janvier 1844.

2t0 ODES FUNAMBULESQUES. NÉRAUT, TASSIN ET
GRÉDELU Nérout, Tassin et Grédelu Sont Tespoir de Tart dramatique.
Roscius n'a jamais valu Nérout, Tassin et Grédelu. Grédelu serait mon élu
Pour jouer un roi fantastique. Nérout, Tassin et Grédelu Sont Tespoir de Tart
dramatique. Décembre 1845. NÉRAUT Le grand mérite de Nérout Lui vaut
un renom légitime. La critique fait sonner haut Le grand mérite de Nérout.

ODES FUNAMBULESQUES. M A Nérac, Néraut, en héraut,
Obtiendrait un succès d'estime. Le grandNinérîte de Néraut Lui vaut un
renom légitime. TASSIN Le beau Tassin, en matassin, N'est pas de ceux
dont on se fiche. On n'habille pas sans dessein Le beau Tassin en matassin.
On eut pris pour un faon, Tassin Quand il figurait dans La Biche. Le beau
Tassin, en matassin, N'est^as de ceux dont on se fiche. MADEMOISELLE
MIGHONNET Mademoiselle Michonnet * Est une actrice folichonne.

222 ODES FUNAMBULESQUES. Autrefois chacun bichonnait
Mademoiselle Mîchonnet. x Le public, qui la bouchonnait. Dans ses dents
aujourd'hui mâchcmne. Mademoiselle Michonnet Est une actrice
folichonne. i , Août 1845. ACADÉMIE ROYALE DP MUS Voulez-vous
des Jeux et des Ris? On en tient chez Monsieur Guillaume. Il fabrique rats
et souris. Voulez-vous des Jeux et des Ris? Il fournit le Çal de Paris, Le
Château-Rouge et THippodrome. ■ Voulez-vous des Jeux et des Ris? On en
tient chez Monsieur Guillaume. Juillet 1846.

ODES FUIⁱM3y).ESQU£;S. ni DU TEMPS QUE PILOU .
POURSUIVAIT VAIN^IENT ABD-BL-KAPER Pilou veut prendre Abd-
el-Kader : A ce plan le public adhère. Dans tout ce que TAfrique a d'air,
Pilou veut prendre Abd-el-Kader. Il voudrait le barricader, Et que cet aigle
manquât d'aire ! Pilou veut prendre Abd-el-Kader, A ce plan le public
adhère. Mai 1846. AGE DE M. PAULIN LIMAYRAC Le jeune Paulin
Limayrac Est âgé de huit ans à peine. Il est englouti dans son frac, Le jeune
Paulin Limayrac.

224 ODES FUNAMBULESQUES. Il a beau boire de l'arack Et
prendre une mine hautaine, Le jeune Paulin Limayrac Est âgé de huit ans à
peine. Mai 1846. BILBOQUET Voltaire ET l'École normale! Figaro da 30
décembre 1858. Cette malle doit être à nous, Car c'est la malle de Voltaire.
Mettons-la sens dessus dessous : Cette malle doit être à nous ! Voltaire a
légué ses bijoux A Lhomond, par-devant notaire. Cette malle doit être à
nous, Car c'est la malle de Voltaire. Janvier 1859.

ODES FUNAMBULESQUES. 225 c ÉLÈVE DE VOLTAIRE! »

As-tu lu Voltaire? Non pas; Jamais, jamais, pas même en rêve. Allons, dis si tu nous trompas: As-tu lu Voltaire? Non pas. Il suffit : je vais de ce pas l'annoncer comme son élève ! As-tu lu Voltaire? Non pas. Jamais, jamais, pas même en rêve. Janvier 1859. PERRIN DANDIN La gaité d'un Turc en exil Rit dans la prose de Suttières. Je sais qu'on lui trouve au Brésil La gaité d'un Turc en exil. 13.

226 ODES FUNAMBULESQUES. Que de papiers I que de sacs !
Il En a jusqu'aux jarretières! La gatté d'un Turc en exil Rit dans la prose de
Suttières. Janvier 1859. MONSIEUR HOMAIS Lisez Voltaire, disait Tua...
Gustave Flaubert, Madame Bovary. Non, Homais ne mourra jamais! Il
revient en Croquemitaine. Ce faux Arouet, c'est Homais: Non, Homais ne
mourra jamais. Il prend peu de mitaines; mais On dit qu'il a pour ami Taine.
Non, Homais ne mourra jamaisi Il revient en Croquemitaine. Janvier 1859.

ODES FUNAMBULESQUES. 227 MONSIEUR JASPIN

Connaissez-vous monsieur Jaspin De YEstaminet de l'Europe ? Il a la barbe
d'un rapin, Connaissez-vous monsieur Jaspin? Chevelu comme un vieux
sapin, Il aime la brune et la chope. Connaissez-vous monsieur Jaspin De V
Estaminet de l'Europe f Il sait hurler avec les loups A YEstaminet de
l'Europe. Son esprit pique ainsi qu'un houx, Il sait hurler avec les loups.
L'ivoire en ses longs cheveux roux Fait un labeur de Pénélope. Il'sait hurler
avec les loups A YEstaminet de l'Europe . Décembre 1845.

228 ODES FUNAMBULESQUES. LE DIVAN LE PELETIER

Ce fameux divan est un van Où Ton vanne Tesprit moderne. Plus absolutiste
quTvan, Ce fameux divan est un van. Des farceurs venus du Morvan - Y
terrassent l'hydre de Lerne. Ce fameux divan est un van Où Ton vanne
Tesprit moderne. Là, Guichardet, pareil aux dieux, Montre son nez vermeil
et digne. Ici d'affreux petits Mayeux, Là, Guichardet, pareil aux dieux.
Murger prodigue aux curieux De l'esprit à cent sous la ligné. Là,
Guichardet, pareil aux dieux. Montre son nez vermeil et digne.

I ODES FUNAMBULESQUES). 229 On voit le doux Asselineau
Près du farouche Baudelaire. Comme un Moscovite en traîneau, On voit le
doux Asselineau. t^lus aigre qu'un jeune cerneau, L'autre est comme un
Gœthe en colère. On voit le doux Asselineau Près du farouche Baudelaire.
On y rencontre aussi Babou Qui de ce lieu fait sa Capoue. Avec sa plume
pour bambou On y rencontre aussi Babou. A sa gauche, un topinambou
Trousse une ode topinamboue. On y rencontre aussi Babou Qui de ce lieu
fait sa Capoue. Près de Tharmonieux Stadler Flamboie encor La Madelène.

280 ODES FUNÀMBULfiSQtJËS. Emmanuel regarde en Tair,
Près de Tharmonieux Stadler. Voillemot voit dans un éclair Passer le
fantôme d'Hélène. Près de Tharmonieux Stadler Flamboie encor la
lifadelène. Le divan près de TOpéra Est un orchestre de voix fausses. On ne
sait quel mage opéra Le divan près de TOpéra. Ces immortels morts, on
paiera Pour contempler encor leurs fosses. Le divan près de TOpéra Est un
orchestre de voix fausses. Septembre 1852.

A UN AMI POUR LUI RECLAMER LE PRIX D'UN TRAVAIL
LITTÉRAIRE Mon ami, n'allez pas surtout vous soucier De la lettre qu'on
vous apporte ; Ce n'est qu'une facture, et c'est un, créancier Qui vient de
sonner à la porte. Parcourant sans repos, dernier des voyageurs, . Les
Hélions et les Permesses, Pour payer mes wagons, j'ai dû chez les
changeurs Escompter l'or de vos promesses. Vérité sans envers, que l'on
nierait en vain, Car elle est des plus apparentes, L'artiste ne peut guère, avec
son luth divin, Réaliser assez de rentes.

233 ODES FUNAMBULESQUES. Ainsi que la marmotte, il se sent mal au doigt À force de porter sa chaîne: Toujours il a mangé le matin ce qu'il doit Toucher la semaine prochaine. Â moins qu'il soit chasseur de dots, et fait au tour, Dieu sait quelle intrigue il étale Pour ne pas déjeuner, plus souvent qu'à son tour. Au restaurant de feu Tantale i Moi qui n'ai pas les traits de Bacchus, je ne puis Compter sur ma beauté physique. Je suis comme la Nymphé auguste dans son puits : Je n'ai que ma botte à musique t Ainsi, j'ai beau nommer l'Amour « my dear cAild, • Être un Saint-George à nos escrimes, Et faire encor pâlir le luxe de Rothschild Par la richesse de mes rimes.

ODES FUNAMBULESQUES. 283 Je ne saurais avec tous ces
vers, que paiera Buloz, s'il survit aux bagarres, D'avance entretenir des filles
d'Opéra, Ni même acheter des cigares. Oui, moi que l'univers prendrait pour
un richard, Tant je prodigue les tons roses. Je suis, pour parler net,
semblable à Cabochard : Je manque de diverses choses. Le cabaret prétend
que Crédit est noyé. Et, si ce n'est chez les Osages, Je m'aperçois enfin que
l'argent monnoyé s'applique à différents usages. Je sais bien que toujours
les cygnes aux doux chants, Près des Lédas archiduchesses. Ont fait de jolis
mots sur les filles des champs Et sur le mépris des richesses;

The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate

2à4 ODES FUNAMBULESQUES. Monsieur Scribe lui-même
enseigae qu'uii trésor Cause mille angoisses amères ; Mais je suis intrépide :
envoyez-moi de l'or. Je n'ai souci que des chimères I Mars 1856.

VILLANELLE DE BULOZ J'ai perdu mon Limayrac : Ce coup-
là me bouleverse. Je veux me vêtir d'un sac. Il va mener, en cornac, La
Gazette du Commerce, J'ai perdu mon Limayrac. Mon Limayrac sur Balzac
Savait seul pleuvoir à verse. Je veux me vêtir d'un sac. Pour ses bons
d'almanach On tombait à la renverse. J'ai perdu. mon Limayrac.

236 ODES FUNAMBULESQUES. Sans son habile mic-mac
Sainte-Beuve tergiverse. Je veux me vêtir d'un sac. Il a pris son havresac, Et
j'ai pris la fièvre tierce. J'ai perdu mon Limayrac. A fumer, sans nul tabac !
Depuis ce jour je m'exerce. Je veux me vêtir d'un sac. Pleurons, et vous de
cognac Mettez une pièce en perce I J'ai perdu mon Limayrac, Je veux me
vêtir d'un sac f Octobre 1845.

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DES ODELETTES Quand j'ai
fait ceci, Moi que nul souci Ne ronge, La fièvre de l'or Nous tenait encor :
J'y songe f Pendant ces moments, Comme les romans Que fonde Le joyeux
About, Elle avait pris tout Le monde !

«3g ODES FUNAMBULESQUES. Vous rappelez-vous Les efforts jaloux, Les brigues. Les peurs, les succès? Le combat eut ses Rodrigues f Oh f qu'il fut ardent, Hélas ! Moi pendant La lutte Et son bruit d'enfer, J'essayais un air De flûte ! Juin 1858.

VILLANELLE DES PAUVRES ROUSSEURS En avant, mes
amis; sus au romantisme; voltaire ET l'École normale. Figaro du 30
décembre 1858. Un tout petit pamphlétaire Voudrait se tenir debout Sur le
fauteuil de Voltaire. Je vois sous ce mousquetaire Dont le manteau se
découd, Un tout petit pamphlétaire. Renvoyez au Finistère Le grain frelaté
qu'il moud Sur le fauteuil de Voltaire.

240 ODES FUNAMBULESQUES. Il sera le caudataire Du
fameux Taine, et, par goût, ' Un tout petit pamphlétaire. ^ Prud'homme
universitaire, Il a Tair d'un marabout Sur le fauteuil de Voltaire. Tirez, tirez-
le par terre, Car il a... pleuré partout Sur le fauteuil de ^Itaire. Ah ! le
mauvais locataire ! Bah ! Ton raille et Ton absout Un tout petit
pamphlétaire. Bornons là ce commentaire ; Mais il a manqué... de tout Sur
le fauteuil de Voltaire.

The text on this page is estimated to be only 18.40% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. Le célèbre phalanstère Nous a
donné poar ragoût Dn tout petit pamphlétaire. Mons Purgon, vite un
clystère f Le paoTre honune écume et bont Sur le fauteuil de Voltaire. Qui
veut, dans son monastère, Jeter Pindare à l'égont? Un tout petit
pamphlétaire. De Ferney jusqu'à Cythère, On rit de voir jusqu'au bout Un
tout petit pamphlétaire Sur le fauteuil de Voltaire.

CHANSON SUR L'AIR DES LANDRIRY (1) Voici Fautomme
revenu. Nos anges, sur un air connu, Landriette, Arrivent toutes a Paris,
Landriry. Ces dames, au retour des champs. Auront les yeux clairs et
méchants, Landriette, Le sein rose et le teint fleuri, Landriry. (1)
L'assonance et la rime par à peu près y sont de tradition; voyez Voiture.

OBES FUNAMBULESQUES. 943 Mais celles qui n'ont pas
quitté La capitale pour Tété, Laridriette, Ont Tair bien triste et bien marri^
Landriry. Nos Aspasia et* nos Sontag Se promènent au Ranelagh, *
Landriette, Tristes comme un bonnet de nuit, Landriry. Elles ont vu fort
tristement La clôture du parlement, Landriette, Leurs roses tournent en
soucis, Landriry. Il est temps que plus d'un banquier Quitte Le Havre ou
Villequier, Landriette, Car notre Pactole est tari, Landriry.

344 ODES FUNAMBULESQUES. Frison, Nais et Brancador Ont
engagé leurs colliers d'or, Landriette, Et Souris n'a plus de mari, Landriry.
Mais Yoici le temps des moineaux ; Les vacance^ des tribunaux Landriette,
Vont ramener l'argent ici, Landriry. Car déjà, sur le boulevard. On voit des
babits de Stuttgard Landriette, Et des vestes de Clamecy, Landriry. Tout
cela vient avec l'espoir D'aller à Mabilie, et de voir Landriette, Page et
Mademoiselle Ozy, Landriry.

ODES FUNAMBULESQUES. 245 Le matin, avec bonne foi, Ils
tombent au café de Foy, Landriette, Pour lire Le Charivari^ Landriry. Puis
ils s'en vont, à leur grand dam, Acquérir sur la foi de Gham, Landriette,
Des jaquettes gris de souris, Landriry. Un Moulinois de mes cousins
Contemple tous les magasins, Landriette, Avec un sourire ébahi, Landriry.
Et déjà, ce nouvel Hassan Guigne un cachemire au Persan^ Landriette,
C'est pour charmer quelque péri, Landriry. 1*.

246 ODES FUNAMBULESQUES. Il ira ce soir à Feydeau. Avant le lever du rideau, Landriette, Il s'écriera : « C'est du Grétry, Landriryî »
Courage Amours, souvent frôlés i Demain les bijoux contrôlés Landriette,
Se placeront à juste prix, Landriry. Bon appétit, jeunes beautés. Qu'adorent les prêtres bottés Landriette, De Cypris et de Brididi, Landriry. Vous allez guérir derechef Par For et le papier Joseph, Landriette, Vos roses et vos lys flétris, ^ Landriry.

ODES FUNAMBULESQUES. 247 Si VOUS savez d'un air
vainqueur Mettre sur votre bouche en- cœur Landriette. Les jeux, les ris et
les souris, Landriry. « Si vous savez, à chaque pas. Murmurer : « Je ne
polke pas, Landriette, » Vous allez gagner vos paris, Landriry. Vous allez
avoir des pompons. Des fleurettes et des jupons Landriette, , Gomme en
portait la Dubarry, Landriry. Vpus aurez, comme en un sérail, Plus de perles
et de corail, Landriette, Qu'un marchand de Pondichéry, Landriry,

248 ODES FUNAMBULESQUES. ' Plus d'étoiles en diamant
Qu'il ne s'en trouve au firmament . Landriette, Ou dans un roman de Méry,
Landriry. Et cet hiver à l'Opéra, Où quelque Amadis vous paiera»
Landriette, Vous poserez pour Gavami, Landriry, Septembre 1846.

BALLADE DES CÉLÉBRITÉS DU TEMPS JADIS Dites-moi
sur quel Sinai Ou dans quelle manufacture Est le critique Dufaï? Où? sur
quelle maculature Lalanne met-il sa rature? Où sont les plâtres de Dantan,
Le Globe et La Caricature? Mais où sont les neiges d'antan ? Où Venet, par
le sort trahi, A-t-il trouvé sa sépulture? Mirecourt s'est-il fait spahi? Mantz
a-t-il une préfecture? Où sont les habits sans couture, Et Malitoume et
Pelletan?

250 ODES FUNAMBULESQUES. Où sont Clesinger et
Couture? Hais où sont les neiges d'antan? Où sont Rolfe des dieux haï,
Bataille, plus beau que nature, Gochinat, qui fut envahi Tout vif, par la
même teinture Que jadis Toussaint-Louverture, El; ce Rhéal qui mit Dante
en Français de maître d'écriture ? Mais où sont les neiges d'antan? ENVOI
Ami, quelle déconfiture! Tout s'en va, marchands d'orviétan Et marchands
de littérature : Mais où sont les neiges d'antan? Novembre 1856.

YIRELAI A MES ÉDITEURS Barbanchu nargue la rime ! Je
défends que Ton m'imprime ! La gloire n'était que frime ; Vainement pour
elle on trime, Car ce point est résolu. Il faut bien qu'on nous supprime
Barbanchu nargue la rime ! Le cas enfin s'envenime. Le prosateur chevelu
Trop longtemps fut magnanime. Contre la lyre il s'anime.

252 ODES FUNAMBULESQUES. El traite d'hurluberlu Ou d'un
terme synonyme Quiconque ne Ta pas lu. Je défends que Ton m'imprime.
Fou, tremble qu'on ne t'abîme l Rimer, ce temps révolu, C'est courir vers un
abîme, Barbanchu nargue la rime l Tu ne vaux plus un décime f Car
Teûnemi nous décime. Sur nous pose un doigt velu, Et, dans son chenil
intime, Rit en vrai patte-pelu De nous voir pris à sa glu. Malgré le monde
unanime. Tout prodige est superflu. Le vulgaire dissolu Tient les mètres en
estime : . Il y mord en vrai goulou ! Bah! pour mériter la prime, 4^

ODES FUNAMBULESQUES. 253 Tu lui diras : Lantarlu f Je
défends que Ton m'imprime. / • Molière au hasard s'escrime, C'est un
bouffon qui se grime ; Dante vieilli se périme, Et Shakspeare nous opprime t
Que leur art jadis ait plu. Sur la récolte il a plu, Et la foudre pour victime
Choisit leur toit vermoulu. C'était un régal minime Que Juliette ou Monime
î Descends de ta double cime. Et, sous quelque pseudonyme. Fabrique une
pantomime ; Il le faut, il l'a fallu. Mais plus de retour sublime Vers Gorinthe
ou ver^ Solyme! Ciseleur, brise ta lime, Barbanchu nargue la rime 1 15

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

^54 ODES rVNÀMBULESQUES. Seul un réaliste exprime Le
Beau rève e.t mamela : En douter serait un crime. Barbanchu nargue la
rime ! Je défends que Ton m'imprime. Novembre 1856.

BALLADE DES TÛAVËRS DE CE TEMPS Prudhoimne, fler de
montrer son bon goût, Quand il écrit des lettres, lès «achète D'un casque
d*or ou flotte uù marabout; Camellia prend des airs de Nichette, Et le
docteur arbore une brochette. Dès Tan passé, Montjoye eut ce travers
D'aller au bal en bottes à revers; Sur votre front Courbet met des verrues.
Nymphé aux yeux d'or, Sirène aux cheveux verts ; Voici le temps pour leâ
coquecigrues.

256 ODES FUNAMBULESQUES. Anges bouffis et vermeils,
que partout L'humble passant peut appeler : t Bichette, » Dès que Plutus
dresse quelque ragoût. Cent Dalilas apportent leur fourchette. Amour les
guide au bruit de sa pochette. Par le marteau forgé tout de travers. C'est un
jupon d'acier qui sert d'envers Aux fiers appas de ces femmes ventruës. Et
ce rempart terrasse les pervers : Voici le temps pour les coquecigrues. On
n'a plus d'or que pour Edmond About Au Moniteur ainsi que chez Hachette;
C'est pour lui seul que la marmite bout Chez Désiré comme au Café
Vachette; C'est lui qu'on prise et c'est lui qu'on achète. Pourtant Venet écrit à
L'Univers; Machin (du Tarn) dans des recueils divers Offre au public des
lignes incongrues. Et Champfleury veut supprimer les vers : Voici le temps
pour les coquecigrues.

ODES FUNAMBULESQUES. 257 ENVOI Mon cher François,
vers la Touraine et vers Vos lys, mes chants volent aux bosquets verts. Je
sais qu'ils ont des rimes un peu crues : C'est que depuis ces dix ou douze
hivers, Voici le temps pour les coquecigrues. Juillet 1856.

MONSIEUR GOQUARDEAU CH\iNT ROYAL Roi des Crétins,
qu'avec terreur ou nomme, Grand Coquardeau, non, tu ne mourras pas.
Lépidoptère en habit de Prudhomme, Ta majesté t'affranchit du trépas, Car
tu naquis aux premiers jours du monde, Avant les cieux et les terres et
l'onde. Quand le métal entrait en fusion, Titan, instruit par une vision Que
son travail durerait la semaine, Fondit d'abord, et par provision. Le front
serein de la Bêtise hunwine.

0DE6 FU]^ÀilttULES

S60 ODES FUNAMBULESQUES. Mais Touvrier doubla
d'illusion Le front serein de la Bêtise humaine. Gomme Pâris/tu tiens
toujours la pomme. Dans ton salon, meublé d'un fier lampas, On boit du lait
^t du sirop de gomme, Et tu n'y peux, selon toi, faire un pas Sans qu'à ta
flannmie une flamme réponde. Dans tes miroirs tu te vois en Joconde. Jamais
pourtant, cœur plein d'effusion. Tu n'oubliais ta chère infusion Pour les
rigueurs d'Iris ou de Climène. L'espoir fleurit avec profusion Le front serein
de la Bêtise humaine. A ton café, tu te dis brave comme Un Perceval, et toi-
même écharpas Le rude Arpin; ta chiquenaude assomme. Lorsque tu vas,
les jambes en compas, On croirait voir un héros de la Fronde, Ou quelque
preux, vaincjpieur de Trébizonde.

ODES FUNAMBULESQUES. 261 Mais, évitant, avec précision
L'éclat fatal d'une collision. Tu vis dodu comme un chapon du Maine, Pour
sauver mieux de toute lésion Le front serein de la Bêtise humaine. ENVOI
PRINCE des sots, un système qu'on fonde, A son aurore a soif de ta
faconde. Toi, tu vivais dans la prévision Et dans l'espoir de cette invasion :
Le Réalisme est ton meilleur domaine. Car il charma dès son éclosion Le
front serein de la Bêtise humaine. Novembre 1856. 15. « '

MONSELET D'AUTOMNE PANTOUM L'automne est doux;
adieu, libraires! L'oiseau chante dans le sillon. Monselet dit à ses confrères :
« Êtes- vous or pur ou billon? » L'oiseau chante dans le sillon, Le ciel dans
les vapeurs s'allume, t Êtes-vous or pur ou billon? Répondez, soldats de la
plume. > Le ciel dans les vapeurs s'allume : Ma mie, il faut aller au bois, c
Répondez, soldats de la plume, Ne parlez pas tous à la fois. »

ODES FUNILHBULESQUËS. 9«2 Ma mie, il faut aller au bois.
Là-bas où la brise soupire. . (Ne parlez pas tous à la fois : Lequel de vous
est ua Shakspere ? > Là-bas où la brise &oupire, Il fait bon pour le^* coeurs
souffrants ; « Lequel de vous est un Shakspere? Lequel est Balzac? Soyez
francs. » Il fait bon pour les cœurs souffrants : Sur la mousse je veux qu'on
m'aime, t JLequel est Balzac? Soyez francs. > — Balzac? dit chacun, c'est
moi-même. » Sur la mousse je veux qu'on m'aime, De la seule étoile aperçu
i ' — t Balzac? dit chacun, c'est moi-même > t Monselet rit comme un
bossu. De la seule étoile aperçu. Qu'un baiser de feu me dévore! Monselet
rit comme un bossu. Bon biographe, ris encore!

264 ODES FUNAMBULESQUES. û'ua baiser de feu me dévore!
Hélas ! le bonheur est si court ! Bon biographe, ris encore, On n'entendra
plus Mirecourt. Hélas ! le bonheur est si court! 0 désirs vains et téméraires !
On n'entendra plus Mirecourt^ L'automne est doux : Adieu, libraires I
Septembre 1856.

RÉALISME Grâces, ô vous que suit des yeux dans la nuit brune
Le pâtre qui vous voit, par les rayons de lune, Bondir sur le tapis folâtre
des gazons, . Dans votre vêtement de toutes les saisons I Et toi qui fais
pâmer les fleurs quand tu respirez, Fleur de neige, ô Cypris! toi, mère des
sourires. Dont le costume entier, même après fructidor, Se compose de lys
avec des frisons d'or t Et toi, rouge Phébus, dieu! lumière! épouvante!. Toi
que Délos révère et que Ténédos vante, Toi qui, dans ta fureur, lances au
loin des traits Et qu'à présent on force à faire des portraits. Partisan des
linons et des minces baréges,

266 ODES FUNAMBULESQUES. Patron des fabricans
d'ombrelles, qui protèges Ghryse, et qui ceins de feux la divine Cilla,
Regardez ce que font ces imbéciles-là ! Regardez ces farceurs en costume
sylvestre ! Ils agitent leurs bras comme des cheïs d'orchestre; Ils se sont
tous grisés de bière chez Andler, Et les voici qui vont graves, les yenji en
Tair, Rouges pourpre, dirait Mathieu, quant au visage. Et curieux de voir un
bout de paysage. Ils plantent en cerceaux des maaches à balais, Et se disent
: « Voilà des arbres, touchez-les \ » Sur le bord d'un trottoir ils vident leur
cuvette En s'écriant : « La mer! je vois une corvette 1 * Un singe passe au
dos d'un petit Savoyard, Ils murmurent : «Amis, saluons ce boyard! »
Embusqués en troupeaux à l'angle de trois rues,. Sur les fronts des passants
ils collent des verrues. Puis, abordant leur homme avec un air poli : t
Monsieur, demandent-ils, ce nez est-il joli ? Vous aimez les nez grecs, c'est
là ce qui vous trompe ! Oh ! laissez-moi vous coudre à la place une trompe
) » Celui-ci, re^contrant Marinette ou Marton,

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

' , ODES FUNAMBULESQUES. 267 Lui met sur le visage un
masque de carton ; Celui-là vous arrête et vous soufBe la panse, Et répète :
€ Le beau n'est pas ce que Ton pense i » Bientôt, grâce à leurs soins
d'artistes, autour d'eux La foule a pris Taspect d'un cauchemar hideux : Ce
ne sont qu'oriflans, capriimuges, squelettes, Stryges entrechoquant leurs
gueules violettes. Mandragores, dragons, origes, loups-garous, Tarasques;
c'est alors que le plus fort d'eux tous, De la voix d'un mouton qu'on
égorgerait, bêle : (Par Omans et le Doubs! que la nature est belle i »
Extasiés alors des sourcils à Torteil, Effarés, éblouis, pre&ant pour le soleil
La chandelle à deux spus que Margot leur allume. Ils cherchent l'ébauchoir,
les brosses ou la piume^ Et, comme Bilboquet pour le maire de Meaux, Au
lieu d'êtres humains, ils font des animaux Encore non classés par les
naturalistes : Excusez-les, Seigneur, ce sont des réalistes! Mais, puisqu'au
lieu de lire un livre de crétin, J'aime à sentir au bois les muguet et le thym;
' Puisque la foi nouvelle a des argyraspides

268 ODES FUNAMBULESQUES. Qui heurtent leur fer-blaac ;
puisque les moins stupides De ce temps sont encor les faiseurs de rébus, 0
Cypris aux cheveux de flamme, et toi, Phébus! Puisque je ne suis pas, moi
charmé dans vos fêtes, De l'avis de Gozlan, sur ce que les poètes Durent un
demi-siècle à peine; puisque j'ai Pour maîtres de bon sens Phyllis et Lalagé ;
Puisque j'aime bien mieux faire voler des bulles De savon, que d'écrire une
œuvre aux Funambules, Ef puisque, même en grec, sans le père Brumoy,
Les grecs valaient monsieur Chose, permettez-moi, Au lieu de voir courir
tous ces porteurs de chaînes, De me coucher pensif sous l'ombrage des
chênes 1 Permettez-moi d'y vivre inutile, étendu Sur l'herbe, m'enivrant
d'un frisson entendu. Et d'admirer aussi la rose coccinelle. Et d'aider
seulement de ma voix fraternelle. Cependant que rugit cette meute aux
abois, Le champignon sauvage à pousser dans les bois I Janvier 1857.

MÉDITATIOiN POÉTIQUE ET LITTERAIRE On écrivait
naguère, en ces temps romantiques OÙ les chants de Ducis étaient des
émétiques, OÙ, sans pourpoint cinabre, on se voyait banni; OÙ Prudhomme,
ventru comme une calebasse, Était jeté vivant dans une contre-basse Pour
avoir contesté les vers de Hemani. On écrivait, tandis que mainfienant on
gèle. OÙ sont les Antony^ les Ruy-Blas^ les Angèle^ Et ces jours, morts
hélas! OÙ Frederick, faisant revivre Aristophane, Sous le mépris des sots et
la robe d'un âne Cachait Tragaldabas !

270 ODES FUNAMBULESQUES. On écrivait, au sein de l'antique Bohème Où le chat de Mimi brillait sur le poème, Où Schaunard éperdu, dédaignant tout poncif. Si quelqu'un devant lui vantait sa pipe blonde. Lui répondait : € J'en ai pour aller dans le monde Une plus belle encore, » et devenait pensif. Aujourd'hui Weil possède un bouchon de carafe, Arsène a des maisons, Nadar est photographe, Véron maître-saigneur, Fournier construit des bricks de papier, et les mâle, Henri La Madelène a fait du carton-pâte : Lequel vaut mieux, Seigneur? Décembre 1856.

MA BIOGRAPHIE A HENRI D'IDEVILLK Le torrent que baise
l'éclair Sous les bois qui lui font des voiles, Murmure, ivre d'un rythme
clair, Et boit les lueurs des étoiles. Il roule en caressant son lit Où se mirent
les météores, Et, plein de fraîcheur, il polit Des cailloux sous ses flots
sonores.

272 ^ ODES FUNAMBULESQUES. Tel, je polissais, cher Henri,
Des vers que vous aimez à lire, Depuis le jour où m'a souri Le chœur des
joueuses de lyre. J'ai voulu des amours constants Et, sans me ranger à la
mode. J'ai chéri.les cris éclatants Et les belles ^fureurs de l'Ode. Quand, tout
jeune, j'allais rêvant Avec ma libre et fière allure. Ce fut le caprice du vent
Qui me peignait la chevelure. C'est au fond du détroit d'Hellé Que j'ai voulu
chercher mes rentes, Et je n'ai jamais plus .filé Qu'un lys au bord des eaux
courantes.

ODES FUNAMBULESQUES. 273 Mais parfois, lorsque,
trionphant, J'enfourchai mes hardis Pégases, Tombaient de mes lèvres
d'enfant Les diamants et les topazes. J'ai touché les crins des soleils Dans
les infinis grandioses, Et j'ai trouvé des mots vermeils Qui peignent la
couleur des roses ! Je vins, chanteur mélodieux. Et j'ouvris ma lèvre
enchantée, Et sur les épaules des dieux J'ai remis la pourpre insultée. Un
instant, le long du chemin Où des fous m'en ont fait un crime, J'ai tenu bien
haut dans ma main Le glaive éclatant de la Rime l

274 ODES FUNAMBULESQUES/ Sans repos je me suis voué
Au destin d'embraser les âmes : Peut-être ai-je encor secoué Trop peu de
rayons et de flammes, Qu'un plus grand fasse encore un pas, Chercheur de
la lumière blonde ! Ami, je ne suis même pas La plus belle fille du monde.
Juin 1858.

A AUGUSTINE BROHAN Thalie, amante des grands cœurs,
Voix éloquente et vengeresse, J'ai bii les amères liqueurs : Prends mes
chansons, bonne déesse. Berce-les au "bruit des grelots I Muse au beau,
front, nymphe homérique, De ta lèvre coule à grands flots ' Notre
inspiration lyrique. Ton rire, comme un clair soleil, Épanouit les gattés
franches, Pourpre vive, rosier vermeil, Éblouissement de dents blanches !

276 ODES FUNAM.BULESQUES. Que de fois, chancelant
encor Sous le mal dont je suis la proie, Tes accents de cristal et d'or M'ont
rendu la force et la joie ! Oh I que de fois j'ai mendié L'enthousiasme et
l'ironie Sur le théâtre incendié Par les éclairs de ton génie ! C'est pourquoi,
ne dédaigne pas Le pur diamant de mes rimes, Nymphé, dont j'ai baisé les
pas Sur la neige des grandes cimes. Car sur ton front céleste a lui L'ardent
rayon qui me déchire, Et nous nous aimons en Celui Qui nous a légué son
martyre.

ODES FUNAMBULESQtJES, 277 « 0 spectacle trois fois divin
De voir une telle écolière Tremper sa bouche dans le vin Dont s*enivra le
grand Molière! Toi qui le charmes au tombeau, Thalie, Augustine, âme élue
Pour ce délire encor si beau, L'Ode est, ta sœur, et te salue. Septembre
1858* 16

LA SAINTE BOHÈME il cfaanta d'nne toîx tonnante à
laquelle nous répondîmes en cbsor : Vive la Bohême! • Georob Sand, La
dernière Aldini, Par le chemin des vers luisants, De gais amis à Tâme flère
Passent aux bords de la rivière Avec des filles de seize ans. Beaux de
tournure et de visage, Ils ravissent le paysage De leurs vêtements irisés
Comme de vertes demoiselles, Et ce refrain, qui bat des ailes, Se mêle au
vol de leurs baisers :

ODES FUNAMBULESQUE^. 279 Avec nous ron chante et Ton
aime, Nous sommes frères des oiseaux. Croissez, grands lys,« chantez,
ruisseauXt Et vive la sainte Bohème ! Fronts hâlés par l'été vermeil, Salut
bohèmes en délire ! Fils du ciseau, fils de la lyre. Prunelles pleines de soleil
! L'aîné de notre race antique C'est toi, vagabond de l'Attique, Fou qui
vécus sans feu ni lieu, Ivre de vin et de génie. Le front tout barbouillé de lie
Et parfumé du sang d'un jiieu! Avec Ton chante et l'on aime. Nous sommes
frères des oiseaux. Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux, Et vive la sainte
Bohème I

280 ODES FUNAMBULESQUES. Pour orner les fouillis
charmants De vos tresses aventureuses. Dites, les pâles amoureuses. Faut-il
des lys de diamants? Si nous manquons de pierreries Pour parer de flammes
fleuries Ces flots couleur d'or et de miel, Nous irons, voyageurs étranges,
Jusque sous les talons des anges • Décrocher les astres du ciel I Avec nous
Ton chante et Ton aime. Nous sommes frères des oiseaux. Croissez, grands
lys, chantez, ruisseaux, Et vive la sainte Bohème f Buvons au problème
inconnu Et buvons à la beauté blonde. Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu !

The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. Un jour nous verrons les esclaves
, Sourire à leurs vieilles entraves. Et, les bras enfin déliés. L'univers
couronné de roses, Daas la sérénité des choses Boire aux dieux réconciliés I
Avec nous, l'on chante et l'on aime. Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux. Et vive la sainte Bohême! Nous
qui n'avon&pas peur de Dieu Comme l'égoïste en démence, 'Au-dessus de
la vilie immense Regardons gaiment le ciel bleui Nous mourrons f mais, 6
souyeraï^*^®^ . 0 mère t ô nature sereine t Que gloritlaieiK tous nos setig
Tu prendras dos cendres ineneS

The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate

S81 ODES FUNAMBULESQUES. Pour en faii'e des forêts
vertes Et des bouquets resplendissants ! Avec nous l'on chante et Ton aime,
Nous sommes frères des oiseaux. Croissez, grands lys, chantez ruisseaux,
Et vive la sainte Bohême ! Juin 1847. \ V

BALLADE DE LA VRAIE SAGESSE Mon bon ami, poëtô aux
longs cheveux, Joueur de flûte à Thumeur vagabonde, Pour Tan qui vient je
t'adresse mes vœux : Enivre-toi, dans une paix profonde, Du vin sanglant et
de la beauté blonde. Connie à Noël, pour faire réveillon Près du foyer en
flamme, où le grillon Chante à mi-voix pour charmer ta paresse, Toi, vieux
Gaulois et fls du bon Villon, Tide ton verre et baise ta maîtresse.

284 ODES FUNAMBULESQUES. Chante, rimeur, ta Jeanne et
ses grands yeux Et cette lèvre où le sourire abonde; Et que tes vers à nos
derniers neveux, Sous la toison dont Tor sacré Tinonde, La fassent voir plus
belle que Joconde. Les Amours nus, pressés en bataillon, Ont des rosiers
broyés le vermillon . Sur le beau sein de cette enchanteresse. Ivre déjà de
voir son cotillon. Vide ton verre et baise ta maltresse. \ Une bacchante, aux
bras fins et nerveux. Sur les coteaux de la chaude Gironde, Avec ses sœurs,
dans Tardeur de ses jeux. Pressa les flancs dç sa grappe féconde D'où ce vin
clair a coulé comme une onde. Si le Désir, aux yeux d'émerillon. T'enfonce
au cœur son divin aiguillon, Profites-en; l'Ame, disait la Grèce, A pour nous
fuir Taile d'un papillon : Vide ton verre et baise ta maltresse.

ODES FUNAMBULESQUES. sa5 ENVOI Ma muse, ami, garde
le pavillon. S'il est de pourpre, elle aime son haillon, Et me répète à travers
son ivresse, En secouant son léger carillon : / Vide ton verre et baise ta
maltresse. Décembre 1856. f

LE SAUT DU TREMPLIN Clown admirable, en vérité ! Je crois
que la postérité. Dont sans cesse Thorizon bouge, Le reverra, sa plaie au
flanc. Il était barbouillé de blanc. De jaune, de vert et de rouge. Même
jusqu'à Madagascar Son nom était parvenu, car C'était selon tous les
principes Qu'après les cercles de papier, Sans jamais les estropier Il
traversait le rond des pipes.

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

ODES FUNAMBULESQUES. MT Il s'élevâiit à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs Se consumaient en lutttes vaines < Ils le
trouvaient décourageant. Et murmuraient : t Quel vif-argent Ce démon a-t-il
dans les veines? » » Tout le peuplé criait • f Bravo I f Mais lui, par un effort
nouveau, Semblait roidir sa jambe nue, Et, sans que Ton sût avec qui, Cet
émule de la Saqui Parlait bas en langue inconnue. C'était avec son cher
tremplin. 11 lui disait : t Théâtre^ plein D'inspiration fantastique. Tremplin
qui tressailles d'émoi Quand je prends un élan, fais-moi Bondir plus haut,
planche élastique !

288 ODES FUNAMBULESQUES. f Frêle machine aux reins
puissants, Fais-moi bondir, moi qui me sens Plus agile que les panthères, Si
haut que je ne puisse voir Avec leur cruel habit noir Ces épiciers et, ces
notaires I « Par quelque prodige pompeux, Fais moi monter, si tu le peux.
Jusqu'à ces sommets où, sans règles, Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils. Se croisent la foudre et les aigles. « Plus haut
encor, jusqu'au ciel pur I Jusqu'à ce lapis dont l'azur Couvre notre prison
mouvantel Jusqu'à ces roiiiges Orients Où marchent des dieux flamboyants^
Fous de colère et d'épouvante.

ODES FUNAMBULESQUES. 289 < Plus loin I plus haut I je
vois encor Des boursiers à lunettes d'or. Des critiques,. des dempisselles Et
des réalistes en feu. Plus haut! plus loin! de Tairl du bleu! Des ailes ! des
ailes I des ailes t » Enfin, de son vil échafaud, Le clown sauta si haut, si
haut^ / Qu'il creva le plafond de toiles Au son du cor et du tambour, Et, le
cœur dévoré d'amour. Alla rouler dans les étoiles. Fétrier 18B7. 17

NOTE DES ÉDITEURS Oû sait quel grand et légitime succès ont obtenu, à leur apparition, les Odes funambulesques. Nous n'avons rien négligé pour que la présente édition fût encore plus digne que sa devancière de la faveur du public. Ainsi nous avons obtenu de Tauteur le droit d'y joindre douze pièces nouvelles, rentrant toutes dans la couleur et dans la manière du livre, et qui ont été très-remarquées dans les journaux et revues qui les ont publiées* Ces pièces sont : la Belle Véronique, la Voyageuse, A Caroline Letessier, Villanelle des pauvres rousseurs. Mademoiselle Page, Rondeau, Bilboquet, Élève de VoLTAm^, Perbin Dandin, Monsieur Homais, Triolets, Ma Biographie, A Henri d'Içleville, Écrit sur un exemplaire des ODELETTES, A AugustInb Brohan, la Sainte Bohème. D'après le conseil de ses critiques les plus sèyères et de ses

292 NOTE DES ÉDITEURS. meilleurs amis, (c'est tout un,) l'auteur a cra devoir retrancher du volume, signé de lui cette fois, cinq pièces qui touchaient de trop près à la charge, ou qui présentaient dans leur exécution quelques enfantillages peu dignes d'un recueil auquel le public semble vouloir accorder une certaine iirée. Quoique l'ouvrage n'ait pu que gagner à ces suppressions, nous rétablissons pourtant ici, mais dans cette édition pour la dernière fois, quatre de ces pièces, pour les collectionneurs qui ne veulent rien perdre. CHANSON SDK IViR des HIRONDELLES, DE FÉLICIEN DAVID. Sectatejirs de Galoppe, Chez Yous il fait bien froid ! De peur qu'on vous éclope. Jouez le Misanthrope Sans Geffroy! Août 1847. CRITIQUE D'ART TRIOLET. Sur les types de Fragonard Ici je soutiens cette thèse. Je .ne verserai pas de nard Sur les types de Fragonard.

NOTE DES ÉDITEURS. .293 Je n'aimai jamais Pépiaard Ni
Fragonard ! — J'en suis bien aise ! Sur les types de Fragonard Ici je
soutiens cette thèse. JanTier 1846. LISETTE RONDEAU. Sa mère fut
quarante ans belle. Dans ses yeux la même étincelle D'amour^ d'esprit et de
désir, Quarante ans pour notre plaisir Brilla d'une grâce nouvelle. Le même
éclat paraît en elle ; C'est par cela qu'elle rappelle Notre plus charmant
souvenir, Sa mère. Elle a les traits d'une immortelle. C'est Cypris dont la
main attelle À son chariot de saphir Les colombes et le zéphyr; Aussi
l'enfant au dard l'appelle Sa mère. Jain 1855. OPINION SUR HENRI DE
LÀ MÂDELÈNE TRIOLET. J'adore assez le grand Lama, Mais j'aime
mieux La Madelène. Avec sa robe qu'on lama J'adore assez le grand Lama,

294 NOTE DES ÉDITEURS. Mais La Madelène en Visme a Bien mieux que ce damas de laie. J'adore assez le grand Lama, Mais j'aime mieux La Madelène. Août 1850. Un mot encore en terminant. L'auteur nous prie de dire combien il avait été loin d'attacher une idée de critique à la plaisanterie intitulée : Chanson sur l'air des Hémérides de FÉLICIEN David. Selon lui comme selon nous, le Théâtre-Français fait bien de jouer Le Misanthrope avec M. Geffroy, car M. Geffroy joue Alceste comme il joue Tartuffe, don Juan, Philippe II, Marat, Ulysse et Œdipe-Roi, c'est-à-dire en maître et en comédien éminent. Même dans les jeux de la Muse, il ne doit pas se glisser l'ombre d'une méchanceté ou d'une injustice, et il n'est pas de vrai poète qui n'aimât mieux jeter tous ses vers au feu que d'affliger volontairement un grand artiste. H. L. Janvier 1859. rim

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

TABLE » / PA6M. Avertissement«.' 1 Lettre de M. Victor Hugo • 5 A Théodore de Banville, stances par Augi[^]ste Vacquerie*. • . • 7 Lettre à Théodore de Banville, par Hippolyte Pabou ...•• 9 Préface de la première édition 17 La Corde roide,•. 38 La Ville enchantée ^ 87 La belle Véronique ^ 48 Variations lyriques 47 Premier soleil

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

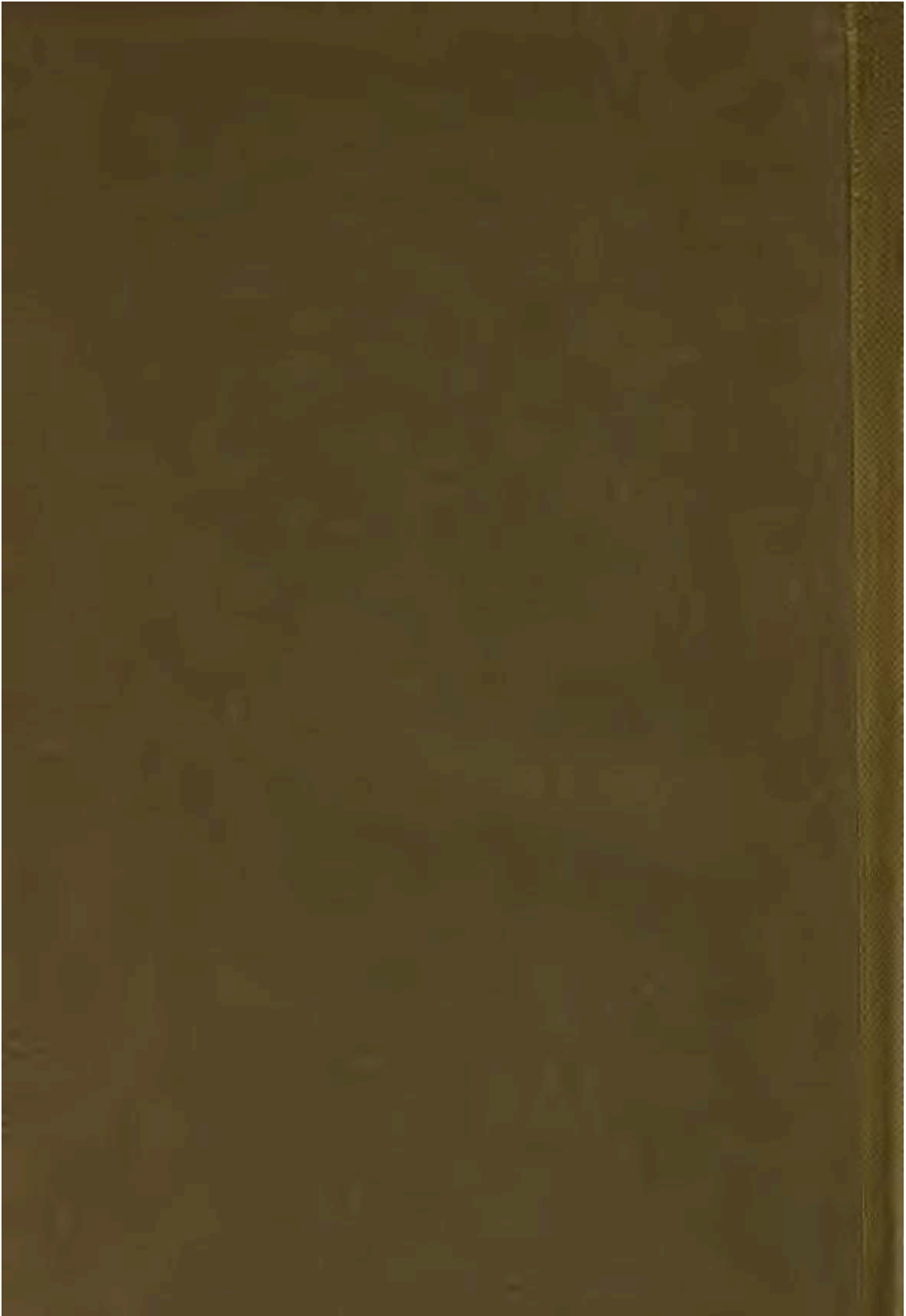
296 TABLE. Occidentales. L'ombre d'Éric • 150 Le Mirecourt
153 V... le baigneur 156 La Tristesse d'Oscar 161 Le Flan dans l'Odéon 166
L'Odéon 171 Bonjour^ monsieur Courbet!. • 174 Nadar ; 178 Reprise de La
Dame 184 Marchands de crayons. 189 Nommons Couture ! 199 Le Critique
en mal d'enfant 205 RoifDEAUX. Rolle n'est plus yertueux 212
Mademoiselle Page 213 Arsène y 215 Madame Relier 216 Adieu, Paniers '.
• 217 Â Désirée Rondeau 218 Triolets. Mort de Shakespere 219 Néraut,
Tassin et Grédelu 220 Néraut 220 Tassin .* 221 Mademoiselle Michonnet
221 Académie royale de Mus 222 Du temps que Pilou poursuivait
yainement M>d-el-Kader, • 223

TABLE.	297	Age de M. Paulin Limayrac	223	Bilboquet	224
Élève de Voltaire	225	Perrin Dandin	225	Monsieur Homais	226
Monsieur Jaspin	227	Le divan Le Peletier	228	A un ami pour lui réclamer le prix d'un travail littéraire ...	231
Yillanelle de Buloz	235	Écrit sur un exemplaire des Odelettes	237	Yillanelle des pauvres housseurs	239
Chanson sur Tair des Landriry	242	Ballade des célébrités du temps jadis	249	Virelai à mes éditeurs	251
Ballade des travers de ce temps	255	Monsieur Coquardeau^		Chant Royal	258
Monselet d'automne, Pantoum	262	Réalisme	265	Méditation poétique et littéraire	269
Ma biographie, A Henri cTideville	271	A Augustine Brohan	275	La sainte Bohème	278
Ballade de la vraie Sagesse	283	Le Saut du tremplin	286	Note des Éditeurs	291
• Table	295	Errata	299		

ERRATA Page 2, ligne 21, aa lieu de : ... il lui a semblé qae les
eseaiâ de railleriei même inhabiles. Lisez : * ... il lui a semblé que ces essais
de raillerie, même i&habiles. Page 31, ligne Si, au lien de : Cette Reyue a
depuis longtemps cessé d'exister. (Janvier 18S8.) Lisez : Cette Revue a
depuis longtemps cessé d'exister. (Janvier 1859.) Page 116, vers 5, au lieu
de : Le drap tissu de neige et la chaussure noire N'a pas mordu mes pieds ni
mes ongles d'ivoire Ha soubrette Cypris, qui m'aime quand je veux, N*ùnt
pas coupé nos vers pour plier mes cheveux Lisez Le drap tissu de neige et la
chaussure noire N'a pas mordu mes pieds ni mes ongles d'ivoire; Ha
soubrette Cypris, qui m'aime quand je veux, N'a p«s coupé nos vers pour
pliar mes cheveux

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

300 ERRATA Page 183, ligne 13, au lieu de : Décembre 1859.
Lisez : Décembre 1856. ' Page 208, strophe iv, vers i, au lieu de : Que lui
seul soit Appelle! Lisez : Que lui seul soit Apellf^I Page 207, strophe i, vers
i, au lieu de : n disait : < Prémaray, ce diyin bijoutier, LisM : On disait : k
Prémaray, ce diyin bijoutier, \ ■ Deux erreurs se sont glissées dans la
pagination. La page 123 porte indûment le chiffre 129, et la page 183 porte
indûment le chiière 18. ■ i PARIS, IUPUMSRU DK PILLBT PIL8 A1M



MAY 28 1931

